

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 19
Montreal, 6 Octobre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LE PARC EN AUTOMNE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que, depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 6 OCTOBRE 1900

SI...



Madame (qui lit son journal). — On dit que ce fameux remède fera vivre un homme au moins deux cents ans.

Monsieur. — Si j'étais encore garçon j'en achèterais une bouteille.

1900 - Le Samedi-Noël - 1900

Notre grand numéro de Noël est en pleine préparation, et déjà nous pouvons assurer que non seulement il surpassera ceux des années dernières, mais que cette supériorité sera telle, qu'en vendant ce numéro à vingt-cinq ou cinquante cents, ce ne serait pas excessif.

Ce Numéro Comptera 60 Pages.

On y trouvera des illustrations en couleurs et autres nombreuses et d'exécution absolument artistique, des articles écrits spécialement pour cette publication et le commencement d'un GRAND FEUILLETON destiné au plus grand succès et choisi entre cent. Bref, ce numéro qui ne coûtera que cinq cents sera bienvenu partout, nous en sommes convaincus. Au-si conseillons-nous aux agents de ne pas négliger de nous faire parvenir le plus tôt possible leurs ordres pour le SAMEDI-NOËL, afin de ne pas se trouver de court comme l'an dernier.

CAUSERIE

Un "pasteuriste" nous annonce la peste pour l'an prochain. Pas moyen de l'éviter. Ça viendra presque à l'heure et à la minute prédites, tout comme une comète qui sait se conduire.

Aussi tous les chimistes de se mettre à la besogne pour préparer des amulettes liquides ou solides contre le fléau. Cette activité de laboratoire me remet sous la main quelques bribes de boutade de M. Mauvrac, que j'avais mises en réserve.

Le chimiste, dit-il, est sans pitié...

Mes lecteurs savent qu'on est arrivé à liquéfier l'air.

Remercions le ciel, l'Académie des sciences et surtout le prix de revient de cette denrée... car on aurait pu subroptiquement liquéfier cette atmosphère avec laquelle nous avons l'honneur d'être en rapports continuels notre vie durant.

Voyez-vous l'humanité s'agitant dans ce milieu liquide?... De là à devenir des poissons, il n'y aurait qu'un pas, et il serait vite franchi, à moins que nous ne périssions, au préalable, par l'asphyxie, fin dernière et lamen-

table autant qu'impossible à éviter, des êtres qui sont plongés dans l'eau, sans que la nature les ait doués d'un organisme *had hoc*.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit... Jusqu'à présent, il ne saurait être question de rendre liquide l'air qui nous entoure...

Seulement l'air liquide, en quantités modérées, menace d'entrer dans la consommation courante et de faire une concurrence redoutable aux... matelassières.

Dans tous les cas, il apportera dans leur art une véritable révolution. Jusqu'ici, nous couchons sur des matelas absolument barbares; avec des traversins sauvages et des oreillers indignes de notre civilisation occidentale.

Tout cela est remboursé avec la dépouille des bêtes, laine ou plume, voire avec des débris simplement végétaux.

Si ce n'est pas à faire rougir un homme du xxe siècle!

Sans compter que c'est rempli d'inconvénients, parmi lesquels il faut éviter, en premier lieu, les microbes pour qui ça fait d'excellents nids...

Et puis quelle inégalité dans le niveau!... Quand les matelas viennent d'être battus, il vous faut une échelle pour atteindre votre couche... après ça, peu à peu, l'étiage baisse et votre matelas devient une galette. Alors la fureur vous prend et vous le faites battre, à l'instar de Xerxès faisant fouetter la mer...

Parlez-nous des matelas et des traversins à air comprimé? Vous avez, dans votre chambre, ou même sous le lit, le cylindre d'air liquide. Rien qu'un robinet à tourner et vous gonflez à souhait votre literie, un peu plus, un peu moins. Etes-vous fatigué! vous donnez du mou. Etes-vous le vigoureux sportman ami de la dure couche, vous pourriez vous donner l'illusion de coucher sur la planche.

Plus de ces affreuses literies d'hôtels si justement suspectes! On emportera ses matelas avec soi, pliés dans une malle, puis en arrivant au gîte on se fera simplement apporter un cylindre d'air liquide pour les gonfler, tout comme on se fait monter du chocolat.

Un autre avantage de ce système, et non le moindre, serait de rendre l'existence impossible aux punaises.

Enfin bénissons l'air liquide qui nous procurerait des banquettes de chemin de fer remboursées autrement qu'avec des noyaux de pêche.

J'ai parlé des punaises. Les puces disparaîtraient-elles, également, devant la marée montante de l'air liquide!...

Je l'ignore, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les puces ont été l'autre jour, sur la sellette au Sénat.

Hâtons-nous — le temps presse! — de déclarer que cette haute assemblée ne s'était pas, pour la circonstance, transformée en cour de justice.

Il s'agissait, comme dans la fable de La Fontaine, — ne niez pas! — des animaux malades de la peste... à propos de la discussion d'une loi relative au service sanitaire.

Loi qui passe inaperçue, et qui, cependant, mériterait, plus que bien d'autres, qu'on la lise et qu'on l'observe.

Or, au cours de cette discussion, un honorable sénateur déposa un amendement ainsi conçu:

"... Si la destruction des souris et des rats en transit, pestueux ou suspects, a été prévue, grâce à la vigilance du gouvernement éclairé par l'hygiénisme officiel, les puces ont été oubliées; les puces, mode le plus délicat, mais le plus terrible aussi de propagation de la peste."

MISTIGRIS.

DE TOUTE ÉVIDENCE

La dame. — Est-ce à vous que j'ai donné des gâteaux il y a deux jours?

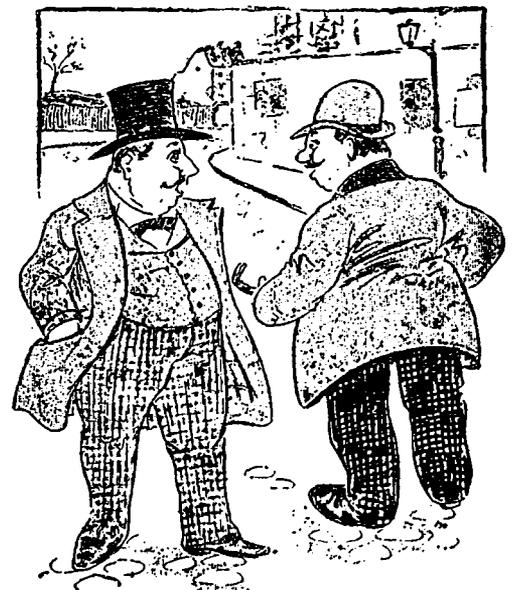
La tramp. — Oui, madame. Mais, vous voyez que je ne les ai pas mangés.

PAS SON SYSTÈME

Le juge. — Vous êtes accusé d'avoir volé des poules. Avez-vous des témoins?

Le prévenu. — Non, Votre Honneur, je ne vole jamais des poules devant des témoins.

HEUREUSEMENT!



LA PAROLE EST AUX JEUNES

Au catéchisme des enfants de sept ans.

La maîtresse. — Qui a fait le premier homme?

Le petit. — Dieu, madame.

La maîtresse. — Et la première femme?

L'enfant hésite; puis, tout à coup:

— Le diable, madame.

TELLE MÈRE, TEL ENFANT

La femme. — Nina jase depuis une heure et je ne puis comprendre un mot de ce qu'elle dit.

Le mari. — Quand je te disais que cette enfant te ressemblait de plus en plus chaque jour.

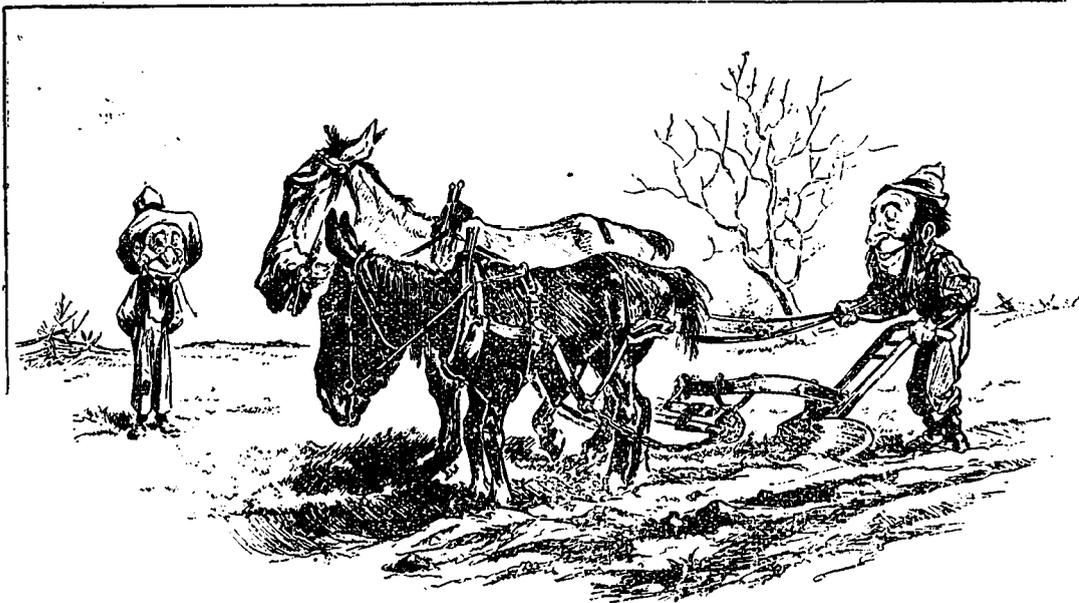
— Où donc allez-vous si vite?

— Je cours chez le pharmacien.

— Pour vous?

— Non, heureusement, c'est pour ma femme.

COMME LES AUTRES



Mathurin.—Vos chevaux, entre nous, n'ont pas l'air d'aimer le travail.
Jean-Baptiste.—Ils sont comme tout le monde : ils n'aiment pas le travail, mais il faut qu'il le fasse.

J E A N N E

(POUR LE SAMEDI)

A ton indifférence,
Jeanne, mets une fin ;
Cesse ce jeu malin,
Et brise ton silence.

Mon cœur vers toi me porte,
Et, malgré mes accents,
Malgré mes vœux ardents,
Tu me fermes la porte.

Je voudrais te connaître :
Toi, ne le veux-tu pas ?
Nous irons à deux pas,
Deux pas, c'est trop, peut-être ?

Jeanne, un peu de courage,
Et, quand tu m'auras lu,
Tu m'écriras, je gage :
"C'est un marché conclu".

PAUL HYSSENS.

MOSAÏQUE

Le féminisme bat toujours son plein

M. Santeuil, de Paris, passant en revue les professions des dames à l'étranger, nous conte les exploits des dames médecins aux Etats-Unis.

Sans se soucier de savoir si leur propre sexe leur fera confiance, elles se jettent avec une ardeur fébrile dans cette voie qui était jusqu'ici restée fermée à leur ambition. Dans ce pays où le préjugé n'existe pas, elles étaient, en 1890, au nombre de 527 tant médecins que chirurgiens. Elles sont à l'heure présente 4,555.

Que nous voilà loin du type de la "femme idéale" rêvée par lord Erskine, la femme d'intérieur, de foyer, la parfaite cuisinière !

La vieille Angleterre, plus que toute autre nation, se dresse éplorée à la vue de ces essaims de "femmes nouvelles" issues des bancs de toutes les écoles ou des serres chaudes de toutes les Facultés ! Qui donc, s'écrie Mountmorres, gardera désormais la maison et les enfants si les femmes les désertent pour concurrencer les hommes dans les professions libérales ou généralement civiles ?

Tout récemment une grève éclatait dans un des grands ateliers de peinture et de vitrerie de Londres : le patron avait admis une femme-peintre en bâtiment et vitrier, qui, pour dissimuler son sexe, s'était fait couper les cheveux et avait revêtu le pantalon et la blouse !

Les Allemands ont mieux pris leur parti de cette invasion féminine. Il y a chez eux trente-deux métiers, jadis exclusivement masculins, exercés par des femmes, et notamment celui de médecin. Il est vrai de dire que plus d'un de ces métiers expose celles qui les ont abordés présomptueusement à mourir de faim.

Les doctoresses ont parmi leurs contemporaines plus d'une héroïne.

Témoin cette miss Hamilton, une Ecossaise d'origine, ex-infirmière à l'hôpital de Liverpool, qui avait conquis ses diplômes à la Faculté de Bruxelles, et qui s'avisa un jour de partir pour les Indes. Elle commença par s'établir à Calcutta, puis elle transporta ses pénates aventureuses à Caboul, où l'émir la fit médecin en chef du Palais et où la reconnaissance populaire lui donna le titre de guérisseuse universelle.

L'une de ses œuvres les plus signalées fut de faire décréter dans l'Afghanistan la vaccine obligatoire.

Sur le terrain du dévouement, les femmes toujours donnent les grands exemples.

* * *

On a signalé déjà l'emploi fait à Mexico de corbillards remorqués par des chevaux et circulant sur des voies de tramways. Les Etats-Unis ne pouvaient pas demeurer en arrière à ce sujet et, en effet, le système de corbillards tramways y fonctionne maintenant couramment à Chicago, à Cleveland et à Saint-Louis.

Les Américains, perfectionnant l'application de ce procédé, ont même établi de véritables cars funéraires comportant à la fois l'emplacement formant corbillard et le compartiment affecté à la famille et aux invités et

remplaçant, en quelque sorte, "l'omnibus funéraire" des convois parisiens. Pour constituer ces véhicules, on s'est servi de voitures existantes auxquelles on a fait subir une transformation appropriée à leur nouvel usage.

Ce sont de grandes voitures du type à huit roues qui offrent les meilleures conditions de confort et de douceur de roulement.

Elles ont été repointes et aménagées d'une manière convenable ; elles sont divisées en deux ou trois compartiments, séparés par des panneaux munis de portières, ce qui facilite le placement des personnes composant le cortège.

Pour se servir de ces véhicules, qui circulent sur les voies électriques à trolley comme les cars ordinaires, on les range sur la voie de garage située le plus près possible de l'église où a lieu le service funéraire, et les porteurs y transportent le cercueil et le ramènent comme avec un corbillard ordinaire ; au cimetière ce transport s'effectue de la porte d'entrée où s'arrête le tramway jusqu'à l'emplacement de la sépulture à l'aide d'un brancard. Quand il circule, ce corbillard électrique a le pas sur les autres voitures, de sorte que la marche du convoi funéraire n'est jamais retardée.

Les avantages résultant de cette curieuse application sont de nature à faire croire que l'usage des corbillards électriques à trolley ne tardera pas à se généraliser dans toutes les grandes villes des Etats-Unis.

* * *

Des industriels américains avaient demandé à leur consul en Corée, M. Horace Allen, si ce pays pouvait être un bon marché pour le commerce des appareils de chauffage. M. H. Allen, dans sa réponse, nous apprend que les Coréens sont beaucoup plus avancés, sous ce rapport, que nombre de peuples civilisés et qu'ils n'ont nul besoin de leurs appareils de chauffage les plus perfectionnés.

En effet, quand on construit une maison en Corée, on ménage toujours, là où sera le plancher, toute une ramification de carneaux dont le réseau commence à un foyer qui est disposé sous un petit abri ou dans un corridor isolé. De ce point les conduits s'étendent en éventail sous toutes les pièces pour se rejoindre de nouveau, à l'extrémité opposée, dans un carneau collecteur qui aboutit à la cheminée, construite ordinairement à quelque distance de la maison.

On recouvre ces conduits de dalles cimentées et on étend par dessus le papier huilé qui est d'un usage si fréquent dans les pays d'Orient. Ce papier prend rapidement une teinte brune qui lui donne l'aspect du linoléum et empêche absolument les infiltrations de fumée. Cette espèce de tapis se conserve très longtemps grâce aux soins dont il est l'objet et aussi à cause de l'usage qu'observent les visiteurs de se déchausser en pénétrant dans une maison bien tenue. On brûle de la paille ou des broussailles dans le fourneau extérieur, et ce feu, qui sert à faire la cuisine de la famille, envoie sa fumée et sa chaleur dans le réseau des conduites. La chaleur se conserve suffisamment entre deux repas pour qu'on ne soit pas obligé, paraît-il, de maintenir un feu continu, malgré les froids rigoureux qui sévissent en Corée. Cette circonstance est particulièrement favorable dans un pays où le combustible est très rare et partant très cher.

Dans les maisons riches, comme le calorifère fonctionne en toute saison, pour les besoins de la cuisine, il existe des appartements d'été sous lesquels ne passe aucune conduite de chaleur.

OMNIBUS.

HORRIBLE, EN EFFET

Dupin. — Dufourneau, donne-moi donc une cigarette...

Dufourneau. — Je n'en ai pas, mais, quand je manque de tabac, je fais l'héroïne de Beauvais...

Dupin. — ???

Dufourneau. — Eh oui : "Jeanne Hachetto..."
... Horrible !

EXAGÉRATION

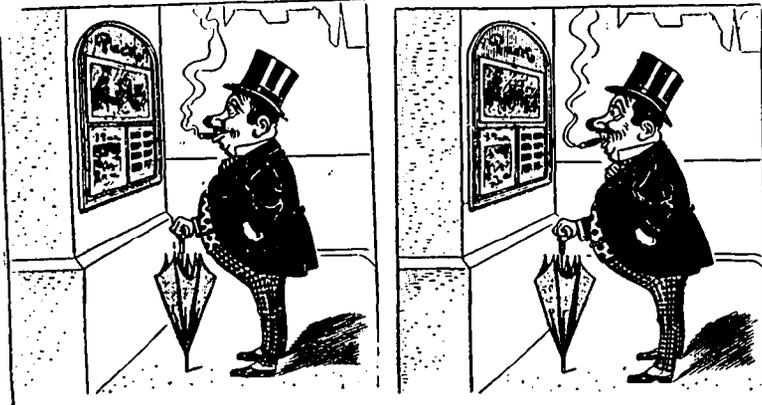


—Véritablement, chère madame, je vous prie pour la sœur aînée de mademoiselle votre fille.

VIN MORIN "CRESO-PHATES" REMEDE INFALLIBLE POUR les AFFECTIONS DE POITRINE, TOUX, BRONCHITE, MAUX DE GORGE, Etc.

Agents pour les Etats-Unis : GEO. MORTIMER & CO., 21 Central Wharf, Boston, Mass.

GAJETÉ PEU PROFITABLE



I
— Voilà, certes, une bonne caricature...

II
... Cette autre n'est pas non plus peignée des vers...

À L'ABSENT

Regardez bien votre bagage
Lorsque vous serez loin de moi,
Et vous y trouverez, je gage,
Un peu fatigué du voyage,
Mon pauvre cœur tout plein d'moi.

Il aura, couchant à la dure,
Peut-être près des pistolets,
Couru quelque étrange aventure,
Risqué quelque horrible brisure
Aux mains de maladroits valets !

Un cœur, vois-tu, c'est très fragile,
Mais le mien en enfant gâté,
Au dernier point est inutile,
Le gronder était inutile.
Aussi pourquoi l'as-tu quitté ?

Dès qu'il a vu que ta valise
Était prête et que tu parlais,
Alors, veux-tu que je te dise,
Sa décision était prise !...
Il l'aimait trop, je m'en doutais !

Comment voulait-on que je garde
Cet affolé de ton regard ?
Tu dis l'avoir pris par mégarde,
Il est parti, ça te regarde,
Je m'en suis aperçu trop tard.

Il est délicat (Je devine
Qu'il ne voudra pas te quitter)
Garde-le bien sur ta poitrine,
L'air est très risé sur la colline,
Qu'il ait ton cœur pour l'abriter.

Ne parle pas d'amour à personne
Devant lui qui n'y comprend rien,
Il ne faut pas qu'il te soupçonne.
Enfin, prends-le, je te le donne,
Si tu l'aimes, soigne-le bien.

RACHEL SCHOPIN.

UNE BONNE SURPRISE

Retirés des affaires depuis dix ou douze ans, M. et Mme Poulet menaient une vie oisive et paisible. M. Poulet s'occupait peu de politique. Mme Poulet, qui avait pleine confiance en Marie, leur vieille bonne, n'avait aucune difficulté dans son ménage. (Cela vous étonne, ma chère ?) Trois ou quatre fois par an, ils recevaient à dîner leurs amis les plus intimes. Ces jours-là même, pour éviter à sa femme le moindre tracasserie, Ernest Poulet commandait le menu tout entier au "Canard Truffé."

Monsieur et madame étaient sortis depuis deux heures (ils étaient allés voir leur vieille tante Voitelier, à Bois Colombes.) Marie achevait de ranger sa cuisine, quand on sonna.

— Tiens, c'est vous, monsieur Octave !... (Monsieur Octave ? Lequel ? ... Mais le maître d'hôtel du "Canard Truffé" évidemment.)

— Oui... je viens pour le dîner que monsieur est passé commander... comme toujours...

— Mais madame ne m'a pas prévenue...

— C'était pour vous ménager une surprise.

Marie se rappela que madame lui avait dit, avant de sortir : "Ne vous occupez de rien... nous nous chargeons du dîner." Elle n'avait pas

compris tout de suite. Maintenant elle la trouvait la phrase de madame très spirituelle.

En quelques instants l'appartement fut envahi. Ce n'étaient partout que corbeilles, plats, vaisselle, bouteilles et verres. Marie demanda le menu, le trouva bien composé, puis sans s'émouvoir laissa faire le maître d'hôtel et ses aides : ils connaissaient l'appartement, les goûts et les habitudes de la maison. (Et puis elle avait une grande admiration pour M. Octave, qui était toujours en habit !)

A six heures et demie, les invités habituels commencèrent à arriver. Ils venaient toujours dans le même ordre. Marie en avait de tout temps connu dix.

On sonna. Le maître d'hôtel introduisit les Lejeune au salon.

— Vous les avez priés d'excuser monsieur et madame ? lui demanda Marie.

— Je leur ai expliqué qu'ils allaient venir de suite... qu'ils achevaient leur toilette.

— Pourquoi ?

— Je ne savais quel autre prétexte trouver... Ils m'ont affirmé que cela ne faisait rien, qu'ils allaient attendre patiemment.

Nouveau coup de sonnette. A la cuisine, on affirma que ce devaient être M. Ledoux et son fils. (Et c'étaient effectivement cet excellent Ledoux et son fils !) Puis arrivèrent successivement les Grivel, M. Framboisier, le neveu des Poulet (n'oubliez pas cette parenté pour la suite du récit), les Bécart et Mme veuve Poincet qui demanda—comme toujours— si elle n'était pas en retard. (Vous avez pu compter 2 Lejeune, 2 Ledoux, 2 Grivel, 1 Framboisier, 2 Bécart et 1 Poincet : $2 \times 2 \times 2 \times 1 \times 2 \times 1 = 10$.) Les invités étaient donc là au grand complet.

Mme Lejeune, arrivée la première, faisait les honneurs, expliquait à chacun que les maîtres de la maison étaient en train de s'habiller (on le lui avait dit, elle l'avait cru et le répétait, cette brave dame !), mais qu'ils n'en avaient plus que pour cinq minutes, cinq petites minutes... On trouvait leur coquetterie un peu exagérée, un peu déplacée, mais on causait bruyamment et le temps passait ; on ne s'apercevait presque plus de l'absence des Poulet, au salon. A la cuisine (voyez ce que c'est !...) on trouvait cette façon de recevoir bizarre ; seule Marie se désolait. "Il a dû leur arriver quelque chose... Ce retard n'est pas naturel... ce n'est pas dans leurs habitudes..."

— Pourvu qu'ils soient là à sept heures et demie, affirmait le maître d'hôtel, il n'y aura pas grand mal et le dîner sera servi à point.

A sept heures vingt, Marie prit la résolution d'aller avouer aux invités que ses maîtres n'étaient pas encore rentrés. Quand elle tourna le bouton de la porte du salon, tout le monde cria : Les voilà ! On s'aperçut de l'erreur (naturellement) et on trouva cela très drôle. Marie ne put parler aussitôt. Enfin le silence se fit :

— Ils vont venir tout de suite, dit-elle.

— Mais qu'ils prennent tout leur temps ! murmura la veuve Poincet.

— Je veux dire : ils vont rentrer tout de suite...

— Comment ?

— Oui... et même je ne comprends pas leurs retard...

Mario exposa la situation aux vieux amis d'abord un peu étonnés, ça se comprend, puis très amusés. Framboisier, le neveu, trouvait cela très original. Ah ! le bon oncle et la bonne tante... Non, mais il en étouffait de rire... L'hypothèse d'un accident fut écartée sans discussion : ce devait être un retard, un simple retard. Marie se retira et, pour passer le temps (que vouliez-vous qu'ils fissent ?) on parla d'autre chose. Seule Mme Poincet grommelait, trouvait le procédé inconvenant.

A la cuisine, le maître d'hôtel se plaignait amèrement. Le dîner allait être brûlé. S'il osait, il proposerait bien à ces dames et à ces messieurs de se mettre à table sans plus attendre. Sinon tout allait être mauvais... On dut le consoler... (Et puis après tout, au fond, il s'en moquait ! On lui avait commandé le gueleton pour sept heures et demie. Il était exact. Le reste ne le regardait pas.)

Les Lejeune, les Grisel, les Ledoux, les Bécart, Mme Poincet commentaient "à la trouver mauvaise".

Seul Framboisier n'avait rien perdu de sa bonne humeur. Il eut même une idée (celle du maître d'hôtel — oh les coïncidences !) : il proposa aux

GAJETÉ PEU PROFITABLE — (Suite)



III
... C'est à crever de rire...



IV
... Où est donc mon cigare ? ...

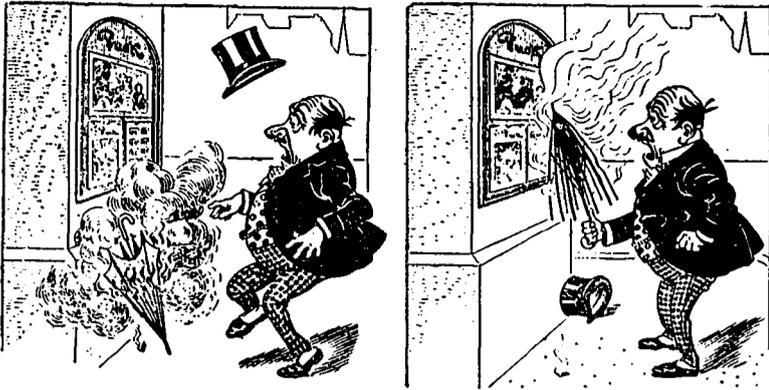


V
... Bah ! je n'aurais pas fumé un cigare tombé sur le trottoir. Voilà une autre tête bien réussie...



VI
... Comme ça sent le brûlé ! ...

GAIETÉ PEU PROFITABLE — (Suite)



VII

...!! — !!! — !!!...

VIII

...!! — !!! — !!!...

autres de passer à la salle à manger, "on ne pouvait pas attendre comme ça, l'estomac aux talons !" Ce serait la punition de leur inexactitude. Il était le neveu, on accepta...

Et on se mit bravement à table.

Après le potage et les hors-d'œuvre, ce qui avait été jugé durement par quelques-uns tout à l'heure ne fut plus trouvé, par les plus sévères, que peu banal : on dînait bien, les plats n'étaient pas trop brûlés. On ne pensait déjà plus aux Poulet quand la sonnette retentit.

—Les voilà ! s'écrièrent à nouveau tous les convives.

—Ce n'est pas trop tôt !

—Faudrait faire réchauffer les restants !

—Pourquoi est-ce qu'ils n'entrent pas ?

—Laissez-leur le temps de se mettre à l'aise...

—Ils aiment leurs aises !

Marie entra tenant à la main une dépêche que venait d'apporter un garçon télégraphiste — c'était lui qui avait sonné "le lecteur l'a deviné" (X. de Montépin) — et la dépêche contenait ces simples mots :

"Dinez sans nous."

—C'est déjà fait !

—Ah ! les farceurs.

—Quels originaux !

—J'avais raison... vous voyez... dit Framboisier qui riait de si bon cœur qu'il en pouvait à peine parler.

(Et maintenant — tandis que Marie se retire — permettez-moi d'ouvrir encore une parenthèse pour vous dire un secret dans le tuyau de l'oreille. Vous êtes étonné — ne dites pas non — de ce que les Poulet ne soient pas là. Et vous les trouvez mal élevés et... Mais ils ne sont pas là par l'excellente raison qu'ils ne savent pas que des invités les attendent chez eux. Non, ils ne le savent pas. C'est Framboisier qui a lancé les invitations, c'est Framboisier qui a commandé le menu et le tout au nom de son oncle — suivant le mode courant — et à son insu ! Et ce pour lui faire une "une bonne surprise", à ce brave oncle pour le jour de sa fête à lui Framboisier, ainsi qu'il l'explique en ce moment aux amis. Et pour voir si l'oncle Ernest dirait cette fois encore — comme dans toutes les circonstances : — "Je l'avais prévu !" Quel neveu !... Mais si on me faisait une blague de ce genre, je me mettrais dans une colère !... Et vous ?)

Les Poulet avaient trouvé leur vieille tante Voitelier légèrement souffrante. Ils avaient tenu en conséquence à rester le plus tard possible à Bois-Colombes et, pour ce faire tranquillement, ils avaient envoyé une dépêche (vous savez la dépêche : "Dinez sans nous !") à leur excellente Marie qui aurait pu être inquiète. A huit heures ils prirent le train pour Paris. Ils ne furent à leur porte qu'une heure et demie après : les omnibus vont si lentement et les correspondances sont d'un difficile à trouver !...

M. Poulet quitta sa femme devant la boutique d'un fournisseur, leur voisin ; elle avait quelques emplettes à faire pour le dîner (ainsi que nous l'avons déjà vu, elle avait prié Marie de ne pas s'en occuper). Ernest prit les devants et monta paisiblement l'escalier. Fatigué par cette journée de campagne il songeait au plaisir qu'il aurait tout à l'heure à dîner en pantouffles, à l'aise, près d'un bon feu. Au second — devant sa porte — il s'arrêta et sonna (il avait laissé à sa femme la clef de l'appartement.) Un garçon vint lui ouvrir. Monsieur Poulet crut s'être trompé d'étage ; il marmotta quelques excuses, il monta au-dessus.

(En entendant le coup de sonnette, les invités, qui attaquaient un riz à l'Impératrice, s'étaient écriés en chœur : "Ce doit être encore une dépêche !")

Dans l'escalier, Poulet — qui venait de sonner au troisième — mettait cette erreur sur le compte de la fatigue. (Cela ne lui était jamais arrivé ; allons ! est-ce qu'il devenait gâteux !...)

—Tiens, c'est toi, lui dit en ouvrant sa porte Auguste Durand, son voisin et son partenaire habituel à la manille. Qu'est-ce qui me procure le plaisir de te voir ?

—Comment ? je suis au troisième !

M. Poulet, sans donner d'explication à son ami, redescendit rapidement au second. Il avait donc bien sonné à sa porte tout à l'heure ! Et ce n'était pas Marie qui lui avait ouvert ! Voyons, voyons !... Il n'y comprenait plus rien. Sur le palier il trouva sa femme en train de mettre la clef dans la serrure.

—D'où viens-tu, Ernest ?

Ils pénétrèrent dans l'antichambre. Des cris, des éclats de rire remplissaient l'appartement. Tout ce bruit semblait venir de la salle à manger. Bouleversée, Eugénie regarda son mari sans oser proférer une seule parole. (Un instant ils se crurent devenus fous, ils l'ont avoué plus tard à Mme Laticolle, leur concierge.) Puis, dialogue :

M. POULET.—Qu'est-ce que c'est ça ?

Mme POULET.—Je n'en sais rien...

M. POULET.—Je crois reconnaître la voix de Framboisier.

Poulet (il avait eu un oncle capitaine de gendarmerie) se dressa dans une attitude martiale. Il murmura : "En avant," recula d'un pas... et ouvrit la porte de la salle à manger avec précaution.

Framboisier, un compotier vide à la main, portait un toast ; il s'interrompit. Tous les invités acclamèrent le maître de la maison. Poulet n'en croyait pas ses yeux.

—C'est pas trop tôt !

—Le dîner était excellent !

—Il fait l'étonné...

—Quel farceur à froid !

—Oh ! l'affreux pince-sans-rire !

—Vous avez l'air consterné... c'est pas aimable...

—Et Mme Poulet ?

Eugénie, qui avait reconnu les voix de leurs amis, de leurs invités habituels, s'avança jusqu'à la porte. Alors ce fut du délire. Tous en pleuraient de rire. Dieu, que c'était donc drôle ! Bruit, tintamarre, cris, rires, exclamations. Pendant cinq minutes les invités firent tant de bruit que M. et Mme Poulet ne purent ouvrir la bouche. Ils étaient maintenant rassurés, mais ne s'expliquaient pas ce dîner, la présence de tous leurs amis ; par politesse, Eugénie s'écria :

—Ah ! la bonne surprise !

—Hein ?... quoi ?... comment ?...

On demanda aux Poulet où ils avaient dîné.

—Mais nous n'avons pas encore dîné... Eugénie vient même de faire quelques emplettes...

Framboisier, au nom de tous, proféra solennellement :

—Mon oncle et ma chère tante, je vous invite à terminer avec nous ce repas... Permettez-nous seulement de dire que nous avons été très affligés de votre absence... Nous avions peur qu'il ne vous fût arrivé quelque chose... Votre dépêche nous a rassurés un peu, cependant...

Framboisier, crevant de rire, ne put continuer son discours.

—Mais nous n'avons invité personne, affirma M. Poulet.

—On ne vous croit plus ! s'écria le plus jeune des Lejeuno au milieu des rires.

—Heureusement que M. Framboisier — ajouta Mme Poncelet — nous a fait les honneurs de votre chez vous.

Les Poulet, Ernest et Eugénie, remercièrent sincèrement leur neveu de son amabilité (trépigements de joie des amis) et s'assirent pour terminer gaiement cette soirée et ce repas au milieu... de leurs invités.

MAX-ALEX. FISCHER.

IL Y A ÇA...

Le professeur.—Si votre père emprunte \$1000 avec promesse de rembourser \$250 par an, combien devra-t-il encore au bout de trois mois ?

L'élève.—\$1000

Le professeur.—Mais, monsieur, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.

L'élève.—C'est possible... mais je connais bien papa.

UN AVERTISSEMENT

Monsieur.—Supposes-tu qu'il soit possible pour un homme d'aimer deux ou trois femmes en même temps ?

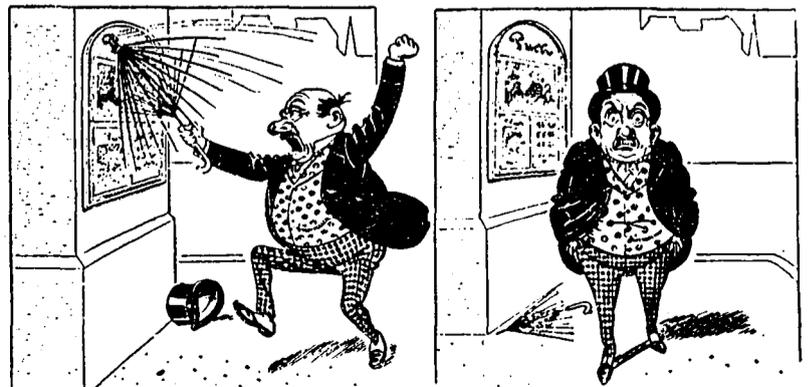
Madame.—Non, si je suis une de ces femmes.

DÉMOCRATIE DOMESTIQUE

Jean, le valet de chambre, qui est volontiers philosophe après boire, fait ses confidences à la cuisinière.

—Moi, voyez-vous, madame Magloire, j'ai les mêmes défauts que monsieur... Seulement, chez moi, ça se voit davantage, parce que je ne suis qu'un domestique !

GAIETÉ PEU PROFITABLE — (Suite et fin)



IX

...!! * * * — ! — !! * * * ...

X

...!! * * * — ! — !! * * * ...

CHRONIQUE

Presque au moment même où les troupes alliées faisaient leur entrée à Pékin, un journal important de Londres publiait la conversation de l'un de ses correspondants avec un lettré chinois, fonctionnaire important dans son pays, qui connaît de longue date l'état d'esprit de ses compatriotes. Il existerait, paraît-il, en Chine un parti d'hommes fort instruits qui verraient avec satisfaction les nations européennes se partager l'empire des Célestes ; et ce qu'il y a de bien curieux à l'appui de cette opinion, c'est que ses partisans ne la professent que par amour pour leur pays. Ils savent parfaitement que ce partage mettrait leur empire en pièces, mais, ajoutent-ils, sous la tutelle européenne chacune de ses parties acquerrait bien vite, avec le plein usage de ses forces vives, une prospérité inconnue jusqu'ici.

L'éducation du peuple, disait encore le mandarin interviewé, irait de pair avec le développement matériel de chaque contrée. Puis, au bout d'une assez courte période, un jour viendrait où ces différentes Chines, que les Européens auraient eux-mêmes élevées, les rejetteraient dehors, se ressoudraient spontanément et formeraient le plus puissant empire du monde, tout prêt à absorber l'Occident.

Ainsi donc, et d'après des avis qui ne sont pas négligeables, le démembrement de la Chine serait le premier acte d'un drame qui aurait pour dénouement la ruine et peut-être l'asservissement de l'Europe par la race jaune.

Les capitaux énormes que les pays d'Europe ont exportés en Chine, les concessions très importantes qu'ils y ont obtenues, entre autres plusieurs centaines de milles de chemins de fer, les capitaux qui seront encore nécessaires pour mener à bien l'œuvre entreprise, commandent la prudence dans les relations de l'Europe avec la Chine.

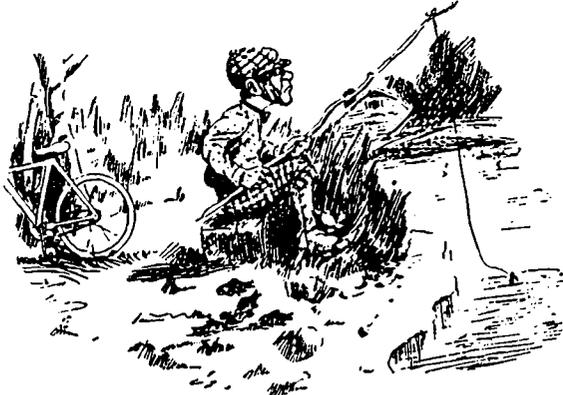
De toutes les garanties que la Chine ait accordées aux Occidentaux pour gagner leur concours financier, aussi bien pour les entreprises industrielles que pour les opérations d'emprunts contractés par l'Etat, la plus sérieuse, dit le *Moniteur Industriel*, de Paris, consiste dans les revenus des Douanes impériales. L'administration de ces revenus fonctionne d'ailleurs sous la tutelle des nations européennes, qui sont les premières intéressées à rendre ce gage aussi solide, aussi productif que possible. Or, le moyen le plus rationnel, le plus efficace pour accroître le rendement des Douanes c'est de provoquer la multiplicité des échanges, c'est de faciliter les importations et surtout, qu'on ne l'oublie pas, les importations de produits manufacturés.

L'accroissement des importations aurait pour conséquence une plus grande activité de la circulation qui, du même coup, engendrerait la prospérité des chemins de fer et donnerait une rémunération de plus en plus large aux capitaux engagés.

Ce n'est point par la conquête que l'on peut espérer refaire en quelques années l'esprit d'un peuple de trois cents millions d'habitants, qui vit depuis des milliers d'années sur des usages et des croyances si différents des nôtres. Et, comme le disait notre Chinois, si ses compatriotes devaient passer sous le joug des Occidentaux, ce ne serait qu'avec la ferme intention de s'en débarrasser au plus tôt. Qu'ils prennent goût aux marchandises de l'étranger, qu'ils adoptent telle ou telle pratique de notre civilisation qui ne heurte pas trop brusquement la leur, cela est possible. Il appartient même au tact, à l'intelligence des producteurs européens d'orienter leur activité dans ce sens et, par des adaptations appropriées de faire accepter et désirer par les Chinois certains produits dont ils ignorent les procédés de fabrication et auxquels ils ne seraient même pas très habiles des les imiter, sous peine de les transformer d'acheteurs en rivaux.

Au sujet des importantes concessions faites aux étrangers pour les chemins de fer on s'accorde à penser, dans les milieux bien informés, que l'octroi de ces concessions n'a pas été sans influence à attiser contre eux les haines dont nous venons de voir les cruelles manifestations. Il serait donc sage, pour le présent, de limiter à ces résultats acquis l'ambition des Occidentaux. L'effort qu'ils auront à développer pour achever ces constructions, les capitaux qui leur seront nécessaires pour amener ce vaste

UN NOUVEL ENGIN



I

Jack. — Pas seulement un poisson d'un pouce et je ne puis retourner à la maison les mains vides...



II

... Une idée ! Je vais utiliser cette pompe à air de bicyclette et...



III

... amener les poissons à moi comme si j'étais le meilleur pêcheur du canton...

AMABILITÉ

Boff. — Je viens d'acheter une cage à serin.
Toff. — Ah ! tu te mets enfin dans tes meubles !

DES VOISINS

Deux affreux voyous comparaissent pour vol.
— Où demeurez-vous ?
demande le juge à l'un des inculpés.
— Je n'ai pas de domicile.
— Et vous ?
— Moi, je demeure à l'étage au-dessus.



IV

... Ecoutez un peu ! C'est ma vieille qui va être contente.

réseau à une exploitation intensive et fructueuse, sont assez considérables pour ajourner de quelques années les conceptions nouvelles que suggéreraient des esprits trop impatients, pour ne pas dire trop hardis.

Il serait sage, conclut le *Moniteur*, de remettre à des temps moins agités l'organisation en Chine de création d'usines ou d'ateliers organisés à l'étrangère. Gardons chez nous nos procédés, perfectionnons pour nous-mêmes cet outillage, abaissons, si possible, nos prix de revient et vendons aux Chinois les produits manufacturés en Europe. Les statistiques commerciales démontrent que les importations en Chine sont susceptibles d'un accroissement très grand.

C'est à cette conquête économique qu'il faudra penser quand les nations alliées auront imposé, puis reçu les réparations nécessaires à la suite des événements en cours. Ainsi pourront prospérer les entreprises déjà créées ; ainsi fructifieront les capitaux qu'il faut protéger. Cette revanche n'existera pas les Célestes à la haine des Occidentaux qui les laisseront libres chez eux. Que la Chine garde les coutumes qui lui sont chères ; qu'importe, si elle nous enrichit en achetant nos produits ?

KODAK.

LOGIQUE

Une ville romaine ayant été prise d'assaut par les Gaulois, les vainqueurs s'empressèrent de la mettre au pillage.

Un prêtre de Jupiter, s'adressant à un soldat qui emportait un de ses vases sacrés, lui dit : " Vous ignorez donc les ordres de votre chef ; il a défendu le pillage, sous peine de mort.

— Je sais, répondit le barbare, mais il m'a enseigné également le mépris de la mort. " Et il emporta le vase.

SON HABITUDE

Machin. — Vous savez que Taupin vient de perdre sa femme, et je crois bien que le pauvre garçon ne tardera pas à la suivre.

Chouette. — Il a toujours passé son temps à suivre les femmes.

COMME LUI

Le passant. — Tenez, voilà 25 cts. Mais comment se fait-il, si vous étiez dans l'aisance autrefois, que vous soyez aujourd'hui tombé si bas.

Le mendiant (après avoir empoché la pièce). — Mon bon Monsieur, j'ai fait comme vous, j'ai jeté bêtement mon argent par les fenêtres.

CHARITÉ COMMENCE CHEZ SOI

Lui. — Pour qui tricottes-tu ces bas-là ?

Elle. — Pour la Société des personnes pauvres.

Lui. — Je ne sais pas si, en lui faisant parvenir mon adresse, cette société m'en enverrait une paire.

A UN MEETING POLITIQUE

L'auditeur. — J'aime les gens qui s'engueulent, mais avec des mots qu'on comprend.

CHEZ LE CHARLATAN

Le client. — Enfin, la guérison est-elle radicale !

Le charlatan. — Mais, comment donc, monsieur, j'ai des clients qui en achètent depuis dix ans.

IDIOTISME

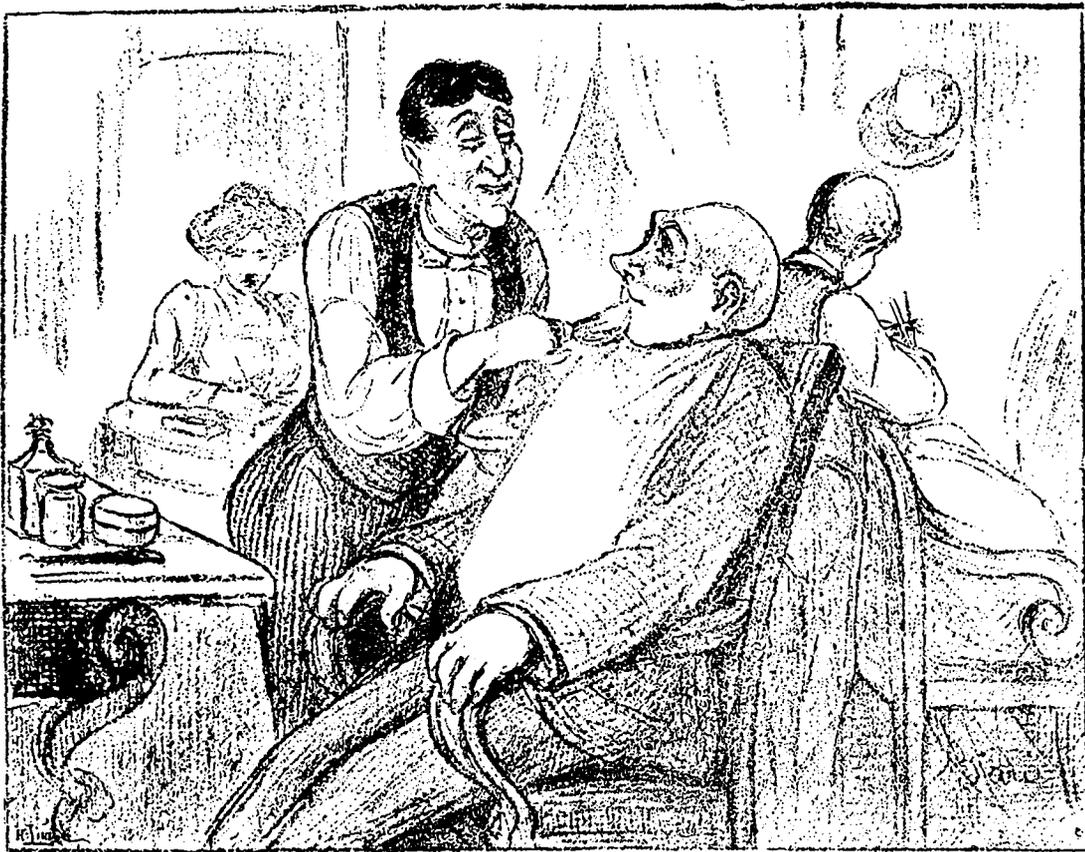
Gatien. — Quel bonheur d'être seul quand sa bien-aimée est avec soi.

FATAL !

Fabien apprend qu'une femme orgueilleuse, mais déjà mûre, vient de tomber en enfance.

— A force de se raajeunir, ça devait lui arriver observe-t-il.

FACES ET GRIMACES



Luc.—Votre fameux Philocôme m'a fait tomber le reste de mes cheveux !
L'artiste.—Parfaitement ! Pour que les nouveaux poussent, il faut que les vieux tombent !

BRUMAIRE

Sous son jouy, las de ployer,
De gros pleurs sous la paupière,
Je dis : — Je vais me noyer.
Elle dit : — Prends une pierre.

Un ruisseau coulait tout près,
Un gué clair comme une glace,
Très peu d'eau, fait tout exprès,
Elle dit : — Changeons de place.

Je mis la pierre à mon cou ;
Mais le nœud fait, je l'accorde,
Ne me serrait pas beaucoup.
Elle dit : — Tire la corde.

Plus loin, dans un entonnoir,
Bouillonnant avec colère,
L'eau faisait un grand trou noir.
Elle dit : — Voici l'affaire.

Je dis : — Quoi ! dans un tel puits !
Mais c'est la mort sans ressource !
Elle dit : — Qui suit ?... Et puis
Elle empoisonna la source.

RICHÉPIS.

COURRIER FEMININ

Je lis ce qui suit dans une chronique récente de M. Mauvrac. Voilà bien ce que je craignais... La science qui se mêle de tout, sans doute parce qu'elle a obtenu son concordat au tribunal de commerce... s'occupe de la confection d'un costume féminin.

Nos grands couturiers n'ont qu'à bien se tenir !... Les hygiénistes qui, comme on sait, ne reculent devant rien, s'apprêtent à leur faire une concurrence d'autant plus redoutable qu'elle sera portée sur le terrain de la science.

Il y a une chose à remarquer, c'est que les hygiénistes finissent toujours par triompher.

Les hygiénistes sont comme les êtres surnaturels que la peur enfanta aux premiers âges du monde, et dont elle peupla le ciel et autres lieux.

Mais, revenons à la question dont je me suis éloigné...

Je disais donc que la science songeait à doter, au nom de l'hygiène, la plus belle moitié du genre humain d'un costume rationnel et sain.

C'est à Rome, berceau des Gracques (ne pas mettre Craques), de leur mère Cornélie, et de tant d'autres personnes célèbres par leur vertu, que cette idée a germé, au sein d'un congrès scientifique.

Les membres de cette hygiénique assemblée ont condamné la mode des jupes longues.

Ils ont démontré qu'une traîne après une heure de promenade dans les rues de la ville, renfermait les microbes de la fièvre typhoïde, de la phthisie, de grippe, du tétanos, de la malaria et autres bacilles de moindre importance.

Vous voilà dûment prévenus, mesdames !... Vos balayuses de dentelles et de soie sont des semeuses de maladies !

Le remède, je l'ai dit, consisterait, toujours d'après ces messieurs, à faire adopter par le beau sexe un costume qui n'aurait pas les inconvénients énumérés plus haut, mais voilà le hic !... Comment amener le beau sexe à adopter, justement, le costume que j'ai qualifié de sain et de rationnel ?

Et n'est-il pas à craindre que le choix se porte sur quelque chose de

plus irrationnel et de plus malsain que ce qui existe actuellement ?

D'après des *luyaux* garantis incroyables que j'ai reçus des bords du Tibre, le congrès scientifique serait partagé en deux clans de forces à peu égales.

Tandis que les uns tiendraient pour la jupe courte—ce sont les modérés—d'autres voudraient aller jusqu'à la culotte de bicycliste.

Pourvu qu'on n'aille pas jusqu'au complet d'automobile, avec la hideuse casquette, la veste en peau de bête et les verres fumés devant les yeux, accoutrement qui peut paraître rationnel, voire même hygiénique, mais qui rendrait hideuse Vénus Astarté elle-même !

Quand je vois passer des gens ainsi attifés, je ne peux m'empêcher de penser :

—O Progrès, voilà bien de tes coups !...

Le monsieur et la dame des *teufs-teufs* finissent par ressembler à l'homme des cavernes et à sa compagne—avec les lunettes en plus... ce qui ne les embellit pas, tant s'en faut.

XXX.

ENTRE ARTISTES

X.—Ce paysagiste fait de la peinture triste !

XX.—C'est le Bossuet de la peinture...

X.—Bossuet ? Pourquoi Bossuet ?

XX.—A cause des horizons funèbres.

!!!

Le juge.—C'est bien là le mouchoir qu'on vous a volé ?

Le plaignant.—Oui, Votre Honneur.

Le juge.—Mais il y a bien des mouchoirs qui se ressemblent dans ce bas monde. J'en

ai un sur moi qui ressemble à celui-là.

Le plaignant.—Je dois vous dire qu'il m'en a été volé deux.

MÊME OPINION

Le revérend (indigné).—Vous ne devriez pas envoyer des enfants vous chercher de la bière.

Pat.—Vous avez raison. Ils flânent tellement en route qu'elle n'est pas buvable quand ils arrivent

BONNE AME

Maîtresse de pension.—Ah ! bien... Vous mettez du beurre dans votre thé !

Pensionnaire.—Sachez que le fort doit aider le faible. Du moins la religion nous l'enseigne.

C'EST DONC ÇA !

Toto.—C'est de l'huile pour les cheveux qu'il y a dans cette bouteille, maman ?

La mère.—Non, c'est de la colle.

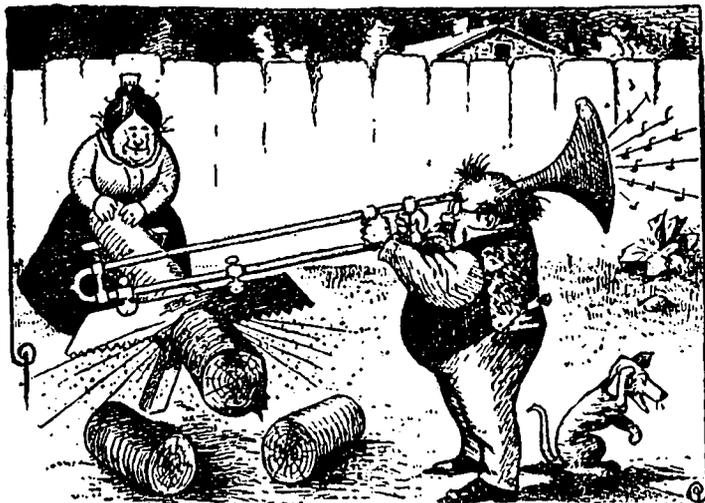
Toto.—C'est donc ça que je ne peux pas ôter mon chapeau.

ECOISME

Lafrime, un soir de gaieté, trouve une mouche dans son verre et l'expulse.

—Eh... va donc, goulue, s'écrie-t-il, je boirai bien mon vin tout seul !

HARMONIEUSE COMBINAISON



ON PEUT FAIRE DEUX CHOSES A LA FOIS.

PILULES CARDINALES DU DR ED. MORIN

POUR LES FEMMES ET JEUNES FILLES FAIBLES ET PALES.

FACILE A TROUVER



—Tu sais que je vais me marier ?
 —Pas possible !...
 —Si ! et je parie que tu ne devines pas ce que fait ma fiancée ?
 —Oh ! parbleu si !... elle fait une bêtise !

SOIR D'AUTOMNE

*C'est un soir vaporeux d'automne...
 L'airain se fige en son beffroi :
 la feuille tombe dans l'air froid :
 la dernière hirondelle entonne
 ses adieux et, fuyant ton toit,
 emporte au loin un peu de toi,
 dans le soir vaporeux d'automne...*

*C'est un soir vaporeux d'automne—
 l'heure où vont s'ouvrir les volets
 sur les horizons désolés...
 Il fait froid dans ton âme. Il tombe.
 Le regret morit le souvenir.
 — Le printemps peut-il revenir
 dans le soir vaporeux d'automne ?*

*C'est un soir vaporeux d'automne ;
 il pleut sur l'amour amassé
 toutes les larmes du passé.
 Un lointain angelus chantonne
 et conduit ton songe embrumé
 partout où nous avons aimé,
 dans le soir vaporeux d'automne...*

*Quand le soir vaporeux d'automne
 enveloppe les rêves morts
 de poignants et mauves remords ;
 quand le souvenir fait l'automne
 au cœur triste d'avoir aimé ;
 mon désir monte, inexprimé,
 dans ce soir vaporeux d'automne.*

LUCIEN CHAZE.

SAUVÉ PAR SON FILS

John Landen, qui fût l'un des plus célèbres mathématiciens qu'ait produits l'Angleterre, était fils d'un fermier des environs de Northampton.

Cet homme qui avait tout ce qu'il faut pour être heureux, une femme aimante et bonne ménagère, des enfants qu'il chérissait, tomba tout à coup dans la détresse la plus grande.

En une seule année, la grêle détruisit ses moissons ; l'ouragan déracina ses arbres, et la mortalité se mit sur ses bestiaux ; c'était la ruine complète.

Pour l'achever, un ami, homme de mauvaise foi, après s'être fait cautionner par lui pour une somme considérable, avait quitté le pays, laissant toute la responsabilité des paiements à faire à Georges Landen.

Ce fut le dernier coup ; perdant toute énergie, le pauvre fermier se laissa accabler par la douleur. L'époque fatale pour acquitter l'obligation souscrite approchait, et la pensée qu'on allait le jeter en prison achevait de le désespérer.

Sa femme, ses enfants, même le plus jeune, si gai d'ordinaire, se désolaient de le voir si abattu.

Pour l'ainé, John, toujours penché sur ses livres, car il ne pense qu'à s'instruire, c'est celui qui semble avoir senti le moins profondément le coup qui frappe la famille.

Cependant son ardeur pour l'étude semble augmenter encore ; il est pâle, amaigri, ne prend part à aucun des jeux de son âge.

Il s'enferme dans sa chambre des journées entières.

Enfin, un soir, lorsqu'il descend se mettre à table de famille, son teint est plus animé, ses regards plus brillants. Il embrasse son père, en lui disant de ne plus désespérer.

Mais vers le milieu de la nuit, quand tout repose à la ferme, il descend doucement, tire les verrous de la porte ; le voilà dans la campagne, se hâtant vers un but que lui seul connaît.

Au matin, lorsque toute la famille assemblée se désolait, on entendit frapper un léger coup ; c'était John. Il rassura ses parents, plus que jamais il leur dit d'espérer, mais comme ils s'informaient des motifs de son absence :

—C'est mon secret, leur dit-il, bientôt vous le saurez.

Le lendemain tombait l'échéance de l'obligation. Qu'allait devenir le pauvre fermier ? Ses tranches étaient grandes ; chaque bruit le faisait tressaillir.

Tout à coup des pas se font entendre au dehors, et comme Charles, le plus jeune fils du fermier, se précipitait pour barricader la porte, de crainte qu'on ne vint pour arrêter son père : une voix dit :

—Rassurez-vous, je suis le comte Fitz-William ; dites-moi si le fils du fermier, si John Landen est ici.

Aussi John se précipite vers la porte, qu'il ouvrit au comte.

—Monsieur Landen, dit celui-ci, en s'avançant vers le fermier, votre fils est bien jeune, mais il sera l'un des plus grands mathématiciens de l'Angleterre. Recevez mes félicitations, et en même temps cette récompense de deux cents livres sterling, que la Société Royale lui a décernée pour le mémoire qu'il nous a soumis.

Il remet alors une bourse pleine d'or entre les mains du vieillard qui demeure immobile, stupéfait d'étonnement. Son fils, un savant !... il le presse dans ses bras, et le comte apprenant de quelle affreuse situation l'action de John avait tiré son père, dit au jeune homme :

—Désormais, mon enfant, je me charge de votre avenir.

Les bienfaits du comte eurent bientôt réparé les pertes du fermier ; pour John, chargé d'abord de la direction des affaires du comte, il ne quitta cet emploi que deux ans avant sa mort, qui arriva en 1790. Le comte l'avait fait admettre à la Société Royale de Londres où il vécut dans l'intimité des illustrations de cette époque, entre autres du fameux Herschell, qui fut son collègue.

L. H.

VARIÉTÉ DE PLAISIR

Mme Fab'en gronde son petit garçon qui rentre en retard de l'école.

—Qu'est-ce que tu as fait encore ?

—J'ai regardé un homme écrasé par un automobile.

—Je t'ai déjà défendu de t'amuser en chemin !

UN DIPLOMATE

Elle.—Comme vous êtes dépourvus de sens, vous autres hommes. Dire que depuis une heure que vous êtes avec moi, vous n'avez pas remarqué mon nouveau chapeau.

Lui.—C'est la faute de votre jolie figure. Elle a tout monopolisé.

L'OBJECTION

Mme Justin.—Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Les peines et les soucis sont partagés et...

Séraphin.—Et les joies aussi. J'aime mieux tout garder pour moi-même.

ELLE DOIT ÊTRE GUÉRIE

Gatien.—Comment avez-vous guéri votre femme de la manie de vous acheter des cigares ?

Damien.—Quand j'étais à la maison je ne fumais que ceux qu'elle m'avait achetés.

ENTRE CONJOINTS

Monsieur.—C'est bien, j'admets que j'ai tort.

Madame.—Ce n'est pas assez, il faut de plus que tu admettes que j'ai raison.

LES QUESTIONS EMBARRASSANTES

Willie (sa seizième question).—Papa ?

Le père.—Quoi, mon garçon ?

Willie.—Comment l'homme qui a nommé la première bicyclette a-t-il fait pour savoir que cela était une bicyclette ?

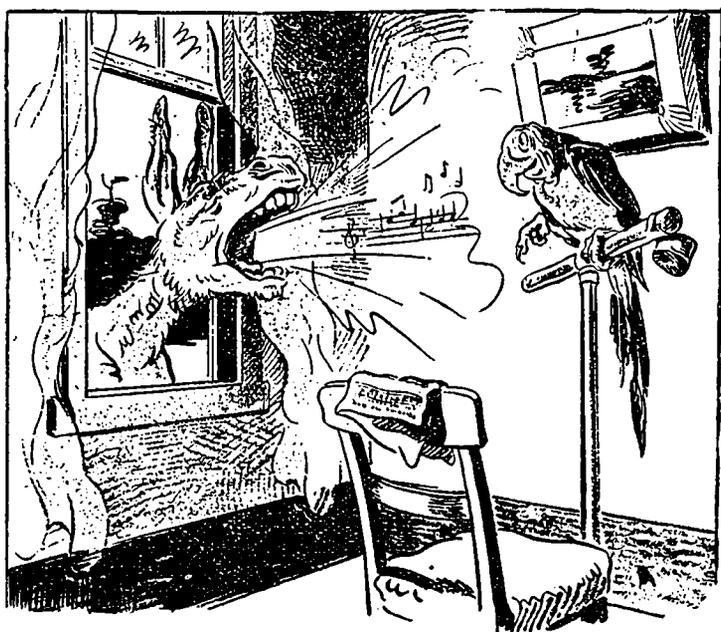
UN AVANTAGE



Mons.—Je préfère un chien à une femme. Quand il embrasse, au moins c'est de bon cœur.

Pete.—Oui, mais quand une femme mord on ne devient pas enragé.

UNE CRITIQUE



Le perroquet. — Sans vous mépriser, vous avez une bonne oreille mais une bien pauvre voix.

LE DEVOIR

Aujourd'hui, je veux vous entretenir de la manière dont nous devons accepter le devoir.

La vertu donne certainement à l'âme cette douce sérénité qui résulte de l'accomplissement de l'ordre moral, mais son exécution est souvent pénible.

Quand une hésitation se présente devant nous, quand deux routes s'ouvrent à nos yeux, quand il nous faut choisir entre deux partis à prendre, il y a en nous une sorte de consultation. Nous faisons appel à notre expérience, à nos principes, et, après une lutte plus ou moins longue, nous fixons notre parti.

Nous acceptons le devoir avec notre esprit : de ceci nous ne pouvons nous faire un grand mérite, car c'est une opération intellectuelle, qui se fait de par la logique même.

Nous jugeons que tel acte serait mauvais, et quel tel autre serait bon ; donc, et forcément, par une opération du jugement seul, nous décidons que le second doit être fait, non le premier.

Mais, remarquez que juger autrement serait folie ; il faudrait que dans notre esprit il y eût un défaut de logique pour que nous n'appliquions pas au choix des actes de la vie les principes immuables de l'ordre et du devoir.

Mais, lorsque nous avons reconnu qu'il faut adopter telle ligne de conduite, et que la conduite inverse est immorale, avons-nous fait grand-chose ?

Non ; ce qu'il faut, c'est accepter le devoir non seulement avec l'esprit, mais encore avec le cœur ; il faut aimer ce devoir que nous avons reconnu nécessaire, il faut adopter avec enthousiasme ce choix que l'intelligence a dicté, il faut s'attacher à ce travail que la logique vous a montré obligatoire.

La révolte de l'esprit contre l'ordre moral est une folie, mais la révolte du cœur est une fuite.

Je sais bien que rien n'est plus douloureux que d'aimer le devoir pénible, de s'attacher avec tout son cœur à une tâche qui vous rebute et blesse vos désirs les plus ardents ; mais c'est à ce prix seulement que l'on accomplit vraiment et complètement son devoir.

D'ailleurs, cet effort pénible porte plus tard sa récompense. Le devoir qu'on a accepté sans arrière-pensée, sans conserver un espoir de s'y dérober, sans chercher une issue pour fuir et s'en défaire ; le devoir que l'on entreprend de réaliser avec tout son cœur, qu'on adopte sans regret et sans réticence, revient par là même plus facile. Lorsque le sacrifice est fait résolument, lorsque les yeux sont fixés obstinément sur la route vertueuse, on oublie ce qui est étranger ; on concentre toutes ses forces sur ce point et le travail devient chaque jour moins douloureux.

Aimez le devoir, aimez le sacrifice, aimez l'abnégation, c'est le seul moyen de ne pas faillir dans le rude chemin de la vertu.

M. R.

RENSEIGNEMENTS

L'AGENT DE RENSEIGNEMENTS — Pourriez-vous me donner quelques renseignements sur M. Lapoire, votre locataire ? C'est pour savoir si on peut lui accorder un crédit de cinq cents francs.

LA CONCIERGE. — Hum ! c'est bien délicat ces choses-là.

L'AGENT. — Justement ! on est si facilement trompé. Voyons ! ce M. Lapoire, est-ce un homme rangé ?

LA CONCIERGE. — Pour ça oui, il sort à sept heures et demie du matin pour ses affaires, rentre à sept heures du soir, et ne ressort plus. On se demande même ce qu'il peut bien faire chez lui tous les soirs, car enfin ça n'est pas naturel...

L'AGENT. — En effet... c'est bizarre. Paie-t-il régulièrement son terme ?

LA CONCIERGE. — Il le fait bien... et d'avance encore... vous comprenez, un homme qui fait si peu de bruit, il n'aurait qu'à déménager un jour sans qu'on se doute de rien.

L'AGENT. — C'est vrai... avec des gens comme ça il faut se méfier. A-t-il des dettes ? vient-il des créanciers pour lui ?

LA CONCIERGE. — Mais non, vous pensez bien qu'à un homme de cette espèce on ne fait pas de crédit !

L'AGENT. — Naturellement, sa mine n'inspire pas confiance !

LA CONCIERGE. — Oh ! il est propre et correct extérieurement... oui, mais en dessous... a-t-il seulement une chemise.

L'AGENT. — Peut-être pas même de chaussettes.

LA CONCIERGE. — Certainement, on ne peut en douter.

L'AGENT. — Et dire qu'il sollicite des crédits de cinq cents francs... Reçoit-il beaucoup de lettres ? de journaux ?

LA CONCIERGE. — Ah ! ouïche, pas un seul journal, les hommes de cet acabit n'aiment pas les feuilletons, ça doit leur rappeler de sales histoires personnelles... et quant aux lettres, trois ou quatre par an tout au plus et sans aucun intérêt, je puis vous le dire. Vous savez quand on a des manigances sur la conscience on ne correspond pas beaucoup, on se méfie de tout le monde, même de sa concierge.

L'AGENT. — Et c'est un misérable pareil qui a le toupet de demander du crédit.

LA CONCIERGE. — Quo voulez-vous ! C'est toujours comme ça, les plus malhonnêtes ont le plus d'audace.

L'AGENT. — Et ce sont les honnêtes gens qui en pâtissent...

LA CONCIERGE. — Heureusement que nous sommes là nous autres, braves concierges.

???

Elle. — Croyez-vous à l'amour à première vue ?

Lui. — Assurément. Supposez-vous qu'un homme qui aurait le don de seconde vue deviendrait amoureux ?

TRUC INFALLIBLE

L'assistante. — Que vais-je faire de ce vilain chapeau de l'avant-dernière saison ?

La patronne. — Mettez dessus une carte portant les mots : " Dernier modèle parisien " et exposez-le dans la vitrine.

QUAND ON PREND DU GALON

Maman. — Tommy, qu'en feras-tu si je te donnais une belle orange ?

Tommy (trois ans). — Je désirerais que tu m'en donnes une autre.

COMPLIQUÉ

Fabien. — Votre horloge ne m'a pas l'air bien en ordre.

Julien. — C'est fait exprès. Il n'y a que moi qui y comprenne. Par exemple, quand les aiguilles marquent midi, c'est deux heures qui sonnent et je sais qu'il est sept heures moins vingt.

DUPE !



La tante. — Qu'as-tu à rire, Toto ?

Toto. — Je pensais, tante, que si tu étais mariée et que si tu avais un bébé, combien il se considérerait dupé en te voyant.

La tante. — Comment cela ?

Toto. — Est-ce qu'il ne te prendrait pas pour sa grand-mère ?

RÉSULTAT D'UN EMPÊTEMENT



I



II

LES MISSIONNAIRES DU BON DIEU

*Un jeune et bel enfant, cheveux blancs, air mutin,
Dans les sentiers fleuris d'un élégant jardin
Jouait à côté de sa mère :
Abeille, papillon, hirondelle légère,
Provoquaient tour à tour ses douces questions :*

*— Pourquoi donc, disait-il, travaille ainsi l'abeille
Avec ce bruit confus si joyeux à l'oreille ? ...
Pourquoi ce faible oiseau, sans que nous comprenions
Comment il s'est instruit, revient-il nous apprendre
Le retour du printemps, sans jamais se méprendre ? ...
Et ce beau papillon, pourquoi donc un moment
Dans un étui soyeux dort-il sans mouvement ? ...*

*Et la mère à son fils, d'une voix grave et tendre,
Répondait, souriant, glissant une leçon
Dans les nuits rêcités qu'elle faisait entendre,
Tandis qu'elle brodait à l'ombre d'un buisson :*

*— L'abeille, en bourdonnant sa gentille chanson,
Blâme le paresseux dont les jours inutiles
S'écoulent sans travail, perdus en des jeux futiles...
L'hirondelle, au printemps, à son nid de retour,
Au pauvre laboureur, triste et dans l'indigence,
Promet des jours heureux, ramène l'espérance,
Quand du Seigneur peut-être il accusait l'amour...
L'insecte ailé, toujours informe chrysalide*

*Dormant dans un cocon, parle à nos cœurs émus
Des êtres bien-aimés que nous avons perdus :
En vain sont-ils couchés sous le gazon humide,
Tous reverront encor l'azur brillant des cieux !
Un frère papillon aux palpitantes ailes
Nous dit qu'ils renaitront, comme lui, radieux,
Et pour jamais vainqueurs des épreuves mortelles ! ...*

*Retiens-le, mon enfant : toute chose ici-bas
A sa tâche et son but, son éloquent langage.
Nous trouvons des conseils à chacun de nos pas ;
Heureux celui qui sait en faire bon usage ! ...*

*Vois-tu, là, devant toi, cette fleur gris-de-lin ?
Elle offrait ses bouquets au soleil du matin ;
Maintenant, pour jouir de la chaude lumière,
Elle incline au couchant sa quirlande légère
Et de ses doux parfums semble encenser le soir...
Que cette fleur, mon fils, t'enseigne ton devoir,
Car elle est du chrétien le modèle et l'image ;
Sa modeste couleur n'attire point les yeux,
Non plus que le velours de son rude feuillage ;
Mais ses purs senteurs s'exaltent vers les cieux
Comme l'élan secret d'une ardente prière ;
Du Seigneur elle suit et cherche la lumière .
Imite-la, chéri ; crois son muet conseil :
Le soir quand tu l'endors, dès l'aube à ton réveil,
Tourne vers le bon Dieu ton cœur et ton visage ! .*

Baronne DE PAGES.

MADAME MAMAN

Toute petite, aux sorties d'école, elle avait commencé à le regarder, le gentil. Quand elle sut les troubles d'amour, elle soulevait un bout du rideau de ses vitres, lui envoyant des yeux un baiser qui n'arrivait pas. Et elle grandit avec cette pensée. Il devint l'Être de son cœur, la vibration de son rêve de vierge. Lui n'en sut jamais rien. C'est un crime pour une jeune fille qui aime d'en laisser voir la moindre chose. Elle n'a l'espoir que d'être devinée.

Elle ne le fut pas. Il partit, resta des années au loin, puis revint. Mais sur son bras se penchait une jeune femme tout charmante. Il était marié.

Dans le square où elle venait parfois s'asseoir avec un livre, elle aperçut, une après-midi, jouant près de son banc, deux tout petits gardés par une grosse Normande. Elle, qui aime tant les enfants, demanda à la bonne :

— A qui sont ces jolis petits choux ? ...

Et la réponse fit incliner sur le livre son fin profil de blonde...

C'étaient les siens.

Le lendemain, ils y étaient encore. Elle les appela :

— Vous n'avez pas pour de moi, n'est-ce pas ? ... Aseyez-vous, tenez...

Elle les prit, un sur chaque genou, et, dans la tiédeur des boucles, elle les regardait, très attendrie. Eux se laissaient faire, avec la familiarité facile des enfants. Elle demanda :

— Comment vous appelez-vous ? ...

L'un d'eux répondit :

— Pierre...

Elle tressaillit... Son nom...
Ce fut celui-là qui eut le premier baiser.

Depuis, elle vient tous les jours s'asseoir sur le banc auquel ils jouent. Tous les jours, à l'heure où elle sait voir apparaître à la grille du square les manteaux bleus des chers petits... Eux la connaissent bien, la gentille madame, et sitôt qu'ils arrivent, ils courent l'embrasser. Oh ! ces baisers de ses enfants, l'étreinte de ces bras potelés, dans laquelle il lui semble retrouver un peu de lui-même... Voilà bien ses yeux, sa fossette au bout du menton... Qui sait s'il ne lui en arrive pas quelques-unes, de ces caresses qui vont toutes à Lui ? ...

Elle est devenue leur amie, aux deux enfants, leur confidente, "madame maman", comme ils disent, associant leur tendresse et leur respect. Des images, des bonbons, elle apporte toujours quelque gourmandise. Et les petits ne se demandent pas qui est cette jolie dame inconnue qui les embrasse, qui les gâte, et qui les suit si longuement des yeux quand ils courent dans le jardin rouillé...

La fragilité des feuilles neuves vernit le square d'une joliesse de bibelot. Et c'est d'une gaieté délicate, cet éveil des clartés tièdes, avec encore des frissons sous branches, des

impressions frileuses qui rafraîchissent les premiers soleils.

Les allées recommencent à s'emplier de menus pas, après ce si long hiver où les petits ont tant toussé... Et de nouveau, les larges rubans des nounous remuent sous les frondaisons frêles une lente promenade multicolore.

Elle, sur son banc, s'est rassise.

Mais pourquoi ne viennent-ils plus, les petits manteaux bleus ? Pourquoi eux seuls manquent-ils, quand les moineaux du square sont déjà tous revenus ?

Une angoisse la poigne :

— Non... ce n'est pas possible...

Et, chaque jour, elle épie la grille, anxieuse...

Une joie. Ce sont eux...

Tous les deux. Mais leurs chères petits mines s'endeuillent dans un manteau noir.

Ils marchent, très graves, comme saisis et effarés encore par le recueillement de la maison devenue triste tout à coup, le crépuscule des volets toujours poussés, les repas vite finis où l'on ne parle pas, et le coucher du soir où maman ne vient plus les embrasser, au lit. Et c'est attendrissant et très drôle de les voir s'en aller ainsi, se tenant la menotte, figés dans leur étonnement triste.

Elle va se lever. Mais à côté d'eux, elle aperçoit leur père. Lui. Il est tout en noir aussi, un large crêpe au chapeau.

Elle est donc partie, la jeune femme qu'il avait amenée de bien loin, et qui se penchait sur son bras, toute charmante...

Et pas la moindre jalousie ne lui reste contre la morte.

De loin, ils l'aperçoivent, mais ne courent pas vers ses baisers. La présence du papa, leurs costumes noirs dans lesquels ils ne savent plus courir les intimident, les immobilisent dans une gêne inconsciente et gauche. Ils la montrent seulement du doigt à leur père, qui salue sans s'approcher.

Et quand ils sont passés, elle reste sur son banc, affaissée, avec un mauvais coup de froid au cœur. Une sensation d'abandon, de brusque solitude, l'étreint toute, l'alanguit en une lassitude, les bras tombés, avec cette jolie pose souffrante de femme triste. Une jalousie la prend contre la morte, qui a emporté tous les baisers de ses enfants, probablement aussi tous les siens, à Lui, tout le cœur de son être... Tantôt, en devinant le drame intime, elle n'avait vu que ce navrement de jeune mère regardant ses hébés pour la dernière fois. Sa sympathie de femme frêle et blonde était allée vers cette autre femme frêle et blonde, peu à peu penchée, puis emportée, en pleine tendresse, en plein bonheur. Et par des affinités mystérieuses de tempéraments identiques, elle lui avait donné toute sa pitié, à la disparue—son cœur avait suivi le cercueil enlinculé de roses et de lilas blancs.

Maintenant tout cela n'est plus. Elle ne pense qu'à la rivale, qui lui a volé l'aimé, à qui appartiennent les enfants qu'elle voudrait être siens, à la très détestée... Et sa volonté d'être bonne reste impuissante devant cette impression malsaine qui trouble sa sérénité.

Peu à peu, les jours suivants, les petits revinrent vers elle. C'était comme un recommencement. D'abord les timidités des premiers jours, puis les familiarités croissantes, jusqu'à la joie de l'amitié libre et complète. On

eût dit que le drame, encore incompris, fixé seulement par des détails extérieurs, avait saisi leurs pauvres petites vies fragiles tellement, que c'était comme si elles se fussent gelées tout d'un coup dans le grand froid de la maison, et qu'il leur fallût à présent recommencer de naître, dans l'éclosion nouvelle de leurs intelligences et de leurs tendresses.

Lui accompagnait tous les jours ses enfants au square, mais sans s'approcher jamais. Il saluait de loin, un coup de chapeau noir et triste...

Un après-midi, elle le vit entrer dans le jardin seul. Il parut chercher des yeux, et l'ayant aperçue, il s'approcha du banc où elle était assise. Elle feignit de continuer à lire, mais ses doigts tremblaient sur la page ouverte.

—Mademoiselle...

Il était devant elle, tout en noir, ce noir rigide des douils récents. C'était la première fois qu'elle entendait sa belle voix grave.

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de ce que je vais vous dire... Ce n'est guère conforme aux usages... Mais vous êtes au-dessus des conventions... Mais enfants m'ont si souvent parlé de vous... Ils vous aiment bien...

La voix baissait.

—Vous savez qu'il n'y a plus de maman à la maison... Voulez-vous remplacer celle qui est partie?...

Il lui tendait la main.

Elle ferma les yeux, engourdie par un bonheur étrange, qu'elle n'avait jamais soupçonné. Et elle restait surprise que cette immensité de joie qui lui paraissait venir de très loin, de pays inconnus, qui emplissait l'espace, puis coulait en elle remuant son être, délicieusement, pût tenir dans son tout petit cœur, où elle se fondait dans une inconscience exquise.

Elle mit sa main dans celle du très aimé :

—Merci, dit-elle... Vous êtes bon... Je suis heureuse de ce que vous venez de me dire...

Encore elle ferma les yeux.

—Mais, si vous le voulez bien, je serai votre amie, simplement... Et pour ces chers petits, je resterai madame maman... Cela va mieux ainsi.

Car brusquement, au milieu de sa grande joie, elle s'était rappelé sa sa mauvaise pensée de l'autre jour, sa jalousie contre la disparue. Elle se dit qu'à vivre dans cette atmosphère où l'autre avait été chez elle, où flot-tait encore son parfum de blonde, à frôler à chaque minute ces objets où restait un peu de la morte, dans un contact continu de leurs deux êtres, sa jalousie la reprendrait peut-être, qu'il y aura des froissements, des éner-vements, une lutte avec cette existence impalpable contre laquelle elle se heurterait toujours — et que Lui non plus ne serait jamais sien tout entier, car aucune puissance, aucune tendresse ne pouvait empêcher l'autre d'avoir été, et qu'il est aimée.

Elle pensa qu'il n'est pas possible, de retourner en arrière, et de retrou- ver intact le passé. Ça ne se recommence pas, la vie...

Alors, comme le soir tombait, elle quitta le square, et s'en fut lentement — à pas de veuve, très lasse...

JEAN MAEGLINE.

AU MOINS

Ce petit rageur de Fabien fils qui a eu de nombreux duels, rentre hier chez lui après quelques courses, crotté comme un barbet.

—Comment, proteste sa femme, toi si prompt à relever une injure, tu ne peux pas seulement relever le bas de ton pantalon!

RÉSULTAT D'UN EMPÊTLEMENT — (Suite et fin)



III



IV

MERVEILLEUSE DÉCOUVERTÉ

(Nous enverrons gratuitement des indications complètes pour la repousse des cheveux sur les crânes les plus chauves; de même pour arrêter la chute des cheveux, le "Dandruit" et les boutons qui se forment sur le scalpe.)

Cette composition rend les cheveux des Dames soyeux, brillants et fourrés. Écrivez aujourd'hui: ROWELL & BURY, 85 rue St-Jacques, Montreal.

MÉDISANCE

Estelle — On dit que Mlle Fabien a embrassé un homme hier soir.

Emile.—C'est moi.

Estelle.—Comment le savez-vous?

Emile.—Je le tiens de ses propres lèvres.

CHEZ LE BARBIER

Le barbier.—La barbe?

Le chauve.—Non, le cheveu.

L'INVERSE

Pierrot.—Puis-je t'embrasser?

Pierrette.—Non, je crains trop les microbes.

Pierrot.—Alors embrasse moi. Jo ne les crains pas.

AU CLUB

On parle d'un inventeur.

—Ce jeune homme a des idées, mais il manque de capitaux...

—Ne croyez-vous pas plutôt que ce sont ses idées qui manquent... d'intérêt?...

SUPÉRIEUR

Celestin.—Parle-moi de cela! Hier je suis sorti avec ma femme et j'ai laissé ma bourse à la maison.

Philidor.—Jo te bats. Je suis sorti avec mon argent et j'ai laissé ma vieille à la maison.

CE QU'ON MANGE

Les médecins anglais en ont de bonnes.

Un Esculape d'outre-Manche vient de faire des recherches au sujet de l'influence de la nourriture sur le caractère de l'homme. Et voici ses conclusions :

Un homme qui, pendant des mois, se nourrirait exclusivement de bœuf deviendrait énergique, courageux, voire audacieux.

Celui qui ne mangerait que de la viande de porc tournerait au pessimisme.

Les personnes qui ne consommeraient que du mouton tomberaient forcément dans un état de mélancolie indéfinissable.

L'absorption continue du veau est également néfaste. Les adorateurs

de cette dernière viande tendre perdent à la longue toute énergie et toute résistance. On a même, paraît-il, remarqué que les maris qui se laissent battre par leurs femmes aiment le rôti de veau.

L'usage du lait et des œufs est recommandé à toutes les dames désireuses d'unir la grâce et l'esprit.

L'abus du beurre rend légalitique et produit de la répulsion pour les exercices physiques.

L'homme qui travaille beaucoup intellectuellement devrait manger le plus de pommes de terre possible. Les pommes de terre engendrent l'ennui et la paresse.

Enfin, pour conserver la mémoire jusqu'à l'âge le plus avancé, rien ne serait meilleur que la moutarde.

Et maintenant, si vous ne voulez pas le croire, essayez.

SIMPLE DIFFÉRENCE DE MOT

Lui.—Ainsi, mademoiselle, vous ne m'aimez pas?

Elle.—Non, monsieur Trudeau, pas encore.

Lui.—C'est bien, j'attendrai.

Elle.—Sous l'orme?

Lui.—Non, sous le charme!

Une humiliation peut devenir funeste à celui que la fierté faisait marcher droit.



L'ours.—Maintenant je puis passer au dessert.

ANGLAIS CONTRE FRANÇAIS.



Des cadavres cloués en croix sur le plancher, portent les traces des plus odieuses mutilations.

Une frégate française, revenant des colonies, aperçut, un matin, après une nuit de gros temps, un brick dont l'allure étrange, la marche insolite furent pour les matelots un sujet d'étonnement. Il se laissait gagner de vitesse, sans que rien à son bord indiquât la présence d'une créature humaine.

Malgré cet aspect insolite, la frégate s'approcha de cet étrange bâtiment, avec les plus grandes précautions, car ces apparences de calme et d'abandon, souvent trompeuses, constituaient une ruse habituelle aux corsaires et aux croiseurs des deux nations. Pour tâter le terrain, notre compatriote lui envoya un coup, puis plusieurs coups de canon à boulet ; mais nul pavillon ne s'éleva à la corne du navire désorienté, que le vent poussait avec une vitesse infernale. Un silence funèbre continua à régner à son bord.

Intrigué, la frégate lui envoya une volée entière, sans plus d'effet : quand la fumée se fut dissipée, le navire voguait toujours aussi placidement, semblant secourir sa mâture à travers laquelle venait de passer une grêle de projectiles.

Pour le coup, les marins, superstitieux par nature, se sentirent inquiets, impressionnés. L'apparition du *l'aisseau fantôme*, du *Voltigeur hollandais*, revint à l'esprit de tous, et les plus braves d'entre ces vieux loups de mer ne purent s'empêcher de frissonner de tous leurs membres en voyant ce

rait le premier ; mais en présence de cette masse inerte, qui ne se défendait pas, tous éprouvaient une terreur indéfinissable.

Cependant, après quelques hésitations, les officiers donnent l'exemple. A l'aide de gaffes, ils se hissent sur le pont du brick, suivis de quelques matelots..... Un long cri d'horreur retentit. En dehors des traces indicatrices d'un combat acharné, de larges plaques de sang figé couvrent ce pont, plaques de meurtre et non de bataille, plaques de massacre, hérissées de cheveux et de débris humains. Dans la mâture sont crucifiés des cadavres, hachés de coups, méconnaissables sous l'état de putréfaction où ils sont.

Dans la batterie, le spectacle est plus hideux encore. Une trentaine de cadavres sont cloués en croix sur le plancher, aux parois du navire, et tous portent les traces des plus odieuses mutilations. Sur quelques-uns des mots ont été écrits en anglais à la craie, — mots de haine et de fureur, de menace et d'insulte.

JACQUES PETTEX.

LA CAUSE DE LEUR GRANDEUR

Plusieurs des plus grands hommes du monde ne sont célèbres que parce qu'ils partagent leurs joies avec les autres hommes et gardent strictement leurs chagrins pour eux-mêmes.

bateau-spectre plonger et replonger dans le remous des vagues, au milieu des éclairs et du fracas de l'orage, car la tempête avait repris de plus belle.

Cependant, le commandant, moins accessible aux légendes terrifiantes chères aux hommes de mer, continuait à donner la chasse à son mystérieux et silencieux adversaire. Celui-ci fuyait toujours, avec, par moments, des bonds désordonnés, indiquant qu'il était désespéré. Puis soudain il se calma, rabattit sa vitesse et s'arrêta. Il en fut de même de la frégate. C'était une de ces accalmies subites si fréquentes dans les parages équatoriaux. Alors les embarcations furent mises en mer et les hommes de l'équipage d'attaque, armés jusqu'aux dents, de crainte de surprise, s'avancèrent à force de rame vers la proie qu'ils convoitaient, encore que le cœur battit à chacun bien plus fort.

Les approches de ce sphinx flottant n'étaient pas faites pour détruire ce malaise. Il ne portait ni nom, ni indication et à ses mâts, parmi les voiles déchirées et les cordages ballants, s'esquissaient de fantastiques silhouettes auxquelles un soleil de feu mettait des auréoles embrasées. Arrivées sur le brick, les embarcations le hélèrent ; mais aucune voix, aucun bruit ne répondit à ses appels. Un silence morne continuait à régner ; il semblait reprocher à nos marins de venir troubler un repos éternel.

A ce moment les plus braves sentirent une sueur froide leur inonder le visage. S'il se fut agi de monter à l'abordage, au milieu des balles, des boulets, des sabres, des baïonnettes, des piques, des haches, ils se fussent disputés à qui marche-

LES BOIS ET LA LUNE

Vieilles croyances, préjugés ou réalités ? Il est indiscutable que les bois abattus ou coupés en hiver se conservent infiniment mieux que les bois abattus ou sciés en été. La raison en est toute simple. La sève est l'élément corrupteur de l'arbre ; rien ne se décompose plus vite que la sève. Or, il va de soi qu'en été les arbres sont gorgés de sève et que, par cela même, une fois imbibés au maximum, ils auront toutes les chances possibles de s'altérer quand on les jettera par terre. En hiver, la sève est très réduite et les probabilités de conservation portées au maximum. Donc, il faut abattre en hiver, en janvier-février, avant que la vie végétale ne reprenne et mette la sève en mouvement.

Tout cela est logique et bien connu. Mais on prétend aussi que la lune, comme le soleil, joue son rôle. D'après la tradition, il convient de n'abattre les arbres qu'au déclin de la lune. Cette affirmation n'a pas de sens dans nos régions. Car, du moment où il est entendu que l'arbre doit être coupé en hiver, précisément parce que la sève fait défaut, ce n'est pas la lune qui, pendant les temps froids, pourra agir d'une manière ou d'une autre sur un liquide absent. L'influence de la lune, sous nos climats, est nulle et ne supporte pas le plus petit examen.

Mais tout est bien différent dans le zone tropicale où l'hiver n'existe pas. La sève des arbres circule en abondance. Les forêts vierges sont d'un vert sombre en tout temps, qui témoigne de l'activité de la végétation. Or, la lumière est un excitant énergique de la croissance des arbres et de la circulation de la sève. La lune nous renvoie les rayons solaires, et sa lumière peut exercer certaine action. Est-ce possible ? Certes ; car nous avons fait sous l'équateur, à plusieurs reprises, des expériences qui semblent confirmer l'action lunaire sur les plantes. Des graines diverses furent semées à la nouvelle lune, dans le même sol bien entendu, donnèrent de petites feuilles qui poussèrent plus vite que celles que j'avais mises en terre à la pleine lune. La croissance fut notablement plus marquée pour celles-ci. Or, les premières sortirent de terre précisément à temps pour recevoir les radiations lunaires. Les secondes au contraire, quand elles eurent germé, continuèrent à végéter dans l'obscurité. Le fait s'étant reproduit plus de cent fois sans exception, il a bien fallu en conclure que la lumière de la lune exerce aussi de l'influence sur l'accroissement des végétaux.

Pour la même raison, il est présumable que la circulation de la sève des arbres feuillus doit être activée par la lumière lunaire et que par suite, il y a inconvénient à couper les arbres pendant la décroissance de la lune.

Nous trouvons, dans un Mémoire lu dernièrement devant l'Américan Institute of Mining Engineers par M. E-R. Woakes, de Panama, une confirmation de ces vues conformes aux vieilles traditions. M. Woakes a fait remarquer à ses collègues que son pays est complètement couvert de forêts ; mais que la moitié des arbres est à peine propre à donner des bois de construction et qu'un quart n'est même pas bon à brûler.

« A moins, dit-il, que l'on n'abatte les arbres à la fin de la période décroissante de la lune, ce bois commence à pourrir dès qu'il est coupé, ce qui est probablement à la rapide fermentation de la sève qui est supposée circuler en plus grande abondance pendant la décroissance de la lune. »

M. Woakes ajoute :

« Cette assertion fera rire mes confrères ; mais cependant, il n'y a qu'à se livrer aux expériences qui répondront nettement et sans laisser le moindre doute aux esprits les plus prévenus. Les bûcherons américains qui sont venus en Colombie et n'ont pas voulu écouter les gens du pays, ont dû reconnaître que presque tous les bois qu'ils avaient débités pour installer des appareils de broyage de minerais étaient pourris avant que l'on ait pu s'en servir. »

Il ne faudrait donc pas rejeter trop vite les vieilles traditions qui peuvent avoir un fonds de vérité. Les faits valent selon leur interprétation.

HENRI DE PARVILLE.

VOILÀ !

Gatien, veut marier son fils, mais celui-ci ne paraît nullement enchanté de la proposition.

DEVINETTE



Cette vilaine cocotte s'est sauvée. Où diable a-t-elle pu se cacher ?

— Enfin, dit Gatien pour le convaincre, qu'as-tu à craindre du mariage, ce n'est pas la mer à boire, va !

Gatien fils, piteusement :

— Non, mais le plus souvent c'est la belle-mère à avaler !

EXEMPLE...

Décanillard à un de ses amis :

— Quel est l'animal qui se contredit le plus ?

— ?

— C'est le rat.

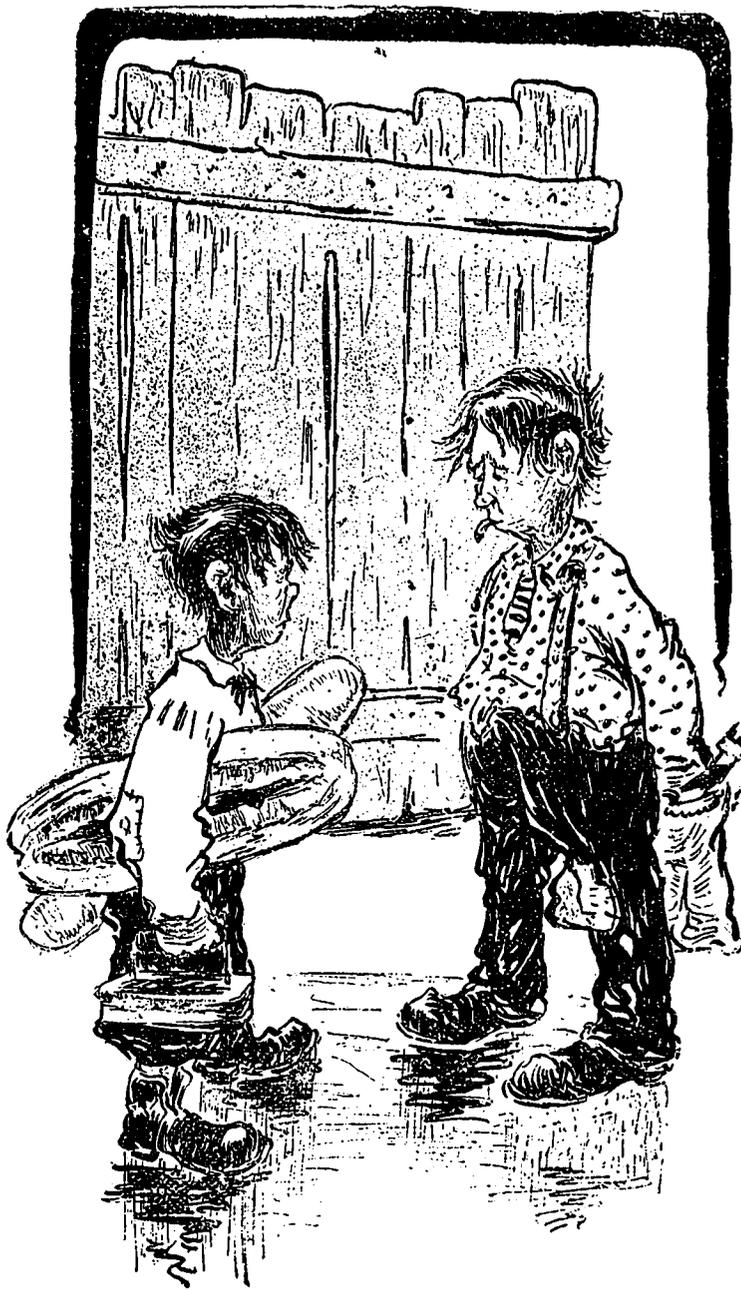
— ???

— Oui parce que le rat dit blanc et le rat dit noir.

AMÉNITÉ CONJUGALE

Monsieur.— Quel parfait imbécile j'étais !

Madame.— Mon cher ami, ne sois pas si orgueilleux : il n'y a pas de perfection en ce monde.



Bibi.— Il est question dans le quartier que tu vas te marier bientôt ?

Séraphin.— Ben oui, mon vieux ! J'en ai assez de faire les commissions.

PROPOS DE RUE

Entendu durant les dernières chaleurs, chez Hearn & Harrison :

— Evidemment, cette lunette rapproche colossalement la lune...

— On aurait mieux fait d'inventer un appareil pour éloigner un peu le soleil !

UN COUP DE DENT

Elle.— Elle a l'intention de s'en aller à l'étranger.

Lui.— Pour compléter son éducation musicale, je suppose ?

Elle.— Non, pour la commencer plutôt, je crois.

EN SOIRÉE

La dame.— J'ai cru remarquer, M. Gatien, que vous ne mettez jamais qu'un gant : pourquoi cette manie ?

Gatien.— J'ai perdu l'autre, madame... il y a cinq ans.

BONIMENT

Entendu à la porte d'un musée :

— Entrez, mesdames et messieurs, venez voir l'homme sans bras. C'est une merveille ! Il n'y a qu'une chose qu'il ne puisse pas faire avec ses pieds : c'est de mettre ses gants...

TOTO MECONTENT

L'oncle.— Comme ton petit frère est pâle, Toto...

Toto (fiché).— Rien de surprenant. Ils ne lui ont donné que du lait depuis qu'il est au monde.

APHORISME

Ne jugez pas un homme par les habits qu'il porte, mais par le compte qu'il doit à son tailleur.

SON POINT DE VUE

Le père.— Sais-tu pourquoi je m'en vais te donner le fouet ?

Le garçon.— C'est parce que vous êtes plus grand que moi.

A cette Saison de l'Année,

Plusieurs Personnes Souffrent du Cholera.

Pour se guérir elles prennent plusieurs différents remèdes, surtout ceux qui tendent à enrayer la diarrhée ordinaire.

En agissant ainsi elles perdent de vue le fait qu'elles n'ont pas éliminé des intestins les poisons qui ont causé la maladie.

Abbey's Effervescent Salt,

pris dès les premières phases de n'importe quelle maladie d'estomac et des intestins, les débarrasse de ces substances empoisonnées et empêche et guérit toutes telles irrégularités. Pris comme médicament ou comme breuvage, Abbey's Effervescent Salt, est meilleur et plus hygiénique que n'importe quelle eau minérale et coûte moins cher.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.

M. Toupin (avec l'air de supériorité que les hommes affectent quand ils parlent de question d'intérêt public à leur femme).—Le marché de la monnaie...

Mme Toupin (interrompant).—Cela me fait penser...

M. Toupin.—To fait penser à quoi, toi, une femme ?

Mme Toupin.—Que tu ne m'as pas encore donné la monnaie du marché.

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureaux des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
35 rue St-Jacques, Montréal.

JUSQU'À EXTINCTION



Toto.—Dis, p'pa, qu'est-ce que c'est qu'un bon quart d'heure ?

Le père.—Environ vingt minutes.

Toto.—Ah !... et un petit quart d'heure ?

Le père.—Environ dix à douze minutes.

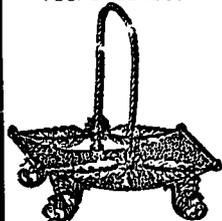
Toto.—Ah ! et un bon petit quart d'heure ?

TEL. BELL 1387

ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles reliques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.



Chez l'armurier :

—Je voudrais un coup-de-poing américain en acier.

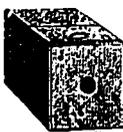
—Poli ?

—Oh ! pour ce que c'est faire, il n'est pas absolument nécessaire qu'il soit poli !

—Tu n'es pas superstitieux, n'est-ce pas ?

—Je ne crois pas, mais où veux tu en venir ?

—Je voudrais que tu me prêtés treize piastres pour jusqu'à la semaine prochaine.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et Instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plus en verre à 10c chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement empaqueté dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plaques. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L. S., Toronto.

On causait constance et patience : —Moi, disait un Marseillais, en pêchant des oursins, un jour, je suis resté si longtemps dans l'eau, qu'en sortant, j'avais des arapèdes aux mollets.

—Peuh ! fit dédaigneusement un Algérien. Une fois, à Blida, j'ai tant attendu une personne que ma canne avait pris racine dans le sol, et il y poussait des oranges.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-dollà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

—Maître J... est-il visible ?
—Il est malade au lit.
—Ah ! tant pis !
—Et tellement faible...
—Ah !
—Qu'il serait incapable de soulever la moindre difficulté.

E. W. Grove

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, le remède qui guérit le rhume en un jour.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" revêtu un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.
Epouses The Regent Pharmacal Co., B. F. 1009, Montréal.

Au tribunal civil.
Un avocat plaide contre un dentiste. —Messieurs, dit-il en commençant sa plaidoirie, il me sera facile de résumer les débats; on devait mettre à mon client pour cinq cents francs de dents, et on l'a mis dans pour cinq cents francs; là est tout le procès.



GRATIS

Nous offrons gratuitement cette bonne montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui voudront seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfum de rose, de violette et d'hellotrope à 10 cents le paquet. Envoyez et nous vous expédierons par la poste la par-fum. Quand vous l'aurez vendu, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co., Boite L. S., Toronto, Canada.

—Hi ! Hi ! Je ne veux plus aller à l'école, déclare Tony, en pleurnichant.
—Mais, insiste le papa, tu seras toute ta vie un âne avec de grandes oreilles et une grande bouche.
—Tant mieux ! Je pourrai manger davantage.

LA TOUX CESSE

C'est gênant, c'est pénible, une toux persistante. On la fait cesser en prenant le Baume Rhumal. 119

J. A. Dumas Photographe

112 RUE VITRÉ

Coin St-Laurent, MONTREAL

Du travail A la maison.

Songez donc au gâchis et au trouble que vous causent les teintures en poudre ancien genre. Le SAVON MAYPOLE éloigne tout cela et fait un véritable amusement de la teinture à la maison.

Les couleurs qu'il produit vous surprendront par leur brillant et elles ne s'altèrent d'aucune façon. Envoyez 10 cts pour n'importe quelle couleur (15 cts pour le noir) au Dépôt Canadien, 8 Place Royale, Montréal, si votre fournisseur ne les tient pas ou ne veut pas se les procurer pour vous.

Savon Maypole.

Un visiteur se présente chez un de ses amis.

—M. Balandard est là ?

—Oui, monsieur, répond le domestique, mais il est en mains.

—Que signifie cette expression ?

—C'est à la lettre, monsieur : monsieur est en train de se faire uasser !

* * *

Coquille relevée dans un grand journal du matin :

—Le roi Humbert sera ramoné probablement dimanche à Romo.

Ramoné pour ramené est joli !

CONTRE L'INSOMNIE

Quand la toux cause l'insomnie, on prend du Baume Rhumal et on dort à poings fermés.

120

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Ecrivez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un cours plénière, six guérissent. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

PENSÉES ET MAXIMES

Le bien qu'on entend dire de soi est la plus suave musique qui puisse caresser l'oreille.

La modestie est au mérite ce que sont les ombres aux figures dans un tableau : elle lui donne force et relief.

No sois point l'esclave de la richesse : nu, tu es entré dans ce monde ; nu, tu en sortiras.

Quand on supporte le malheur avec courage, on n'en goûte que mieux le retour de la fortune.

On ne parvient sûrement au calme du bonheur que par le chemin de la vertu.

La petite Lili s'est attardée en faisant une commission.

—Qu'as-tu fais encore, pour rester dehors si longtemps ?

—Maman, je "m'ai" amusée à regarder un homme écrasé.

Les Debats

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal.

21, 23, 25 Rue Saint-Jacques

MONTREAL, CANADA.

LOUVIGNY DE MONTIGNY, Directeur

ABONNEMENT : \$1.00 PAR AN

Spécimen adressé sur demande

DANS CHAQUE LOCALITE, des agents pourront se faire d'appréciables bénéfices en faisant connaître "LES DEBATS". Ecrire pour conditions.

BON MÉNAGE



—Le dîner est-il prêt, ma mignonne ?
—Oui, mon gros loulou.

Matelas de Haute Classe à Bon Marché.

Il n'y a que les prix qui soient bon marché dans les articles que nous avons. Parce que vous n'avez qu'un profit à payer, car tout est fait dans notre propre fabrique par d'habiles ouvriers.

Nous connaissons tout ce qui entre dans un matelas.

Nous le faisons comme il doit être fait — pour durer.

Venez voir les échantillons et les prix.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

Les définitions drôles :

Réjicid. — Criminel qu'il ne faut pas confondre avec un employé de la régie.

Petit dictionnaire :

Gluck. — Célèbre musicien qui n'est pour rien dans l'invention de la glu-coso.

\$3.95 Découpez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Que ce soit automatique, d'écouverts, à répétition de la poussière, à remontoir avec régulateur, plaqué en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement Américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$25.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examiné avec soin vous trouvez que la montre est tel que représentée, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.
Terry Watch Co., Boîte "L. S." Toronto, Can.

—Je voudrais voir les gants de kid noirs ?

—Voici, madame.

—Ces gants ne sont pas le dernier goût n'est-ce pas ?

—Oui, madame, nous les avons depuis deux jours seulement.

—Je ne l'aurais pas cru, parce que le journal de mode disait que les gants de kid noir étaient avec rayures tan et vice-versa. Je vois bien les rayures tan, mais...

—Oh ! madame, vice-versa est tout simplement la traduction anglaise de sept boutons. Vous voyez qu'ils les ont, madame.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxativo Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

En boulangeant

Le Soda donne souvent du trouble : quelquefois il est plus fort, d'autres fois trop faible. Le Soda

Dwight's Cow Brand

est d'une force invariable — et toujours pur. On peut s'y fier sous tous les rapports. C'est vrai qu'il coûte plus cher, à la livre, que le soda commun, mais aussi il est meilleur.

Ecrivez pour notre livre de recettes : nous l'en voyons franco.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, TORONTO

Une folie des Français, c'est de ne voir les scandales que chez eux.

GRATIS Cette magnifique bague ornée d'opales dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui voudront un douzain de délicats paquets de parfums à la Rose à la Violette et à l'Hydrangea, chacun. Cette bague est faite d'un merveilleux métal, Goldalloy, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de 33 splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons la parure par la poste. Quand vous l'aurez reçue envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bague et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boîte 134 Toronto.

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien
Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"

35 RUE ST-JACQUES.

MODES PARISIENNES



ROBE EN LAINAGE BLEU, satin blanc et soie fantaisie. Jupe ronde plissée à gros plis, le bas entouré d'une bande de soie fantaisie, surmontée d'une garniture de satin. Corsage plissé du haut, enserré par une haute ceinture suisse en soie bordée de satin blanc; mêmes bandes sur les épaules et sur les manches bouffantes en lainage. Chapeau en paille blanche orné de tulle et dentelle et nœud de velours noir.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

PUBLICITÉ

Annonce découpée dans un grand journal de Chicago :
 "ON DEMANDE un jeune et intelligent gentleman chinois, de bonne éducation et d'excellent caractère, pour servir la lessive dans une famille américaine. Il doit être bon sténographe et pratiquer la machine à écrire. Gages : deux dollars par semaine. Ecrire, etc..."
 Quo dites-vous de celle-là ?

POUR POUSSER EN ROUTE

Le petit Toto avale tous les matins une cuillerée d'huile de foie de morue avant d'aller en classe.

L'autre jour sa mère lui a dit :

— Quand la bouteille sera finie les étrennes ne seront pas loin...

Depuis elle surprend le gamin en train de boire à larges traits à même la bouteille.

LA VÉRITÉ

Bill. — Est-elle a-t-elle dit la vérité quand tu lui as demandé son âge ?

Till. — Oui.

Bill. — Qu'a-t-elle répondu ?

Till. — Quo ce n'était pas de mes affaires.

OPÉRATION FINANCIÈRE

Jos. — Mon cher ami, vous qui êtes riche, voulez-vous faire une bonne action ?

Paul. — De quoi s'agit-il ?

Jos. — De prêter un pauvre cinq piastres à un de mes amis.

Paul. — Il en a donc bien besoin !

Jos. — Oh ! oui... c'est pour me le rendre !

QUI S'EXPOSE PÉRIT

La mère. — Je n'aurais jamais cru qu'il oserait t'embrasser.

La fille. — Ni moi. De fait, j'avais parié avec lui qu'il n'oserait pas.

LE DINER LUI-MÊME

Deux personnes racontent qu'elles ont assisté à un dîner donné par Rapineau.

— Ah ! fait quelqu'un étonné de cette générosité du vieux pingre, je ne serais pas fâché de savoir ce qu'il y avait comme menu ?

Un invité :

— Le dîner lui-même !

RÉSIGNÉ

Elle. — Hier, quand vous étiez ivre, vous avez promis de m'épouser.

Lui (après examen). — Eh bien, je tiendrai ma promesse. Je ne suis pas fier, moi.

TOUT SIMPLEMENT

La mère. — Comment cette encre s'est-elle répandue sur la table ?

Toto. — Elle s'est répandue toute seule, une fois que l'encrier a été renversée.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 980. — C'est un modèle simple mais agréable qui demande cheviot, serge, flanelle, cachemire ou brillante. Quelques fronces à l'épaule lui donnent du cachet et remédient au peu de développement des fillettes à cet âge. La manche est assez ample et la jupe est en trois parties. C'est un costume facile à faire et économique.

3 verges, 44 pouces de largeur, suffiront pour fillette de 8 ans.

No 980 est coupé en dimensions pour fillettes de 6 à 12 ans.

No 973. — Gilet pour dame.

No 980. — Costume pour fillette.



NO. 980 GIRLS' COSTUME.



NO. 973 LADIES' COAT

No 973. — Parmi les nouveaux genres, on remarque surtout le gilet qui ne croise pas. Ils sont en bleu, brun ou vert foncé ; on en voit quelques-uns en rouge éclatant. Le fini tailleur avec ses coutures piquées, le collet et les poignets militaires plaît aux unes, les autres préfèrent les effets militaires. Le modèle donné ici est très en vogue pour cet automne.

1 verge $\frac{1}{2}$, 34 pouces de largeur, avec $\frac{1}{2}$ verge de velours suffiront pour taille moyenne.

No 973 est coupé en dimensions de 32 à 44 pouces, mesure de busto.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de vapeurs pour la Maille Royale

.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

JEUNES ET AGÉS RECONSTITUÉS

Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie. PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la maille, oacheté, franco. Adressez: Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187 Montréal, Que.—Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués. Envoyé gratis sur demande.



Ce beau bracelet pla- que en or ou en argent aux personnes qui vendront un douzain de chic paquets de parfum d'héliotrope, rose et violette, à 10c. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons votre bracelet tous frais payés. Home Specialty Co., Boite L. S. Toronto, Can.

Le docteur, appelé en hâte, examine le mastroquet du coin, qui bat de l'œil, très malade.

Le docteur (à lui-même).—Tous les symptômes d'un empoisonnement! (Haut avec douceur): Dites donc, mon ami, n'auriez-vous pas, par mégarde, bu du vin destiné à vos clients?

LA CONSUMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses, après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuiv par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 315 Powers Block, Rochester, N.Y.

Pilules de Fer pour le Sang DE COVERNTON. Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang. PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50. C. J. COVERNTON & CO., Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

Une Recette par Semaine

PURÉE DE HOMARD

Retirez la chair de la carapace et les pattes d'un homard cuit au court-bouillon; pelez ces chairs avec des œufs et beurre frais. Chauffez au bain-marie et garnissez des coquilles beurrées ou des petits pâtés; en ce dernier cas, allongez la sauce d'une béchamelle.

UN ÉCRIN

Quelques phrases de l'épatante madame XXX:

- Il m'est impossible de parler j'ai attrapé une extension de voix.
- Les deux voleurs ont été surpris en flagrant dans l'lit.
- Il vaut mieux Pluton que Plutarque.
- Cet arbre est rongé par les ancêtres. (Il est permis de comprendre insectes.)
- Vous n'avez qu'à consulter un argent d'affaires, puisque c'est une affaire d'argent.
- L'incendie est circonci.
- De Montréal à Québec il y a quatre étalles (étapes).
- J'étais de ce parti-là, mais n'en suis plus depuis que M. X... a tourné cosaque.
- Noces de ganaches.
- Il est tombé en quatre à Leipsich.
- Voilà le quart d'heure de rabas.
- Boire le coup de l'étrillé.
- Tomber d'un abcès dans un autre.
- Avoir la danse de syndic.
- Pierre a enfin obtenu dans le Nord une conception de cinquante arpents.
- Nicolas a toujours des excès de fièvre. Ça lui vient d'un coulant d'air, et voilà que ça dégénère en maladie de longueur.
- X... vient d'hériter; il est locataire universel.

VIN DE COCA

Faites macérer un peu moins d'un once de coca pulvérisé dans un litre de vin rouge (sucré ou non), cela pendant une semaine entière, passez ensuite et filtrez.

RENCONTRÉ GALIPARD, PRINCE DES FUMISTES:

- T'as l'air tout ému?
- Ah! mon cher! Où s'arrêtera la falsification?...
- Ça t'intéresse?
- Écoute... Je viens d'acheter des gants beurre frais... Ils contenaient de la... margarine!

COMPARAISON IMPOSSIBLE

Le Baume Rhumal ne coûte que 25c la bouteille. Le bien qu'il fait ne peut s'évaluer en argent.

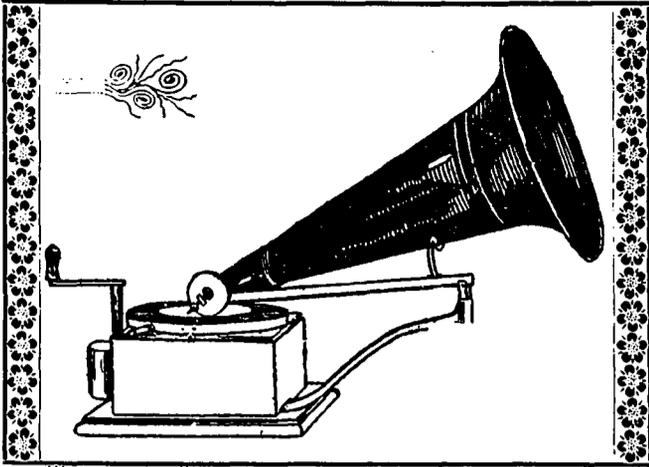
LES Jeunes Filles qui sont obligées de travailler dans l'atmosphère impur des manufactures ou des usines trouveront dans le VINS MICHEL un tonique qui les stimulera, les ranimera et leur donnera la force et la santé nécessaires pour faire leur travail sans éprouver la moindre fatigue. Les douleurs dans le dos, les maux de tête, les vertiges, la pâleur et la maigreur disparaîtront comme par enchantement. Sous l'influence de ce vin généreux, l'appétit sera bon, la digestion se fera facilement, le visage prendra une teinte rosée, les lèvres se coloreront. Puis avec l'embonpoint les forces reviendront et la jeune fille jouera d'une santé robuste.

Celui qui Tousse et qui n'essie pas CHERRINE ne conçoit pas le danger qu'il court à négliger un rhume, ou il ne connaît pas CHERRINE. CHERRINE est un remède sans égal contre la toux et le rhume. Elle a été essayée et éprouvée. Plusieurs personnes reconnaissantes du soulagement et de la guérison qu'elles en ont obtenus, témoignent de ses propriétés curatives. La plupart des pharmaciens vendent CHERRINE. Si le vôtre n'en tient pas, écrivez-moi et je vous l'enverrai ou je vous le ferai avoir. Si une bouteille ne guérit pas la plupart des rhumes, je vous rembourserai votre argent. E. A. RANSON, Lachine, Qué. 25 Doses, 25 cents.

ETES-VOUS BELLE? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT. Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et le beauté que les taches de rousseur, boutons à tête noire et autres, peau grasse ou boursée, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, colorations, ou taches de rousseur quelle nature. Ils embâtissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**, c'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur. **POUR LES DAMES ET MESSIEURS**.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, colorations et taches chez les dames et messieurs. Ils ramènent les vieillies gens, qu'ils soient la figure, le cou, les épaules et la face. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT**.—Pendant quelque temps nous commencerons à envoyer un **Paquet d'essai** de **Cachets de MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pouvez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées, incluez un timbre pour ce poste. **THE MILLER CO., Boite 1000, Toronto, Canada.**

Le Chic, la Variété, le Bon Marché Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grever sa bourse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soi fait avec la plus grande rapidité: c'est dans la nature humaine. N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT, A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

UNE MERE SAGE devrait apprendre tout ce qui regarde les maladies particulières à son sexe afin de les prévenir et de les guérir avec succès. Elle devrait connaître la construction et le fonctionnement de ces organes délicates pour pouvoir instruire ses filles d'une manière convenable sur ce sujet important. Ces connaissances se trouvent dans le dernier livre de Mad. Richard "Le Guide de la Femme." Il traite de toute les maladies particulières à la femme et enseigne comment les éviter et les guérir. Ce livre contient au-delà de 100 pages de lecture instructive et est illustrés avec profusion. C'est le vrai guide de la femme. En suivant les conseils sages qu'il contient, les femmes s'éviteront beaucoup de désagréments et de souffrances. Toutes les femmes sont cordialement invitées à en faire la demande. Il sera envoyé gratuitement sur réception de 10 cts pour les frais de poste. Mad. J. C. RICHARD, Boite 996, Montréal.



Le Gram-o-phone Berliner



Prix :

\$15.00

Complet avec un
Pavillon de 16 pouces
et 3 registres.

Ce qu'il est et ce qu'il fera

Le Gram-o-phone Berliner est ce qu'on appelle "une machine parlante" bien qu'il reproduise fidèlement et exactement tous les instruments de musique : piano, violon, piston, trombone, banjo, mandoline, clarinette, flûte, piccolo, de fait chaque instrument. Il reproduit aussi dans tout leur ensemble les fanfares, orchestres, chœurs. Il reproduit le chant des femmes et des hommes en français aussi bien qu'en anglais ou toute autre langue. . . . Il récite et débite des histoires drôles. . . .

Les registres ne sont pas en cire mais faits d'une substance dure et unie comme le caoutchouc, qui est indestructible et durera dix ans. . . . Le Gram-o-phone est fait en Canada et garanti pour 3 ans.

Le Gram-o-phone est si peu compliqué qu'un enfant de cinq ans peut le faire marcher sans crainte d'accident. . . . Le Gram-o-phone a obtenu la seule médaille à l'Exposition de Toronto en 1900. . . .

Le Gram-o-phone est recommandé par les prêtres et le clergé dans le monde entier et nous publions quelques-unes des attestations de quelques-uns d'entre eux qui demeurent dans notre voisinage et vous êtes libres d'écrire à n'importe lequel.

... Quelques Témoignages des Personnes qui se servent du Gram-o-phone ...

Rev. J. VAILLANCOURT, Collège de Lévis, Lévis, Que. dit :—Merci pour la promptitude avec laquelle vous avez rempli mon dernier ordre et merci aussi pour votre délicate attention à répondre à toutes les demandes que je vous avais faites. Je suis heureux de vous dire que mon Gram-o-phone me donne toujours entière satisfaction. Il est bien difficile de se procurer un instrument qui puisse rendre un morceau avec autant d'ampleur et aussi nettement. Ce que j'admire surtout dans le Gram-o-phone c'est la fidélité à reproduire exactement le son des divers instruments de musique, voire même le son de la voix humaine. Il me fait réellement passer des heures agréables."

Rev. D. MATTE, Hospice St-Joseph, Lévis, Que. dit :—"J'ai acheté votre Gram-o-phone il y a environ deux mois, et je puis vous rendre le témoignage qu'il a, à mon avis, toutes les qualités que vous lui attribuez. Il est très fort et on l'entend à une grande distance. Il a été fort admiré de tous ceux qui l'ont entendu. En un mot, il me donne entière satisfaction."

Rev. J. L. SAURIOU, St-Vincent de Paul, Montréal, dit :—"Vous me demandez si je suis content du Gram-o-phone que j'ai acheté chez vous. Je me fais un devoir de vous dire que je suis content, satisfait. Cet instrument est puissant plus que les autres instruments de ce genre, il rend d'une manière nette, pure et distincte les différents morceaux que je possède, et les personnes qui l'ont entendu rendre ces morceaux généralement disent comme moi."

Rev. B. KIRKMAN, Curé, Quyon, Que., dit :—"Vos registres sont beaucoup supérieurs à ceux que j'ai achetés aux Etats-Unis. Veuillez m'envoyer votre catalogue. Vous souhaitant le meilleur succès à Montréal."

Rev. A. T. BOURKE, Collège St-Joseph, St-Joseph, N. B., dit :—"J'ai reçu le Gram-o-phone il y a quelques jours, en bon ordre. Le volume du son produit par cet instrument est une surprise pour tous ceux qui l'ont entendu, et je suis bien certain que vous aurez des commandes pour votre instrument de plusieurs personnes qui demeurent dans cette localité."

CHAS. D. CURTIS, Calamus, Iowa, dit du GRAM-O-PHONE :—"J'ai récemment fait un essai du GRAM-O-PHONE en ce qui regarde sa capacité et je dirai qu'il a été entendu distinctement par des voisins d'une distance d'un demi mille à un mille et un quart, dans quelques cas, il y avait des bois d'un quart de mille d'épaisseur et deux longues côtes entre ma maison et celle de mes voisins et cependant l'instrument put être entendu distinctement. Mes voisins à une distance de trois quarts de mille entendirent la musique quoique le cornet fut pointé dans la direction opposée de leurs maisons."

Mons. WM. JAMIESON, Rivière Charlot, N. B., dit :—"J'ai reçu le Gram-o-phone et on suis entièrement satisfait. Veuillez m'envoyer une autre douzaine de registres."

R. W. OWENS, Valleyfield, Que., dit :—"J'ai reçu le Gram-o-phone en bon ordre. J'ai monté la machine et elle m'a beaucoup surpris, elle est réellement une merveille. Je suis content de pouvoir vous dire que tout était tel qu'annoncé."

M. ERNEST SNELL, Harkway, Ont., dit :—"J'ai reçu le Gram-o-phone il y a deux semaines et j'en suis très bien satisfait. Veuillez m'envoyer nouvelles listes de registres."

Ecrivez-nous pour avoir les catalogues, les listes de registres et autres informations. Le tout GRATIS.

E. BERLINER,

Manufacture : 367-371 Rue Aqueduc,

Bureau : 2315 Rue Ste-Catherine,

Tel. Up 2418.

MONTREAL, Canada.

EMANUEL BLOUT, Gerant General pour le Canada.

Chronique des Amusements

LE THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

La presse quotidienne fait des éloges très forts et très mérités de ce théâtre. Le public est certainement de cette opinion, car il lui accorde un patronage de plus en plus considérable. Cette semaine on a à l'affiche *Jean Vauvaron ou l'homme aux figures de cire*, un drame du plus puissant intérêt. Les rôles sont tous tenus avec la chaleur et l'entrain qu'exige l'interprétation.

x

KLONDYKE MUSIC HALL

Le programme de la semaine dernière et la façon dont tous les artistes ont fait honneur à leur partie, justifient tous les commentaires élogieux que l'on ne cesse d'entendre en tous lieux à l'adresse de ce café-concert. Cette semaine il y a nouveau sur toute la ligne comme variétés musicales et scéniques. La troupe donne avec une *furia* vraiment admirable la pleine mesure de ses moyens ; c'est dire que tous ceux qui se rendent au Klondyke Music Hall ont pour 10 cents ce qui, en réalité, en vaut cinquante.

STRAPONTIN.

EN VISITE

Le propriétaire.—Eh bien, voyons, que pensez-vous de mon petit domaine ?...

L'invité (qui a mal dîné).—Euh ! c'est le domaine de la vie privée, j'ai eu tort d'y entrer.

CRI DU CŒUR

Lui.—Oui, ma bonne amie, Gontran, mon chef de bureau, celui qui a été si bon pour moi, vient de mourir.

Elle.—Le pauvre cher homme ! quel malheur épouvantable ! Est-ce que tu vas avoir sa place ?

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU

A.—Ta fiancée me paraît quelque peu froide. Ainsi hier au théâtre, aux scènes les plus pathétiques, elle n'a pas pleuré.

B.—Son teint ne le permet pas.



KAZOO Amusez beaucoup les petit garçons. Vous pouvez avec cela imiter le cri des oiseaux, animaux, cornueses, etc. Le seul instrument de musique que tout le monde peut jouer à un moment d'arrêt, sans instruction. Exactement ce qu'il faut pour choeur et représentations de ménestrels. Johnston & Co., Boite 306, Toronto.



ÊTES-VOUS SOURD ??

Tous les cas de **SURDITE** ou d'**OREILLE DURE** se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examinez et conseil gratuit. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.



BAGUE SE-RINGUE

Une bague ordinaire en apparence — mais qui n'en est pas une. Pressez doucement la bague en caoutchouc que vous tenez dans la paume de votre main, et l'anneau qui s'agit votre nouvelle loge, se lève au-dessus de l'œil. La plus grande invention pratique qui existe. Examinez franco par la poste, pour 10c. ou deux pour 25c. Johnston & Co., Boite 306, Toronto.

Lorsque Françoise d'Aubigné, qui devait plus tard devenir Mme de Maintenon, épousa le fameux poète Scarron, et qu'il s'agit de signer le contrat de mariage, le notaire demanda au fiancé : — Quelle dot assurez-vous à mademoiselle ? — L'immortalité ! répondit Scarron avec son habitude gravité comique.

x

— Qu'est-ce qui vous porte à penser que la première impression est la meilleure ? — Parce que vous ne m'avez embrassée qu'une seule fois ce soir.

Pour vous, Mesdames



Vous trouverez au . . .

NO 215 RUE SAINT-LAURENT

Chez

Mme A. Bessette

L'habile modiste bien connue, toutes les nouveautés en fait de . . .

Chapeaux . . .

Robes et Manteaux

Toujours le meilleur pour le prix le plus raisonnable : c'est le motto de la maison.

Ne pas oublier qu'une **ACADEMIE DE COUPE** est attachée à l'établissement.



SOIE Nous avons acheté toute la plus grosse saison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir au delà de 300 paires de vêtements ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & Co., Toronto. Boite 306.

Colonial House Square Philippe

Département des Bas

Notre assortiment de Bas pour Enfants est au complet

Bas unis en Cachemire noir. Tous les points à des prix variés.

Bas à côtes en Cachemire noir, du plus petit point au plus grand, à des prix variant de 30 cents à \$1.50 la paire.

— LIGNE SPECIALE : —

Bas Plaid, à carreaux rouge ou blanc, de 50 cents à 80 cents la paire. Les bas plaid vont, cet automne, être plus à la mode que jamais.

Nous apportons une attention toute particulière aux commandes par la poste

HENRY MORGAN & CO., - Montreal



Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Coin Cadieux, 2ième porte à l'Est, Montreal
Bell Tel. Est 89

Seule maison à Montréal faisant la **SPECIALITÉ** dans la fabrication de **VERRES**, "CRISTAL DE ROCHE", **DIAMANTS**, combinés et de toutes couleurs, à **LUNETTES**, **LORGNONS**, etc., importés des plus **CELEBRES** manufactures étrangères, taillés et ajustés sur commande, par nos **OPTICIENS SPÉCIALISTES**, après un examen **SCIENTIFIQUE**, selon la **FORCE** de la **VUE**. Guérissant les maladies d'**YEUX**, les **INFLAMMATIONS** de toutes SORTES, donnant l'**ÉNERGIE** et la **VIGUEUR** aux **NERFS OPTIQUES** et rendant la **VUE FORTE** pour **VOIR** de **LOIN** comme de **PRÈS**.

AVIS. — **NOUS** sollicitons les **CAS** difficiles, désespérés, et déjà abandonnés des **MÉDECINS**, de venir nous voir et d'essayer nos merveilleux **VERRES** Optiques, Ophthalmiques pour la guérison des yeux.

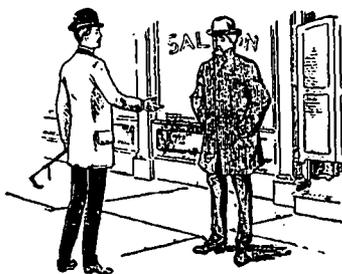
SATISFACTION COMPLETE.

Toutes les prescriptions d'occulistes seront soigneusement remplies.



Consultations et Examen de la **VUE GRATIS.**

Ouvert de 8 heures a. m. à 8 heures p. m. Le dimanche de 1 hre p. m. à 4 heures p. m.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

OU AU **Dr MACKAY**, Belmont Retreat, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "**CURE DIXON**," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR. — Ayant suivi le traitement au "**Gold Cure**" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "**Dixon Cure**" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois j'ai pu en le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — B....

Pour plus amples informations, s'adresser à

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co. 572 Rue Saint-Denis, Montreal.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratuits aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ÉTABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.

SCÈNE CONJUGALE



Elle. — Oui ou non, quand nous nous sommes mariés, m'aviez-vous promis de ne plus fumer ?

Lui. — Oui ou non, m'aviez-vous promis de ne me faire des scènes que les dimanches et fêtes ?

LES CONFITURES

Voici l'époque des confitures.

De celles-ci, la gelée de groseille est certainement la plus facile à faire, à la condition qu'elle soit rapidement préparée et vivement cuite.

On opère de la façon suivante :

Mettre les groseilles dans une terrine. Les écraser avec les mains. Verser ensuite le tout dans une bassine en cuivre non étamée que l'on place sur le feu, et remuer avec une spatule jusqu'à ce que le tout entre en ébullition. Verser alors le contenu de la bassine sur un tamis placé au-dessus d'une terrine et tourner doucement avec une spatule pour faciliter l'écoulement du jus de groseilles au travers du tamis.

Dès que le résidu restant au-dessus du tamis n'est plus trop chaud, le presser fortement pour en exprimer tous le jus.

Maintenant, peser le jus recueilli et, pour chaque livre de ce jus, peser un livre de sucre en pains que l'on met dans une bassine de cuivre après avoir arrosé le sucre avec le jus de groseilles ; placer la bassine sur un feu assez vif et écumer très soigneusement.

Prendre bonne note que pour les groseilles comme pour tous les fruits rouges, il ne faut jamais se servir d'ustensiles en fer ou en étain, qui communiqueraient aux confitures une teinte violacée.

Lorsque l'écume commence à ne plus s'élever aussi fortement, il faut bien surveiller la cuisson de la gelée qu'il faut saisir juste au point voulu, car avant, elle ne forme pas encore la gelée, et après, elle a perdu son pouvoir gélatineux.

Pour reconnaître que la cuisson est à point il faut, en retirant l'écumoir de la gelée, qu'elle s'en détache comme une nappe.

Retirer alors la bassine du feu, achever de bien écumer et attendre, avant de verser dans les pots, que la confiture ait perdu sa trop grande chaleur.

Confiture plus rare, celle de melon n'en est pas moins une des plus exquises.

Toutes les espèces de melons peuvent y être employées, à condition de ne pas prendre de fruits trop mûrs.

On commence par découper le melon en tranches dont on enlève d'abord toute la partie de l'écorce, ne laissant que la chair que l'on coupe en morceaux de deux à trois centimètres d'épaisseur.

On pese le même poids de sucre en poudre que l'on a de melon en morceaux, on met le tout ensemble dans une terrine et on laisse reposer pendant douze heures.

On égoutte alors les morceaux de melon que l'on met dans une casserole émaillée où on les recouvre d'eau froide, puis on place sur le feu pour faire bouillir jusqu'à ce qu'une aiguille puisse traverser aisément les morceaux de melon.

On retire ensuite sur le côté du feu la casserole dont on laisse légère-

ment frémir le contenu auquel on ajoute le suc sucré à mesure que le sirop se trouve réduit

Lorsque tout le suc sucré est employé, la confiture est prête à être mise en pots bien secs. Il faut que pendant toute cette opération, les morceaux de melon baignent à peine dans le sirop qui, à la fin de l'opération, doit marquer 34 degrés au pèse-sirop.

TANTE BRIGITTE.

L'Empoisonnement par les Chaussures

Personne, jusqu'ici, ne s'était jamais avisé que l'usage des chaussures pût entraîner les pires inconvénients.

Telle est bien, cependant, l'exacte réalité des choses, ainsi qu'il appert d'une fort intéressante communication soumise à l'Académie de médecine de Paris, par M. le professeur Landouzy.

Mais, voici la chose :

Le 28 avril dernier, M. Landouzy était appelé à venir donner ses soins à un jeune enfant de dix-sept mois, que sa bonne venait ramener d'une promenade au parc Monceau dans un état fort alarmant.

Sorti plein de santé, le pauvre bébé rentrait chez ses parents à peu près inanimé, la face cyanosée, en un mot, présentant des symptômes asphyxiques graves.

Par bonheur, une médication énergique ne tarda pas à avoir raison du mal, et le lendemain, la santé était à peu près revenue. Deux jours plus tard, à la suite d'un autre promenade, le frère aîné du baby était, à son tour, atteint exactement dans les mêmes conditions, mais moins gravement cependant.

Une enquête soigneuse fut alors faite par M. Landouzy qui découvrit que les deux enfants avaient été empoisonnés par leurs bottines.

L'un et l'autre, en effet, avant de sortir, avaient revêtu des chaussures dont le cuir jaune avait été teint en noir à l'aide d'une teinture renfermant des éléments toxiques.

En dehors de ces deux cas, du reste, M. Landouzy en a réuni sept autres survenus dans des conditions analogues, et qui permettent d'établir, sans discussion possible, le danger de l'emploi de ces teintures pour colorer en noir le cuir de nos souliers.

Du reste, a reconnu M. Landouzy, l'action funeste de la teinture est d'autant plus active que la température est plus élevée et qu'elle s'exerce sur des individus plus jeunes.

SUR LA RUE

Philidor. — Vous connaissez cet homme ?

Célestin. — C'est presque un parent pour moi : il a épousé la jeune fille qui m'était fiancée.

AUTRE DÉNOUEMENT

Biff. — Comme cela votre frère a épousé la mère... Je pensais qu'il avait les yeux sur la fille ?

Tiff. — C'est vrai, mais la mère avait les yeux sur lui.

CE QU'ELLE FERAIT

Lui. — Chère petite femme, que ferais-tu si je venais à mourir ?

Elle. — Je n'en sais rien. Laisse-moi consulter mon livre sur l'étiquette.

ENTRE PHARMACIENS

— ... Alors, désespéré, ce malheureux s'est suicidé en se jetant à la rivière. Est-ce une solution, je vous le demande ?

— Evidemment non, l'homme n'est pas soluble dans l'eau.

LA LOI DES CONTRAIRES

Le photographe (montrant l'épreuve). — L'expression que vous avez est tout à fait ce qu'on peut désirer de mieux.

Le client. — Oui, je souriais parce que vous aviez oublié de me dire d'avoir l'air souriant.

DEVINETTE



— Où est mon partenaire ?

... DE ...
Montréal à Paris

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

\$4.65 Une Montre de \$25.00
en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remonter et avec régulateur, superbement gravé. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'Express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartiendra. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto



M. de Calinaux lit, dans un journal, les détails de l'inauguration d'un pavillon de l'Exposition, et il s'écrie, très âpre :

— Ils ont sablé du champagne! Ils auraient mieux fait de sabler les allées du Cours-la-Reine!

• **BILLARDS** •
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool," de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis." La célèbre bande rapide "Monarch," la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.

Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, granité anglaise ou régulière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,
88, Rue King ouest, Toronto.
A. F. CLOUTIER, Agent local, 2086 rue Notre-Dame.

Réponse d'un célibataire endurci, à qui l'on demande s'il ne songe pas à se marier bientôt :

— Les sapins dont on fera les pavés qui paveront la rue dans laquelle se trouve la mairie où je me marierai ne sont pas encore plantés!

Romeo et Juliette



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

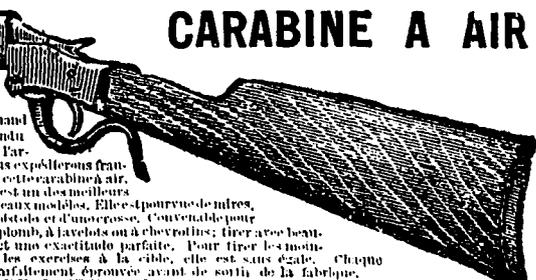
Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

CARABINE A AIR

Nous donnons cette splendide carabine à air, aux personnes qui voudront seulement 24 douzaines de paquets de parfums à la violette, à l'héliotrope et à la rose à 10 cents chacun. Ces odeurs sont délicates, délicieuses et durables et sont fabriquées pour nous par la plus célèbre maison de parfums du Canada. Les paquets contenant le parfum sont ornés de beaux dessins de fleurs et de feuilles dans toutes les délicates couleurs de la nature qui les rendent on ne peut plus attrayants. Écrivez et nous vous enverrons le parfum par la poste.

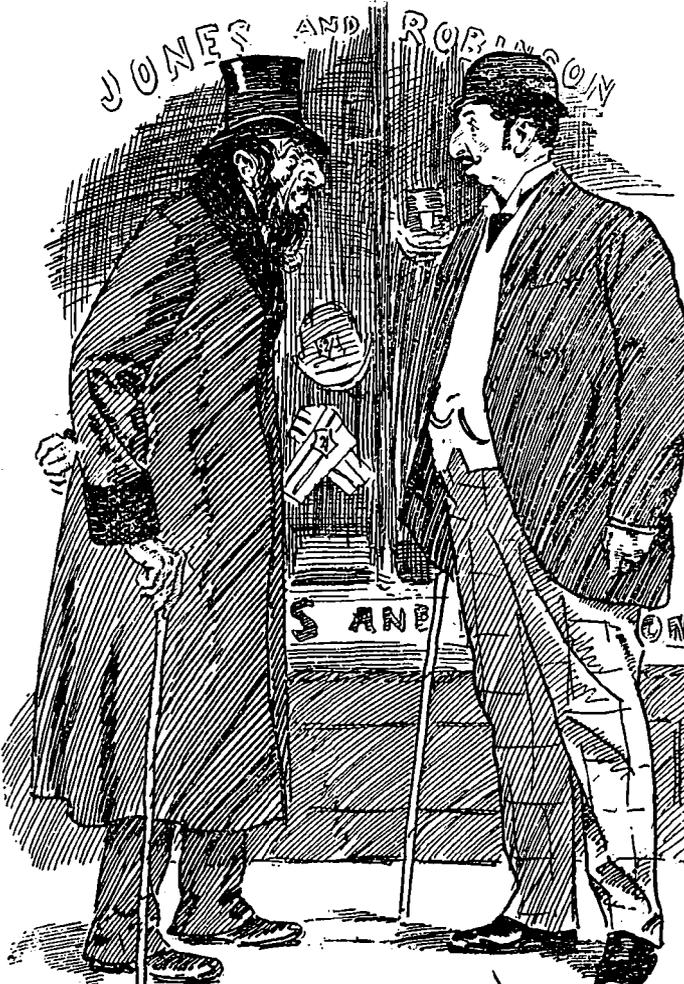
Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette carabine à air, en acier pur. C'est un des meilleurs et des plus nouveaux modèles. Elle est pourvue de mitres, d'un gâchetto plat et d'une crosse. Convenable pour charger à petit plomb, à javelots ou à chevrotins; tirer avec beaucoup de force et une exactitude parfaite. Pour tirer les mouches ou pour les exercices à la cible, elle est sans égale. Chaque carabine est parfaitement éprouvée avant de sortir de la fabrique.

HOME SPECIALTY COMPANY, Boîte 1 S, Toronto, Canada.



LES CANAILLES!

JONES AND ROBINSON



Jacobstein. — Vous avez l'air abattu, Cohenstein. L'incendie de votre magasin vous fait-il perdre quelque chose?

Cohenstein. — Je suis ruiné, mon ami. Cette fichue compagnie d'assurance est en banqueroute. Si j'avais su cela, seulement deux jours avant... Les canailles!

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO
Boîte A. 947, Montreal.

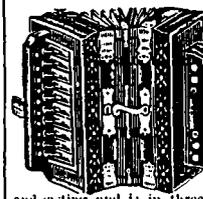
Un seul ingrat fait tort à tous les malheureux.

Préparation merveilleuse!
La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmonin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erisipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Mourtrissures, Engorgures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.
50c la boîte, 10c extra par la poste.
CL. ESMONIN, 31 St. Main St., Fall-River, Mass.

FREE



We give this Grand Solo Accordion for selling only 3 doz. dainty packages of Delicieux Parfums at 10c. each. The Accordion is a beauty, has 10 tone keys, 2 steps, 2 sets of reeds, chromed case, open action and double bellows with protectors and clasps. The Perfume is most fragrant and lasting and is in three odors, Héliotrope, Rose, and Violet. It is put up in dainty packages, bearing appropriate designs of flowers and leaves done in seven delicate tints. You will find it a splendid seller. We ask no money in advance. Write and we will return. Sell it, return money, and we send your Accordion, all charges paid.

HOME SPECIALTY COMPANY, Box 1 S, Toronto, Canada.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"Cher monsieur :— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"Cher monsieur :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"Cher monsieur :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette (elle qu'elle soit) et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



CAMERA COMIQUE

Nouvel appareil le plus amusant. La plus nouvelle invention pour donner du plaisir sur le marché. En regardant à travers les lentilles, vos gros amis paraissent comédies et petites vivants vos amis délicats paraissent de gros gras de mouton; en un mot toutes les choses vous apparaissent comme il vous étiez transporté dans un autre monde. Chaque image est contournée de deux fois en deux fois, et est agrandie dans un Italien sur très bien fini. Envoyé franco par la poste pour Johnston & Co., Boite 306 Toronto.

Au lycée :

Le fils d'un de nos confrères est surpris par le pion en train de transcrire une poésie n'ayant rien de classique.

—Très jolis ces vers, dit le pion. De quel auteur sont-ils ?

—De l'auteur... de mes jours.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Service de Trains pour Ottawa

DE MONTREAL

Départ de la gare Windsor, 9.30 a.m., 10 a.m., 4.05 p.m., 6.15 p.m., 7.10 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger, 8.30 a.m., 5.10 p.m.

ARRIVÉE À OTTAWA

Station Centrale, 12.25 p.m., 6.30 p.m., 9.40 p.m.
Station Union, 12.40 p.m., 1.10 p.m., 9.45 p.m., 11.40 a.m.

D'OTTAWA

Départ de la Station Union, 4.10 a.m., 8.45 a.m., 2.30 p.m., 5.45 p.m.
Départ de la Station Centrale, 6.15 a.m., 8.50 a.m., 4.25 p.m.

ARRIVÉE À MONTREAL

Station de la rue Windsor, 8 a.m., 9.35 a.m., 11.10 a.m., 6.10 p.m., 6.45 p.m.
Station de la Place Viger, 12.55 p.m., 9.55 p.m.

Tous les jours. Les autres trains les jours de semaine seulement.

Bureaux des billets et du télégraphe, en ville, 129 rue St Jacques, voisin du Bureau de Poste.

POLITESSE JAPONAISE

Voici le texte d'une circulaire qui vient d'être envoyée à tous les officiers de police de l'empire du Soleil-Levant. Elle leur indique quelle conduite ils doivent tenir avec les étrangers :

"Le principe des relations internationales est de traiter amicalement et poliment les voyageurs qui arrivent des pays lointains : les peuples civilisés doivent vivre en harmonie. Beaucoup d'étrangers parlent le japonais, aussi est-il mieux de leur adresser d'abord courtoisement la parole en cette langue. N'employez jamais de mots malsonnants ; ne critiquez jamais les gestes, l'habit ou les actes d'un étranger. Il comprendrait la critique, même s'il n'entendait pas la langue. Tâchez d'empêcher toute impolitesse vis-à-vis des étrangers, et, pendant qu'ils font des achats, ne laissez pas la foule s'assembler autour d'eux.

"Quand vous vous rendez chez un étranger, n'y allez ni trop tôt, ni à l'heure du repas, ni trop tard. Soyez très attentif à votre tenue. Pour entrer, tirez la cloche ou frappez le gong. S'il n'y a pas de cloche, heurtez la porte du doigt ; mais ne criez jamais pour qu'on ouvre.

"Quand le portier ouvre la porte, demandez-lui si l'étranger à qui vous souhaitez parler est chez lui, et priez-le de lui porter votre carte. Avant de franchir le seuil, essayez vos pieds..."

"Avant d'entrer, peignez toujours votre barbe et vos cheveux. Des vêtements sales et une barbe négligée, sont une offense chez les peuples civilisés."

* *

Le professeur.— Ainsi, par le mot reptile, nous entendons un animal qui ne peut se tenir sur ses pieds, et qui marche en se traînant sur le sol. Pouvez-vous me nommer une sorte de reptile.

Un des écoliers.— Mon petit frère, bébé !

* *

A propos de la circulaire du général de Galliffet, le capitaine ordonne à l'adjutant :

—Adjutant, vous veillerez à ce que les hommes ne boivent plus d'alcool à la cantine... Vous viendrez me rendre compte de l'application de cette mesure tous les jours au Cercle, à l'heure de l'apéritif.

* *

Eclaboussé par un cocher de fiacre, notre ami B... exhale sa mauvaise humeur en termes plus que vifs.

—Vous m'en rendez raison, s'écrie l'automédon vexé. Et voici mon adresse.

—Votre adresse ! Gardez-la pour mieux conduire votre voiture. Ce sera préférable.

Caisse Nationale d'Economie

Cette société n'est plus à l'état de projet puisqu'elle compte déjà dans ses rangs près de 5,000 sociétaires et un capital inaltérable de \$20,000, qui est la propriété exclusive des sociétaires en tant que l'intérêt est concerné. Tel intérêt devant rapporter à chacun de ses membres une pension annuelle et viagère de quelques centaines de dollars.

Toute personne soucieuse de son avenir et de celui de ses enfants ne doit pas retarder à faire partie de cette société pour l'année présente. Il faut remarquer que c'est la seule société sur ce continent qui peut donner d'aussi bon résultats après 20 ans, pour une contribution minime de 25 cents par mois. Pour toutes communications adressez-vous à ARTHUR GAGNON, sec.-trés., Monument National, Montréal.

Mlle Elise St-Amour

Guérie par les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine

"Messieurs les Médecins Spécialistes de la

"CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,

"No 274 rue Saint-Denis, Montréal.

"Chers Docteurs,

"Lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges, je souffrais de faiblesse et de palpitations de cœur depuis neuf ans. J'étais faible et toujours affairée."



Mlle ELISE ST-AMOUR.

"Mlle ELISE ST-AMOUR, Embrun, Ont."

Les jeunes filles qui souffrent de mal spécial à leur sexe sont pâles et faibles. Elles ont des palpitations de cœur et des points de côté. Elles ont le teint terne et les yeux cernés.

Les PILULES ROUGES guérissent ces maux et en les guérissant, ramènent chez les jeunes filles la santé dont elles devraient jouir.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cents la boîte ; elles ne sont, non plus, jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine



BOITE A DES

Une magnifique boîte à dés en nickel argent, contenant 5 dés en ivoire parfaits. Maintenant en usage dans presque tous les nouveaux jeux de salon, on en trouve même la source d'une foule d'amusements. Accessoire complet, franco par la poste pour 15c. ou 2 pour 25c. Johnston & Co., Boite 306 Toronto

Une veine persistante a rendu féroce un de nos directeurs de théâtre.

L'autre jour son secrétaire lui dit : —Votre ami X... m'écrivit pour me demander deux places.

—Bien. Je me charge de la réponse... Je veux avoir le plaisir de... les lui refuser moi-même !

L'ambition est un ascenseur qui ne s'arrête pas aux étages inférieurs.



\$4.85

Décompez cette annonce et n'envoyez pas d'argent. Envoyez-nous la, avec le nom de votre bureau d'express le plus proche, et nous vous expédierons cette magnifique lunette pour que vous puissiez l'examiner. Allez à votre bureau d'express, examinez-la parfaitement, ensuite, si vous trouvez qu'elle possède toutes les qualités qu'on lui attribue, payez à l'agent d'express, \$4.85 et les frais d'express et prenez la lunette. La lunette que nous offrons est très bien finie et de haute qualité, corps en véritable maroquin, lentilles achromatiques, tubes vernis en noir, mise dans une belle boîte en maroquin avec courroie pour la porter. Les cultivateurs, chasseurs, prospecteurs, voyageurs, touristes, toute le monde, trouveront que cet instrument est précieux. Elle est très bien confectionnée et ne peut pas se détériorer et durer toute la vie. Plusieurs de nos clients nous écrivent que cette petite lunette leur donne entière satisfaction et qu'elle leur procure beaucoup d'amusements. Nous pourrions vous demander le double du prix que nous exigeons et vous en seriez parfaitement satisfait, mais nous voulons être bénéficiaire nos clients de l'admirable service que nous vous offrons en grande quantité à des prix Johnston & Co., Boite 306, Toronto.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

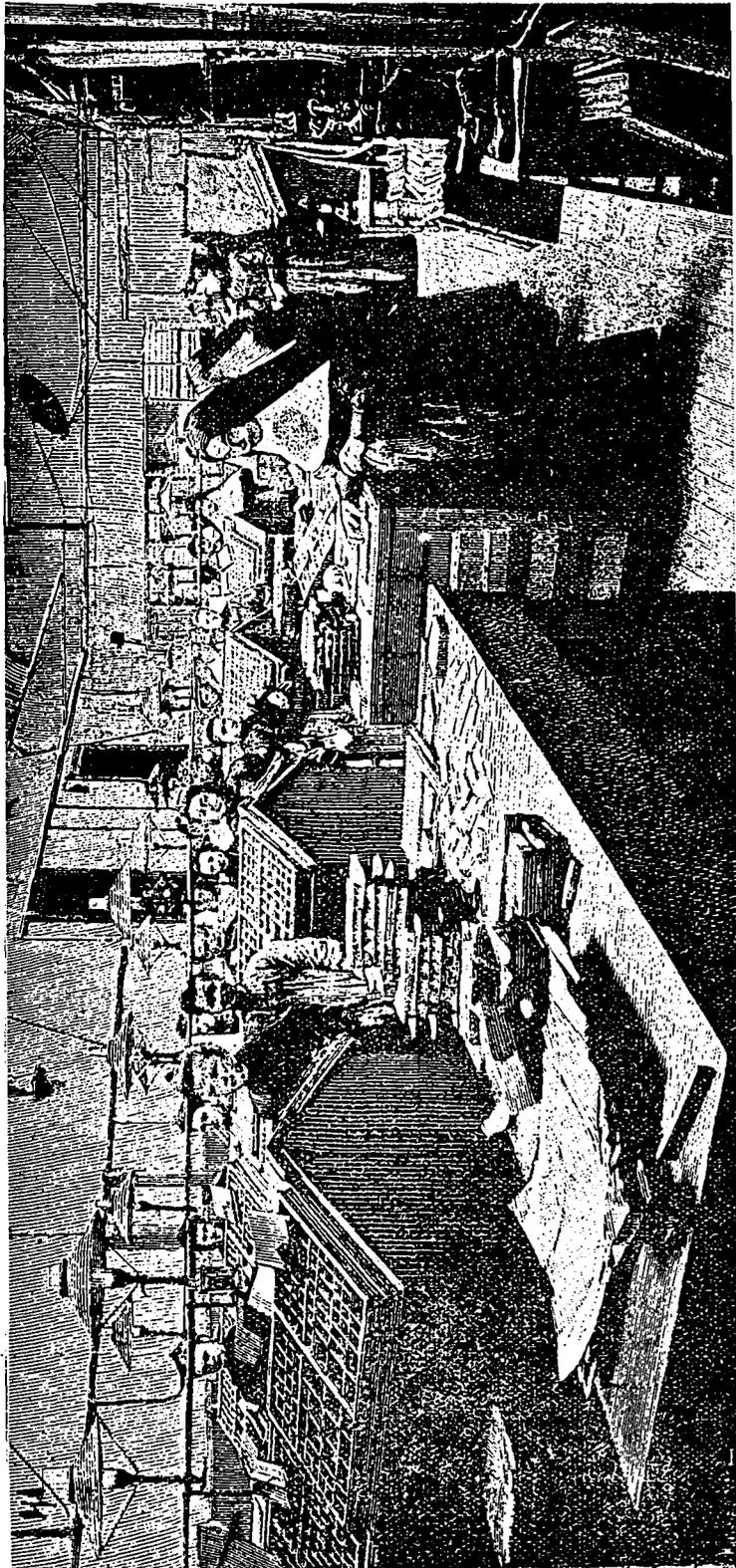
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution au Problème no 252



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes L.A. Boisseau, E. Bernage, F. Boudreau, A. Bolduc, C. Benoit, A. Caron, E. Chailionx, Alf. Demers, A. Demers, U. Desjardins, J. Dauphinais, O.P. Dion, J. Gilbert, J. Labello, A. Léonard, J. J. Paradis, Provencher, O. Pion, J. C. Vignault, Mmes A. H. Alario, E. Hellan, A. Bastien, Bazinet, M. J. Pagéau, H. Bruyère, L. Chauvin, B. Cloutier, A. Demers, E. Denis, E. Deschatelets, M. Frigon, M. Gamache, L. Leblanc, A. Meunier, L. B. May-enhoelder, A. Millette, E. Racette, J. L. Trépanier, A. Vallée, A. Walsh, MM L. Archambault, A. M. L. de Brumath, R. A. Boisvert, N. Chayer, W. Gontois, W. Daoust, H. Dion, J. A. Gagnon, L. Gravel, N. Gratton, H. A. Gauthier, W. Granger, J. F. Jetté, R. Lalonde, T. Ferron, C. Picard, A. Paquet, S. Poirier, C. Robin, J. M. A. Ripolle, A. Sincennes (Montréal, Q.), A. Gardneur, L. Phamondon (Acton Vale, Q.), Mmes Martel, Legendre (Aston Station, Q.), Mlle M. Charbonneau, R. Guy, V. Campeau (Buckingham, Q.), Mlle B. Lippe (Coteau Station, Q.), A. J. P. Hélier (Cotticook, Q.), Mlle M. Darche, M. O'Bready, MM E. Bour, R. Connolly, H. Paquette, E. Lay (Danville, Q.), Mme J. R. Brillou, Mmes A. Cameron, V. Paré (Drummondville, Q.), Mlle E. Couture (East She brooke, Q.), Mlle A. Gauvin, M. H. Lucas (Joliette, Q.), C. E. Michaud (Lachine, Q.), J. E. Poyette (L'Épiphanie, Q.), G. Lavigne (Mlle End, Q.), Mlle L. Vibert (N. D. de Grâce, Q.), Mmes M. Paquette, E. Gervais, E. Berubé, A. Valiquette, MM E. Boulay, L. Moffet, J. H. Paré (Ottawa, Ont.), Mlle B. Hartubise (Plessisville, Q.), Mlle E. Amyot, E. Bélanger, B. Fournier, A. Maison, A. Roy, A. Trépanier, MM A. Lachance, E. Roy (Québec, Q.), J. April (village du Loup

Station, Q.), Mlle E. Riendeau, E. Falardeau, M. J. A. W. Lafarge (Sorel, Q.), Mlle E. Gagnon (Sturgeon Falls, Ont.), Mlle M. A. Audet (St Anselme, Q.), C. A. Houle (St Célestin, Q.), Mme D. Bourbonnais (Sto Cunégonde), Mlle J. A. Bildeau (St Cyrille de Vendover, Q.), Mlle M. Paquette, M. E. Lecompte (St Henri Montréal), Mme P. Bouchard, Mmes A. Guertin, F. Morin (St Hyacinthe, Q.), H. Lauzon (St Jérôme, Q.), Mlle N. Béland, M. L. A. Caron (Sto Julie de Sorel), M. Pinot (St Laurent ville), J. P. Cantin (St Malo, Québec), J. Carpentier (St Norbert, A. Gosselin (St Odilon, Q.), Mlle A. Conillard, MM A. Robert, E. Paquet (St Roch de Québec), R. Dupuy (St Roch de Richelieu), Mlle D. Topping (St Romuald, Q.), Mmes C. Blorin, P. Cloutier, Mlle C. Falardeau, M. A. Perreault (St-Sauveur de Québec), A. Ouellet (Torrbonne, Q.), Mlle L. Champoux, A. Lord (Trois-Rivières, Q.), Mme E. Peltier (Verchères, Q.), Mlle C. Rainville (Victoriaville, Q.), F. Laboissonnière (Arctic Centre, R. I.), A. Legendre (Auburn, Me.), Mmes T. De-marrais, E. Levesque, Mlle A. Fortin, D. Simard, G. Spérandi, M. E. Robichaud (Biddeford, Me.), Mlle Doy (Boston, Mass.), D. Poirier (Brunswick, Me.), Mme M. Bernier (Central Falls, R. I.), Mlle M. Charlebois (Cohoes, N. Y.), Mlle O. St Pierre, Mlle L. Gagnon, A. Grégoire, R. Moisan, MM O. J. Cloutier, A. Côté, A. J. Hamel, A. Plante (Fall River, Mass.), Mlle L. Migneron (Hills, Mass.), Mlle G. Maigret, M. E. Tessier, MM H. French, C. Godin, J. Goulet, J. E. Lajoie (Holyoke, Mass.), E. L. Gagnon, W. Morissette (Lawrence, Mass.), Mmes A. Perrenault, N. Provencher, O. Rivard, J. Trotter, Mlle G. Dunn, M. D. Plourde (Lewiston, Me.), Mme T. Trudel,

Une Voix Lointaine

PROCLAMANT L'EXCELLENCE DU

VIN MORIN "Crésophates"

M. N. Babin, commis-marchand, de St-Bonaventure, Baie-des-Chaleurs, Guéri d'un gros Rhume par cette Préparation Remarquable.

Ce que raconte M. N. BABIN, commis-marchand, de St-Bonaventure, Baie-des-Chaleurs :

J'avais pris un gros rhume que je ne pouvais plus guérir. J'étais exténué de tousser, ne pouvant plus dormir et presque pas manger.

J'avais essayé bien des remèdes qui ne m'avaient apporté aucun soulagement valant quelque chose. Je croyais devenir consumptif, je me sentais affaiblir tous les jours, mes amis ne me dissimulaient plus leur crainte, me pressant de prendre quelque repos.

J'avais lu souvent l'annonce du VIN MORIN "CRÉSO-PHATES" : tantôt dans la brochure que fait distribuer, chaque année, la MAISON MORIN, de Québec (Phar-

macie du Dr Ed. MORIN), souvent dans les journaux français et anglais du pays. Je croyais à ces cures merveilleuses, racontées par tant de bouches, mais je n'avais pas encore eu l'idée d'en faire l'essai. A la fin, je voulus tenter un nouvel effort en prenant de ce VIN merveilleux dont l'excellente renommée s'étend au loin.

Quelques jours d'usage suffirent pour me prouver la supériorité incontestable de cette médecine. Ma toux cessa, le sommeil revint avec le bon appétit d'autrefois. Mes idées s'égayèrent : j'étais guéri.

Mille actions de grâce pour ce remède sans rival.

M. BABIN.

— Cocher, rue des Marmites et rondement.

— A quel numéro, bourgeois ?

— Je l'ignore ; mais vous trouverez facilement. C'est la maison à côté de la boucherie hippophagique.

— Chut ! Plus bas ! Si mon cheval vous entendait, il refuserait d'aller de ce côté-là.

— Que faisiez-vous au Dahomey ?

— Dame ! je me battais... Je tapais sur les nègres.

— Oui, oui, répond M. Prudhomme, vous broyiez du noir.

APPAREIL POUR ESSAYER LA FORCE DES POUMONS
Consiste en un cylindre, 3 pouces de longueur. Remplissez-le d'eau, soufflez fort, et un jet d'eau sera lancé à une grande distance en passant à travers le bec du cylindre. Ensuite, demandez à un ami d'essayer ses poumons, ce à sa grande surprise il prendra une bouffée de votre appareil de santé.
Envoyé par la poste, soigneusement emballé, avec les directions au logis, pour 10c. ou 3 pour 25c. N'oubliez pas Johnston & Co., 160-170, Toronto.

Corsets Nouveaux !
DROIT DEVANT.
NOUVELLE FORME.
C. P. à la Sirene
GIRDLE. \$1.00 et plus
Par la maille 1/2 de plus.
P.N. No 713
Gants de Kid d'Automne pour HOMMES.
"Mocha", doublé en soie, 75 cts.
DAMES.
"Calve", 75 cts.
Bleu, vert, rouge, gris. Gants 4 boutons, couleur et noir, 50 cts.
Corsets et Gants réparés à peu de frais.
J. B. A. LANCTOT, 152 St-Laurent, Montreal
Fabricant de Gants, Tel. Main 3187.

Mlle A. Drappan, P. Lantagne, D. Lincoirt, R. A. Rousseau, D. St Pierre (Lowell, Mass.), MM Carignan, G. E. Comeau, W. Lefebvre, W. Marchand, S. A. Martel, E. R. Lepag, J. T. Toussaint (Lowell, Mass.), Mlle A. Mailloux (Lynn, Mass.), Mmes A. Gagnon, A. Goudreau, J. Laberge, Mlle A. Allard, M. Cloutier, A. Guérin, E. Goupil, R. Lemay, M. Letondre, MM J. Goudreau, A. L'Heureux (Manchester, N. H.), Mlle E. Truscott, Manohang, H. Durisac (Nashua, Mass.), A. Lefebvre (New Auburn, Me.), Mlle C. Couturo, A. Delagrave, MM A. Brie, Allard dit Longpré, A. Lemaire, A. Leclair, I. Riendeau (New Bedford, Mass.), Mmes P. Loyal, Marydres, J. Wangler, Mlle A. Blanchard, P. Pedlove, J. Prat, M. J. O. Dounot (Nouvelle-Orléans, La.), E. Carrier (Providence, R. I.), Mlle M. Bergeron (Rochester, N. H.), Mlle V. Gagnon, L. P. Harin (Sacon, Mass.), Mlle M. Bélanger, Mlle R. Thibault, M. F. Ross (Somersworth, N. H.), Mlle C. Dauphinais, E. R. Durocher (Southbridge, Mass.), Mlle J. Bollemare (Spencer, Mass.), Mme D. Bernier (Taftville, Conn.), Mlle M. Dion, M. J. Levesques (Taunton, Mass.), Mme E. Dugas, Mlle E. Boissy, D. Dugas, M. A. Gervais (The Rivers, Mass.), Mme P. A. Chouinard (Turner Fall, Mass.), Mlle B. E. Sauve (Ware, Mass.), B. Valière (Warren, R. I.), Mlle A. Gird (Winooski, Vt.), Mmes A. Chenette, J. Demers, Mlle M. Lo-

clere, C. Sylvestre (Woonsocket, R. I.), E. Donovan (Worcester, Mass.).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mme H. Giroux (Montréal, Q.), Mlle A. Hunt (Lévis, Q.), M. Geo Morin (Québec, Q.), A. Finly (Rivière du Chêne, Q.), P. Savary (St Hyacinthe, Q.), Mme J. Dubs (Central Falls, R. I.), C. J. Bellevue, C. J. A. Bellevue (Lawrence, Mass.), Mlle C. Leblanc (New Market, N. H.), Mlle N. Pons, M. J. Derbès (Nouvelle-Orléans, La.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mme O. P. Dion, 311 St-Denis (Montréal, Q.), Mlle E. Gervais, 62 rue Church (Ottawa, Ont.), Mlle E. Riendeau (Sorel, Q.), Mme O. Rivard (Lewiston, Me.), Mme A. Goudreau (Manchester, N. H.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.
 Cette Compagnie à l'Exposition Universelle de 1889.
CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.
 (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

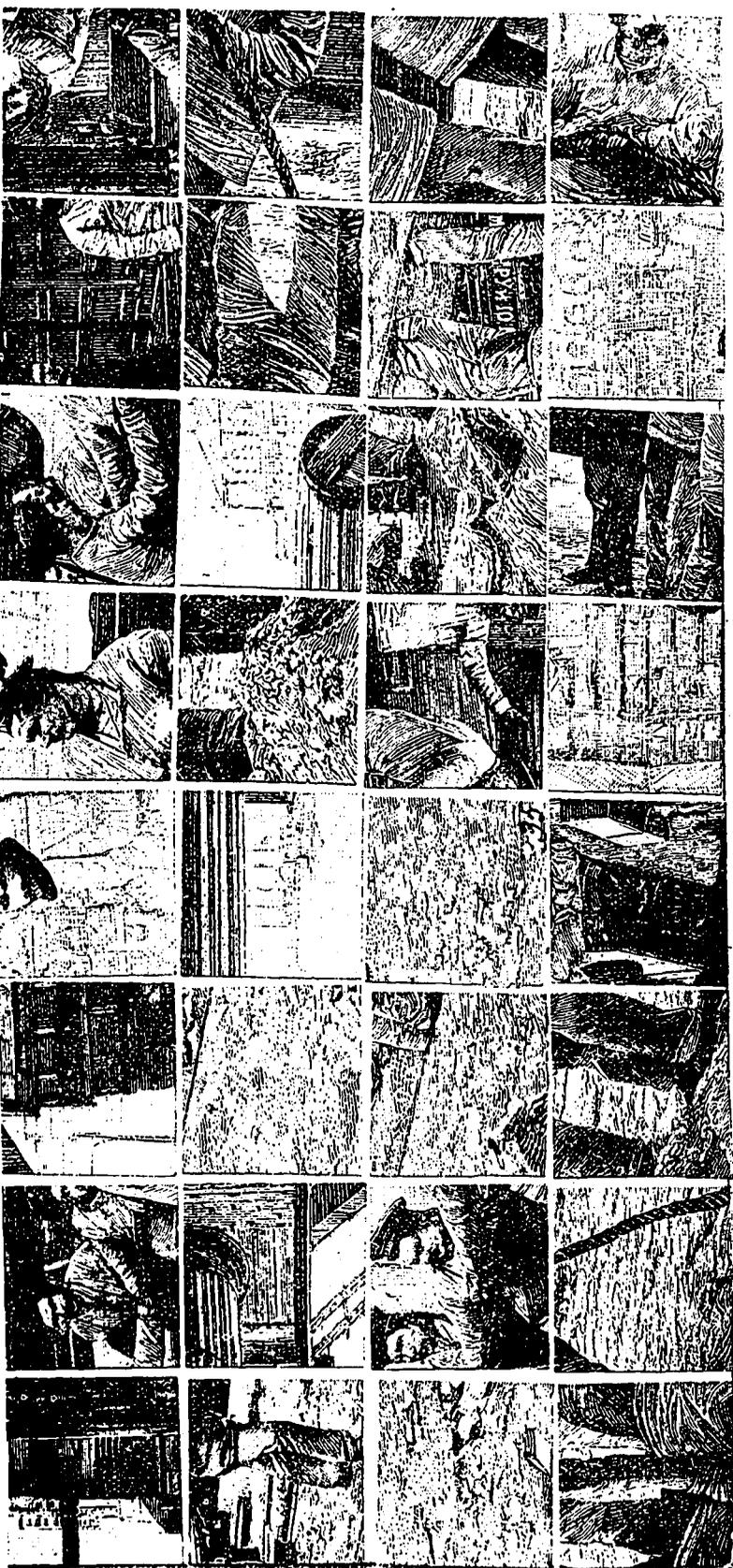
FEMMES ANXIEUSES

 Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et Informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**
 "Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
 The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !

 Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix: Une boîte avec notice \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.
 Dépôt général pour la Puisseance:
L. A. BERNARD,
 1862 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 254



50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
 Composées) **De McGALE**
 POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
 Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

GRATIS POUR HOMMES
 Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 768 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des felies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

Peinture Préparée
 ... A PLANCHER ET AUTRES
 Une seule qualité : la meilleure.
VERNIS ANGLAIS pour les portes extérieures.
FERRURES DE BATISSES de toutes sortes, etc.
L. J. A. SURVEYER
 6 Rue St-Laurent. Quincailler.
 L'irrésolution du caractère vient parfois de l'impartialité de l'esprit.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste
 20 Rue Saint-Laurent
 Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
 Tel. Bell : Main 2818

Tributs Mortuaires...

 Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...
LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,
 No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

MALADIES PARTICULIÈRES AUX FEMMES
 Pâles couleurs, le beau mal, périodes irrégulières, etc. Guérison assurée par les Célèbres Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais", les seules véritables — des milliers de cures véridiques à l'appui. Soulagement immédiat. 50 cents la boîte. "Traitement, 2 Boîtes \$1.00". Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix. Adressez : Cie Médicale du Dr Jean," B. P. Boîte 187, Montréal, Qué. Et dans toutes les Pharmacies. Consultations gratuites par la malle. Ecrivez pour le "GUIDE DE SANTÉ" envoyé gratis sur demande. (1)

Poils Follets
 Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**
 C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.
PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.
 En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.
 Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.
 10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après
Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.
 Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : TRANSPORT D'UN CANON.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 10 octobre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 6 OCTOBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

CXXII. — VERS D'AUTRES

(Suite)

Ellen Mercy et sa fille, frêles plantes nées sur le sol anglais et poussées par le vent cruel de l'adversité sur la terre d'Écosse ! Leur souvenir nous ramène dans le pays qu'elles ont été contraintes de fuir.

C'est sur le bord d'une lande déserte auprès de laquelle s'étend une forêt touffue, parmi l'enchevêtrement de rocs moussus, que nous reportons la destinée.

Une chaumière bien humble, bien basse, bien étroite, laissant s'élever de son toit à peine un léger flocon de fumée comme si les gens de la maison craignaient d'être aperçus, d'attirer l'attention, et redoutaient de voir le regard des autres hommes se tourner de leur côté.

L'un des habitants de la chaumière est Wilkie, l'ancien géôlier de la Tour de Londres qui a fait évader Walter d'Avenel, à la prière formelle de lord Mercy.

L'autre est le vicomte Henri de Mercourt, le seigneur de Kervien, échoué là après avoir été recueilli par l'ancien géôlier comme mort, sur le bord du sentier... Encore une noble victime !..

Après deux, silencieuse, glisse, attentive, la femme de Wilkie, la compagne de son exil.

Henri de Mercourt, atteint par la balle de Percy le digne fils de Stewart Bolton, était tombé d'épuisement, terrassé par la perte de son sang, la fatigue et le froid, plutôt que par sa blessure elle-même, l'âme et le sang usés en même temps, lorsque Wilkie l'avait découvert évanoui et l'avait transporté dans sa cabane.

Le repos, la nourriture, le rustique bien-être trouvé auprès de ses hôtes, la détente éprouvée surtout de se sentir enfin dans un milieu ami, après l'existence qu'il venait de mener, sans cesse en butte à la trahison, à la crainte, avaient rétabli son organisme débilité, refait ses forces.

La balle partie du mousquet du monstrueux héritier de Stewart Bolton étant enfin extraite de sa chair, les tissus s'étaient peu à peu reformés.

Et le seigneur de Kervien avait senti sa vigueur renaître dans son corps encore revêtu du costume du peuple.

Homme du peuple !..

Il n'en portait pas seulement le costume, il en avait du reste aussi la charpente solide et nerveuse, l'énergie musculaire et le sentiment d'honneur inné..

Ses aïeux étaient certainement de ces comtes et de ces barons au corps de fer comme leurs armures, issus des rudes et noueux conquérants des premiers temps de l'histoire.

Et malgré la distinction innée de ses manières, même sous la vareuse rustique, l'épée à deux mains des anciens paladins n'eût pas été trop lourde pour son poignet.

Aussi la robustesse de sa constitution aidait-elle puissamment à son rétablissement.

À présent, il se hasardait parfois dans les bois dont l'ombre et le silencieux mystère, dont le désert protecteur planait au-dessus d'eux, autour d'eux..

L'ancien géôlier l'accompagnait dans ses sorties.

Ils ne les faisaient, du reste, qu'après s'être soigneusement assurés que nul autre être humain ne se trouvait dans les environs.

Pour cela, Wilkie appelait son chien.

Il montrait les bois à l'animal, il étendait le bras désignant d'un geste large toute l'étendue autour d'eux.

— Va, disait-il, regarde, cherche et reviens.

Comprenant cet ordre, l'intelligent quadrupède bondissait aussitôt au dehors.

À deux ou trois reprises, lors de ces sortes de missions que lui

confiait son maître et pour lesquelles il l'avait dressé, ayant craint longtemps pour sa propre sécurité, le chien avait fait entendre son aboiement bref et aigu.

— Il aperçoit quelqu'un ou il a découvert une piste récente, remarquait Wilkie.

Et ces abois continuaient, courts mais répétés, lorsqu'il s'agissait d'une trace de pas découverte par lui, trace qu'il suivait jusqu'à ce que ses jappements toujours plus faibles à mesure qu'il s'éloignait eussent cessé de parvenir jusqu'à la cabane.

Sa voix sonnait plus rauque, plus sourde, dans un cri menaçant, quand un homme, bûcheron ou chasseur, rôlait aux environs, même très loin de là !

L'ancien géôlier et son hôte restaient alors claquemurés.

Il leur était défendu d'attirer l'attention sous peine de s'exposer à voir la foudre gronder de nouveau sur eux.

Ils étaient ainsi que des reclus volontaires parmi l'immensité des landes et des bois.

Ils ne redoutaient point les loups — mais les hommes !

Ceux-ci ont parfois la dent plus aiguë, plus cruelles et plus meurtrière !

Témoins les Bolton et lord Somerset !

CXXIII. — UN PRÉCIEUX AUXILIAIRE

Henri de Mercourt réitérait ses sorties aussi fréquemment qu'il le pouvait, afin de s'endurcir à la fatigue, à la résistance.

D'accord avec son hôte, son ami, il pouvait lui donner ce nom quoique l'un fût de race noble et l'autre un fils de la plèbe, il prenait seulement toute sorte de précautions pour ne pas tomber dans les filets de ses ennemis et ne point compromettre son œuvre à l'avance.

En même temps ses cheveux, qu'il avait fait couper autrefois afin de dépister les limiers de Somerset, ses cheveux touffus repoussaient.

Les agents cesseraient donc de reconnaître en lui le trop fameux Tondus des quais de Londres.

Durant les promenades du gentilhomme et de son hôte à travers la forêt et la lande, il n'était question entre eux que de lord Mercy, d'Ellen et de Somerset.

Wilkie connaissait la fille de l'ancien lord de justice, et le gentilhomme breton l'amenaît sans cesse à en parler, ne tarissant pas d'interrogations.

— Hélas ! Elle doit être enfermée dans quelque prison secrète, ou recluse dans un des couvents catholiques qui ont subsisté dans le nord de l'Angleterre. Somerset est si puissant !

— Oh ! atteindre cet homme, l'écraser !

Mais son compagnon hochait la tête.

Le premier ministre avait trop de courtisans, trop de gardes autour de lui, les dilapidations auxquelles il se livrait lui permettaient nourrir trop de satellites pour qu'un poignard justicier pût le frapper.

Mais le repos forcé auquel avait été si longtemps condamné le gentilhomme n'avait fait qu'anéantir davantage ses anciens projets dans son esprit obstiné.

Martial Dacier, son écuyer, n'était-il pas aux mains des Anglais et n'avait-il pas juré qu'il l'en arracherait, mort ou vif, de quelque prix qu'il fallût payer sa délivrance ?

N'avait-il pas engagé également sa parole à lord Mercy, le père d'Ellen qui, libre, l'aiderait à retrouver celle qu'il n'avait pu oublier, malgré tout, si elle vivait encore !

Ne s'était-il pas, surtout, engagé vis-à-vis de lui-même à tout faire pour arracher le noble vieillard à l'ennemi commun, Somerset !

Pourtant, à force de porter sur le même sujet, ces entretiens agissaient sur Wilkie, l'ancien géôlier.

— Un si honnête homme ! gémissait-il en parlant de lord Mercy.

— Et penser qu'il languit dans le plus affreux des cachots.

Et il ajoutait :

— Ah ! s'il ne s'agissait que de risquer un coup de pertuisane pour le délivrer.

Le gentilhomme ne répondait rien.

Mais souvent ce fut la femme de son hôte qui répondit pour lui :

— Vois-tu, mon mari, il n'y a d'un côté que les coquins et de l'autre les honnêtes gens : si ceux-ci sont souvent les plus faibles, c'est qu'ils le veulent bien. Ils se contentent trop de gémir et de soupirer !

Et contemplant leur paisible chaumière :

— Nous sommes bien tranquilles et en sûreté ici, dans cette retraite que nous devons à la générosité de lord Mercy : eh bien ! s'il suffisait de risquer quelque chose pour être certains de sauver notre ancien protecteur, quoique nous ne soyons plus jeunes et que, venus à notre âge, on aime le repos et le calme, je te dirais : Va mon mari. *Fais ce que dois !*

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1900.

— Oh ! certainement, répliquait Wilkie en levant la tête vers une paire d'énormes pitolets qui dormaient appendus à la muraille depuis le jour, où il s'en était muni en prévision de quelque visite des argousins. — Et si les balles n'étaient pas aveugles !

Il n'achevait pas, mais on devinait sa pensée.

Henri de Mercourt attendait avec impatience la fin de sa guérison.

Il était avide de recommencer la lutte.

Mais, pour cela, il lui fallait être en possession de tous ses moyens.

Ce moment n'allait pas tarder à venir. Il fit connaître à son hôte son intention formelle de recommencer la lutte.

— Somerset a eu le temps de m'oublier, dit-il. Il me croit certainement trépassé ou reparti pour la France. Il se garde moins. C'est le moment de surgir devant lui et de lui crier : me voici, défends-toi !

— Vous êtes donc décidé ?

— Ma volonté n'a pas varié depuis que la vie est revenue en moi, à vos bons soins, ami Wilkie !

L'ancien géôlier parut descendre en lui-même, se consulter :

— Eh bien ! dit-il brusquement, je ne vous laisserai pas jouer seul cette dernière partie.

« Un homme isolé est perdu dans Londres, et fatalement condamné à succomber. Je connais la Cité dans ses recoins les plus ténébreux. J'y ai conservé des parents, même quelques amis. Je vous accompagnerai. »

Henri de Mercourt eut un vif mouvement de joie.

Un tel compagnon était précieux.

En effet, Wilkie ne connaissait pas seulement tous les détours de Londres, ce qui leur permettrait de dépister avec plus de certitude les agents de Somerset, si le retour du gentilhomme venait à être divulgué, mais encore, chose inappréciable, il avait surtout habité si longtemps la Tour de Londres que, selon son expression, il pourrait encore y circuler les yeux fermés.

Et la Tour de Londres, c'était principalement, pour lui, l'objectif ; arriver jusqu'à Martial, jusque lord Mercey, c'était là le but !

Il faisait passer cela avant le châtement que lui paraissait mériter Somerset. . . Somerset que dans sa conscience, austère et implacable, il avait condamné à mort !

Faisant même passer ce qu'il considérait avec raison être son devoir avant son amour ; il ferait tout pour délivrer Martial et l'ancien lord-chef de justice en même temps.

Ceci accompli, s'il n'avait pas succombé à la tâche, il reprendrait son rêve éthéré, et aidé de lord Mercey, du père, il essaierait de retrouver Ellen.

Et c'est pour accomplir la première partie de son œuvre que Wilkie devait certes lui être plus utile.

Aussi avait-il vivement désiré cette offre.

Souvent même, il avait essayé de la provoquer.

Cependant, aujourd'hui que l'ancien géôlier la lui adressait, il hésitait à l'accepter.

Il considérait la chaumière rustique, perdue au fond de ces landes désertes, la forêt solitaire où il était venu chercher, où il avait trouvé un sûr abri contre la tempête.

Il voyait les chevaux gris qui engentaient les tempes de son hôte, ceux de sa constante et fidèle compagne.

Et un scrupule le prenait de l'entraîner avec lui dans une nouvelle tourmente qui anéantirait peut-être pour jamais le calme et la paix qu'il avait fini par rencontrer. Wilkie avait, en somme, déjà accompli sa mission d'homme, sa part de bien, en arrachant un innocent, le chevalier d'Avenel, au bourreau de Somerset.

Il se disait :

— Non, je n'ai pas le droit de troubler l'automne de leur vie !

Et il ne répondait pas. . .

— Eh bien ! messire, dit Wilkie, n'avez-vous point confiance en moi, puisque vous ne vous prononcez point ?

Henri de Mercourt hochait lentement la tête :

— Je ne doute pas de vous, brave Wilkie. C'est du sort que je me méfie comme d'un traître.

On a souvent évoqué l'image de ces femmes héroïques de l'antiquité qui semblent incarner ce qu'il y a de grand et de noble ici-bas.

C'est qu'il existe en effet, dans la femme, des générosités surhumaines.

Faible, sensible, gémissante, elle se révèle parfois dans une ampleur soudaine.

La compagne, l'épouse de l'ancien géôlier était une femme du peuple, sans instruction aucune, simple et obscure.

Mais en entendant la phrase du gentilhomme breton, elle dressa sa tête grisonnante.

— Lorsque la foudre tombe, dit-elle, elle écrase tantôt l'arbre élevé et tantôt l'arbrisseau. Notre bon lord est en captivité, il fut notre bienfaiteur, mon mari remplira son devoir de reconnaissance. Le reste regarde Dieu seul !

Elle s'assit.

Et le seigneur de Kervien crut entendre qu'elle murmurait :

— Pourquoi ne suis-je qu'une femme ? . . . Mais les femmes aussi ne peuvent-elles faire parfois œuvre utile ?

Le nom du chevalier d'Avenel vient de revenir sous notre plume.

C'est en effet pour avoir fait évader l'ennemi de Somerset, celui dont le favori d'Elisabeth comptait faire sa victime, que Wilkie avait dû s'enfuir, quitter la capitale, muni de la petite fortune que lord Mercey l'avait, on s'en souvient, obligé à accepter.

La vue du portrait de lord Mercey dans la chaumière de Wilkie avait forcément amené ces explications.

L'ancien géôlier de la Tour de Londres avait peu de chose à cacher au malheureux trouvé évanoui sur le bord du sentier à peine frayé, le corps couvert de sang, les vêtements encore trempés et souillés de vase dans les efforts qu'il avait faits pour échapper aux cavaliers qui le traquaient. . .

Il lui avait donc raconté à la suite de quelles circonstances il avait dû quitter la ville, chercher une retraite ignorée.

Henri de Mercourt avait appris ainsi l'évasion du chevalier de Marie Stuart.

Mais rien ne lui permettait de supposer que ce gentilhomme fût celui dont avait voulu lui parler le père d'Ellen.

— Un gentilhomme écossais ? s'était-il dit pourtant, frappé, au premier abord.

Et il avait interrogé Wilkie sur les relations qui existaient entre le lord-chef de justice disgracié et le prisonnier.

L'ancien géôlier n'avait pu lui fournir aucun détail de réelle importance sur ce sujet.

— Le lord-chef était convaincu de son innocence, finit par dire Wilkie. Une injustice le révoltait. Et comme il savait que des haines puissantes étaient lignées contre ce gentilhomme, il n'ignorait pas que, lui parti, la tête de l'infortuné allait tomber.

« Puisque cela lui était encore possible, il n'a pas voulu laisser accomplir ce forfait. Ce n'était du reste pas la première victime innocente qu'il arrachait au bourreau. »

— Oui, avait pensé Henri de Mercourt après avoir entendu ces dernières paroles, lord Mercey a voulu que le dernier acte de son ministère fût un acte de justice, même caché. Il n'y a donc aucun lien, aucun rapport entre ce gentilhomme écossais et celui dont l'infortuné captif n'a pas eu le temps de prononcer le nom. L'Écosse est grande ! . . .

Cependant, tenaillé à son insu par ce souvenir, il interrogea encore son hôte à plusieurs reprises.

Mais la réponse qu'il devait obtenir de l'ancien géôlier ne fut pas de nature à rapprocher l'un de l'autre les deux gentilhommes : Walter d'Avenel et Julien de Mercourt.

Et cependant ces caractères étaient bien faits pour se comprendre !

— Ce gentilhomme était véritablement destiné à périr de mort violente, répondit encore finalement Wilkie, et l'intervention de lord Mercey n'a pu le soustraire à son destin. Il a, paraît-il, été tué en combattant contre les irréguliers des frontières. . .

Somerset, lui-même, avait bien cru à la mort du chevalier d'Avenel !

Qu'il qu'il en fût, cette croyance devait avoir pour conséquence d'empêcher Henri de Mercourt de se mettre à sa recherche, de retrouver ainsi Ellen, celle pour le souvenir de qui il était venu s'exposer au poignard des sinistres et cupides estafiers du duc de Somerset.

Combien longtemps, dans la vie, l'on court après cette chimère : le bonheur !

CXXIV. — MÉNACES

Henri de Mercourt avait débarqué en Angleterre sous le costume de marin, afin de ne point donner l'éveil à Somerset.

Il avait pensé avec raison que de nombreux gentilshommes de la cour d'Elisabeth auraient certainement reconnu en lui l'ancien commandant du *Saint-Michel*, s'il s'était présenté à Londres dans la tenue d'un homme de noblesse.

Dénoncé par Norberg Robby, le cupide aubergiste de la Cité, le seigneur de Kervien avait dû bientôt renoncer à la vareuse du matelot.

Maintenant, la prudence lui commandait d'abandonner la mise simple et rude de l'homme du peuple, de l'homme de travail, sous laquelle les espions de police le connaissaient.

Ses cheveux étaient à présent assez long pour qu'il cessât d'être classé parmi les rôturiers.

D'un autre côté, le protestantisme avait introduit en Angleterre une sorte de secte religieuse dont les membres, affectant une

rigueur particulière, renonçaient avec ostentation aux frivolités de la mode.

On les appelait des puritains.

On trouvait des puritains dans la noblesse, dans la bourgeoisie, jusqu'à la cour où ils se faisaient remarquer autant par leur morgue que par la couleur sombre et la sévérité de coupe de leur costume.

Pour protester contre la dissolution qui, prétendaient-ils, régnait à la cour de France et dans les autres pays catholiques, ils avaient fait couper leurs cheveux à mi-longueur.

Car malgré leur puritanisme, les nobles ralliés à cette secte n'avaient pas renoncé pour cela à leurs privilèges et tenaient à se distinguer du menu peuple.

Cette particularité indiquait à Henri de Mercourt le vêtement qu'il devait revêtir.

Il reparaitrait donc à Londres avec l'épée de gentilhomme au côté. Ce n'était point pour lui déplaire.

Il préférait cette arme au couteau, quoiqu'il eût montré qu'il savait énergiquement s'en servir.

A sa prière, Wilkie se rendit à la ville voisine et se mit en quête d'un tailleur à qui il commanda un habit pour un baronet qui habitait, dit-il, un château à quelque distance.

—C'est un gentilhomme de mœurs austères ; il ne veut point un de ces costumes que portent les gens frivoles, dit l'envoyé.

L'homme de métier lui demanda les mesures.

Wilkie s'en était muni.

Sur les instructions du seigneur de Kervien, il choisit une étoffe sombre de façon à ne point attirer l'attention, une nuance qui ne fût guère visible dans l'obscurité... couleur de muraille, pourrait-on dire.

Le tailleur avait manifesté le désir de voir son nouveau client venir essayer son habit.

Mais l'ancien géôlier répondit sentencieusement :

—Ce n'est point la coupe du vêtement qui est agréable à Dieu ; mais l'âme de celui qui le porte !

A cette réponse du puritanisme le plus inattaquable et le plus britannique, l'ouvrier ne trouva rien à objecter.

Du reste, en bon Anglais, pourvu qu'il fût exactement payé, le reste lui importait fort peu.

Et il commença à tailler en plein drap un vêtement peu élégant et semblant indiquer, en celui qui le portait, un homme plus préoccupé de son salut éternel que des superfluités du monde.

Aussi, Henri de Mercourt fit-il une légère grimace en essayant, dans la cabane de Wilkie, le costume que celui-ci lui rapporta, lorsqu'il fut allé le chercher au jour fixé par le tailleur.

Certes, tout noble qu'il fût, il avait endossé sans hésitation, sans honte, le costume de marin, puis celui d'homme du peuple.

Seul celui de guichetier lui avait pesé, et horriblement, ne le supportant qu'à cause de la nécessité absolue où il s'était trouvé de le revêtir, pour échapper aux argousins du duc de Somerset, puis de le conserver afin de tenter son dangereux voyage à travers les dédales de la sombre prison d'État.

Malgré les obligations auxquelles il avait dû se soumettre, il n'avait cependant pas abdiqué l'élégance naturelle qui lui avait permis de se montrer autrefois sans désavantage à la cour du roi de France.

Aussi se sentait-il mal à l'aise sous cet habit de quaker avec lequel il eût paru ridicule même dans les coins reculés de la Bretagne.

Pour lui, une certaine tenue, une certaine allure martiale étaient inséparables du port de l'épée.

Et ils considéraient, assez mal à l'aise, ses enlottes tirebouchonnant sur les genoux, les plis grimaçants de son habit.

Le tailleur avait pris par trop à la lettre les dévotées réponses de Wilkie, et ses citations plus ou moins bibliques.

—Le fait est, avoua l'ancien géôlier, qu'il vous a fait par trop puritain : cet affreux !

Mais les ciseaux et l'aiguille d'Annie obvièrent à ces légers défauts.

Annie était le nom de sa courageuse compagne.

Celle-ci mit avec bonne grâce ses talents au service du vicomte de Mercourt.

Et le gentilhomme breton eut la satisfaction de constater qu'il pouvait enfin se montrer sans susciter des sourires qu'il n'aurait pas supportés, ayant une épée au côté.

La mission à laquelle il s'était voué lui faisait une loi d'éviter tout ce qui était de nature à attirer l'attention, et ce n'eût pas été le cas pour lui, dans un duel.

La blessure faite par la balle de Perey, le fils déjà si achevé de Stewart Bolton, était cicatrisée.

Ainsi qu'il arrive parfois chez ceux qui ont vu la mort de près, il se trouvait d'autant plus vigoureux qu'il avait été plus bas, d'autant plus avide d'action qu'il s'était trouvé plus longtemps condamné à l'impuissance et à l'immobilité.

Des fêtes devaient être données dans la capitale pour célébrer l'anniversaire de l'avènement au trône de la perfide Élisabeth.

C'était l'occasion d'une grande affluence de monde dans la cité déjà populeuse.

Les manants et les nobles d'alentour s'y rendraient en foule, les premiers conduits par la curiosité, les autres afin de faire acte de loyalisme envers leur souveraine, et s'efforcer surtout de recueillir ses faveurs.

Cette époque approchait.

—Mon équipement est complet, dit un soir Henri de Mercourt à ses hôtes, je vais profiter des fêtes qui vont avoir lieu et des nombreux voyageurs qu'elles amèneront à Londres pour vous dire adieu et tâcher d'y terminer ma tâche.

Wilkie et sa femme se regardèrent.

—Nous vous suivrons, déclara l'ancien géôlier, persistant dans son projet de se joindre à lui.

Le gentilhomme secoua gravement la tête.

—J'ai réfléchi, mon ami. Certes je reconnais l'importance de votre proposition. Et cependant je refuse !

Et désignant, de la main, l'étroite et modeste cabane où il avait été rappelé à la vie :

—Ce serait mal reconnaître la généreuse et loyale hospitalité que vous m'avez accordée, l'abri que j'ai trouvé à votre foyer que de laisser après moi le trouble et la tristesse.

« Que ferait votre excellente, votre compatissante compagne, seule dans cette solitude ? Non ; non, restez ; laissez-moi aller là où ma destinée m'appelle et que je ne laisse pas après moi la misère et les larmes dans le logis où j'ai vécu des jours que je n'oublierai pas. Demeurez auprès de celle dont la vie serait sans vous une éternelle angoisse.

—Aussi, messire, est-ce pour cela que je vous ai répondu que nous vous suivrons.

—Nous ? que voulez-vous dire ?

—Ceci, monseigneur, c'est que l'oiseau, en restant trop longtemps sur la même branche, donne au chasseur le temps de le mettre en joue. C'est que, en allant à la ville voisine commander votre habit et les diverses pièces de votre équipement, en allant les chercher, je me suis aperçu de certains regards qui m'ont frappé. On n'a pas exercé le métier de géôlier pendant plusieurs années sans être arrivé à lire un peu sur la physionomie des gens. J'ai trouvé ces regards significatifs.

« On a dû finir par trouver notre solitude étrange ; et depuis longtemps, l'on me surveille sans doute, et l'on sait peut-être aujourd'hui qui je suis, on le suppose pour le moins.

Il étendit le bras :

—Et, entendez-vous ?... C'est la voix de mon chien. Il vient encore de découvrir une piste nouvelle. Les jappements me l'indiquent. Depuis quelque temps, on rôde d'une façon singulière autour de nous.

—On a deviné ma présence ici, fit le vicomte de Mercourt d'une voix altérée, et c'est à moi qu'on m'en veut. Chers et pauvres amis, c'est moi seul qui vous ai compromis.

L'ancien géôlier secoua la tête.

—Non, messire. Ce n'est pas à vous qu'ils pensent, sûrement. Personne ne vous a aperçu : notre gardien nous avait prévenu. Mais quelqu'un aura peut-être reconnu ma femme ou moi lorsque nous étions forcés de nous rendre à la ville pour les provisions.

Et secouant lentement la tête :

—Les haines, les vengeances de Somerset sont semblables aux reptiles engourdis. L'heure arrivée, elles se réveillent. Et malheur à qui ne se dérobe pas à temps !

—Ou à qui ne le prévient pas en portant les premiers coups ! acheva le gentilhomme le sourcil contracté.

Un silence régna, prolongé, tandis qu'on entendait, dans la bande, les abois du chien continuer, après, pressés, toutsautant au loin en cercle autour de la cabane, indiquant en effet que l'on avait rôdé aux alentours avec l'intention évidente d'étudier le terrain sans se montrer.

Puis les trois habitants de la chaumière se regardèrent impressionnés.

—Il a découvert l'espion, murmura Wilkie.

Et s'avançant vers la porte :

—Tenez, écoutez. Ses hurlements s'éloignent. L'homme, sentant la brave bête sur ses traces, abandonne la partie. Il s'enfuit !

Tout à coup, une détonation stridente coupa l'air.

Le cri d'une bête blessée lui répondit.

Un juron passa entre les dents de l'ancien géôlier ; il décrocha un pistolet et marcha vers la porte.

Le gentilhomme l'y avait devancé.

A ce moment, un nouvel aboiement parvint jusqu'à eux, mais affaibli, presque un râle.

La femme de Wilkie s'était avancée. Elle suppliait les deux hommes de ne pas sortir, disant que jamais il n'atteindraient l'espion.

—Il est trop loin, insistait-elle. Et vous vous exposeriez inutilement. Il a peut-être des compagnons cachés !

En apercevant le nouvel appel de la bête, elle reprit :

—Ils ne l'ont pas tué ; entendez-vous, il les poursuit.

Et en effet, la voix du courageux animal leur arrivait de plus en plus lointaine, démontrant que l'individu, voyant l'animal continuer à s'acharner après lui, se résignait à partir.

— Annie a raison, dit Wilkie en reposant son pistolet, l'homme est trop loin.

À peine s'ils discernaient maintenant les jappements.

Ils cessèrent bientôt totalement de parvenir jusqu'à eux.

Dans le silence profond de la lande et des bois, une détonation eût certainement frappé leurs oreilles.

On n'avait pas tiré de nouveau sur le brave chien, sur l'intelligence sentinelle dressée par l'ancien géôlier à battre les environs.

L'avait-t-on achevé à l'arme blanche ?

— Il ne se sera pas laissé approcher, dit Wilkie répondant à la muette interrogation qu'il lisait dans tous les regards.

Il était probable que l'espion avait définitivement gagné le large, pris la route de la ville.

Et l'épagneul, l'œil braqué sur le chemin qu'il suivait, les naseaux ouverts pour aspirer les ondes de l'air lui apportant les émanations de son ennemi, continuait, à suivre sa retraite.

Ses maîtres étaient sauvés pour le moment.

CXXV. — MOURIR OU PARTIR...

Il était évident que l'espion, voyant ses manœuvres éventées et n'ayant pu tuer la noble et brave bête, jugeait préférable de gagner le large.

Ses compagnons, s'il en avait, devaient comprendre, eux aussi, que la partie était compromise pour ce jour-là.

Plus d'une heure s'écoula encore sans qu'aucun bruit nouveau vint renseigner les habitants de la chaumière.

Un gémissement faible, cette voix de l'animal souffrant, qui ressemble parfois à l'accent d'un être humain réclamant la pitié, troua enfin le silence de la nuit, à quelques pas au dehors.

— C'est ! dit la femme. Le pauvre !..

Wilkie ouvrit vivement la porte.

La clarté de la lampe se projeta sur le sol.

Dans le rayon de lumière, il aperçut son fidèle ami, son brave gardien, couché à terre, une tache sombre, trop significative couvrant son front.

Le bon animal avait rassemblé toutes ses forces pour se traîner jusqu'à la maison de son maître, comme pour lui rendre compte, pour l'avertir par sa présence que son ennemi avait disparu, et pour expirer auprès de lui !..

Son regard intelligent, dans la dilatation duquel se lisait l'intensité de son mal, attaché sur Wilkie semblait exprimer ces sentiments, tandis qu'il remuait faiblement, .. bien faiblement la queue couché sur le sol qu'il humectait de ce qui lui restait de sang.

Wilkie le prit dans ses bras : la douleur arracha une plainte à la pauvre bête !

Il y a une grande tristesse à voir souffrir un de ces pauvres êtres qui meurent silencieusement, après s'être dévoués simplement pour celui qui les a nourris.

Annie, la femme de l'ancien géôlier, avait étendu dans la cabane brassée de bruyères : Wilkie y coucha l'épagneul.

Puis, des larmes aux yeux, car c'était bien un ami qu'il voyait blessé, le seul compagnon qu'ils eussent eu longtemps dans leur solitude, il lava doucement sa blessure.

— Voulez-vous me le laisser voir ? dit le gentilhomme.

Il se pencha, étudiant la plaie.

Puis secouant la tête :

— Le pauvre bête a subi le sort de tous ceux qui se dévouent et qui doivent périr. Encore quelques heures et ce sera fini.

Wilkie, l'ancien géôlier n'était pas seulement un honnête homme : c'était encore un rude mâle et cependant les larmes inondaient sa paupière.

Quant à Annie, elle sanglotait en embrassant son pauvre toutou...

Quoi, leur brave gardien avait une pareille blessure : et dans un tel état il avait trouvé la force de s'attacher aux pas de l'espion, de le forcer à la retraite.

L'épagneul, les yeux maintenant à demi-fermés, regardait avec un regard très doux ceux qui le soignaient.

Dans leur éloquence triste, presque humaine, ils semblaient remercier.

Mais, tous les soins devaient être inutiles, ainsi que l'avait dit le gentilhomme. .. Le bon chien était à l'agonie.

Sa tête qui n'avait plus la force de se porter se laissa aller sur les bruyères dont on lui avait fait une couche.

Peu à peu, les yeux du pauvre animal se vitrifièrent : des brassaillements agitaient son corps.

Puis ce fut fini. ..

Le pauvre, le courageux serviteur était mort.

Henri de Mercourt et l'ancien géôlier n'avaient plus leur sentinelle vigilante pour veiller sur eux !

— Vous le voyez, prononça Wilkie d'une voix concentrée, en s'adressant au gentilhomme breton, il faut que nous allions avec vous. Nous ne pouvons plus rester ici. Les gens dont les agissements m'avaient, avec tant de raison, paru suspects, sont décidés à agir, ils viennent de nous en donner la preuve.

— Venir avec moi ? .. murmura Henri de Mercourt. Vous, soit, vous êtes un homme, et l'homme doit savoir faire tête au péril, Mais. ..

Son regard, attaché sur la femme de son hôte, occupée à ensevelir le pauvre chien, compléta sa pensée.

Ce fut celle-ci qui lui répondit, ..

— Lorsque j'ai fui Londres, avec mon mari, prononça-t-elle, je ne savais pas quel avenir nous attendait. Je m'étais unie à lui pour partager sa mauvaise comme sa bonne fortune. Il doit en être aujourd'hui comme il en fut jusqu'à présent.

Elle dit encore :

— Du reste, la présence d'une femme aidera peut-être à la réussite de vos projets. Seuls et obligés de vivre dans les auberges, vous seriez beaucoup plus exposés. Une femme c'est une garantie. Nous pourrions louer une maison écartée où personne ne nous soupçonnera.

Et s'adressant au gentilhomme :

— Puis, je pourrai veiller ainsi sur celui que Dieu m'a donné pour époux : me le refusez-vous ?

Henri de Mercourt avait résisté jusqu'à maintenant par acquit de conscience. Lui aussi se rendait compte que, vivant sous les apparences d'honnêtes citoyens régulièrement établis à Londres, ils suscitaient moins facilement l'attention toujours en éveil des agents de lord Somerset.

— Soit, conclut-il. Mais je vous prends vous-même à témoin que j'ai fait ce que j'ai dû pour vous déconseiller de venir, pour vous en décourager même.

— En me joignant à vous, je remplis une dette de reconnaissance, répliqua Wilkie. Nous étions pauvres, dénués de tout quand lord Mercy me confia une place de gardien à la Tour de Londres.

« Certes, le métier est aujourd'hui discrédité : mais lorsque notre protecteur était chef de la haute justice, ceux que renfermait la forteresse méritaient la rigueur des lois.

« L'homme juste à qui nous avons dû notre pain quotidien, à qui nous devons notre aisance actuelle, paie aujourd'hui, dans un cachot épouvantable, son honnêteté et ses vertus. C'est mon devoir d'essayer de lui rendre le bien qu'il m'a fait. Seul, j'aurais considéré cette tâche comme au-dessus de mes forces : mais vous êtes venu. Notre foi m'a gagné. Puisque vous y consentez, je ne vous quitterai plus.

Ayant parlé de la sorte, il alla chercher ses vêtements et les disposa en tas.

Il plaça au-dessus ses deux pistolets chargés qu'il dissimulerait ainsi sous les apparences du paquet de hardes d'un honnête voyageur.

— En ce cas, dit Henri de Mercourt, plus tôt aura lieu notre départ, et mieux cela vaudra. Les hommes qui paraissent en effet rôder autour de nous peuvent revenir en force, agir ouvertement, entourer, attaquer la cabane.

Il l'inspecta d'un regard.

— Elle est solide, bien construite, nous pourrions résister longtemps, mettre hors de combats un certain nombre de nos adversaires.

— S'ils n'avaient pas recours à l'incendie, pour nous enfumer comme des renards.

— En tous cas, ce serait notre écrasement final, et nous ne pourrions accomplir nos projets.

— Oui prononça la femme de Wilkie avec l'énergie qu'elle avait montrée dans diverses circonstances, partons aujourd'hui plutôt que demain. N'attendons pas même le jour !

L'ancien géôlier promena un regard de regret autour de lui :

— Il va donc nous falloir dire adieu à cette demeure où nous avons vécu de longues années si ignorés et si heureux !..

Sa tête s'abaissa vers le cadavre du chien gisant à ses pieds :

— Tu vas seul y rester, fidèle compagnon du fugitif, tu vas continuer à la garder !

Il prit une pioche et une pelle dans un coin.

— Femme, aide-moi.

— Laissez, dit le gentilhomme qui avait deviné son projet. Le fidèle animal a veillé sur ma vie, je ne croirai pas déroger en vous aidant dans ce que vous voulez faire de bien.

Et il souleva dans ses mains la couche de bruyère sur laquelle était le corps inerte de l'épagneul.

Annie avait pris une torche.

Conduits par Wilkie, ils se dirigèrent vers les rochers, au milieu desquels le chien avait découvert autrefois Henri de Mercourt évanoui au bord du sentier.

Là, le brave homme qui guidait leur groupe s'enfonça à travers le chaos des rocs.

Et arrivé au milieu des masses granitiques, il eut vite creusé une fosse...

Pour certains, c'était là peut-être une chose puérite.

Cependant le brave animal avait été longtemps leur sauvegarde : ils lui devaient la liberté, la vie, et ils auraient eu un poids sur la conscience de laisser son squelette pourrir, déchiqueté par les bêtes de nuit.

Un instant après, l'épagneul était couché sur les bruyères au fond de la fosse...

Wilkie arracha des fougères dont les longues tiges souples se balançaient étrangement à la lueur de la torche sous la brise nocturne.

Il en couvrit le pelage soyeux du pauvre animal, afin qu'il ne fût pas souillé par le contact immédiat de la terre, puis combla la fosse.

Il fit ensuite rouler sur elle un bloc énorme de rocher.

Le fidèle ami de sa solitude avait sa pierre tombale.

—Vous vous moquez peut-être de moi, dit-il alors au gentilhomme. Mais il me semble que j'ai le cœur plus allégé. Sans cette pauvre bête, vous et moi serions sans doute à la merci de ceux qui nous veulent du mal !

Son compagnon ne répondit pas. Très ému, il pensait comme lui.

Ils regagnèrent silencieusement la cabane.

Au moment de quitter les rochers, Annie se recourna comme pour un adieu au commensal de leurs années de solitude... celui à qui elle devait d'avoir conservé son mari !

Une fois rentrés dans la chaumière, Henri de Mercourt les regarda en face tous les deux :

—Êtes-vous toujours décidés à me suivre ?

—Plus que jamais.

Et Wilkie, montrant du sang resté à terre, continua :

—Ce qui s'est passé cette nuit vous l'indique : nous ne pouvons rester ici plus longtemps.

—Eh bien ! partons en ce cas. Partons de suite. Nous ne serons jamais assez loin lorsque le jour paraîtra.

—Partons ! répliqua son hôte.

Wilkie et sa femme eurent bientôt réuni ce qu'ils avaient de plus précieux.

L'ancien géôlier retira un de ses pistolets du paquet qu'il avait fait, et le passa à sa ceinture. La précaution serait peut-être nécessaire.

—Messire, dit-il, quand il vous plaira.

Et il jeta le lourd fardeau sur son épaule, tandis qu'il saisissait, dans sa main droite, un bâton noueux, arme véritable.

Sa femme avait pris le reste de leurs hardes.

Elle pleurait !...

—Console-toi, femme, prononça l'ancien géôlier. Nous avons été heureux et tranquille ici, c'est vrai. Mais tout finit son temps dans la vie : résignons-nous !

—Braves gens, pensait le gentilhomme breton, malgré ce qu'ils affirment, sûrement suis-je pour quelque chose dans le danger qui vient de s'abattre sur eux.

Il acceptait toutes les conséquences de la vie de lutte dans laquelle il allait se prolonger.

—Je ne les abandonnerai pas plus qu'ils ne m'abandonnent.

Prolonger un instant leur séjour dans cette demeure qu'il leur fallait fuir c'était faire durer leurs regrets.

—Allons, dit-il. En route !

Et s'appuyant lui-même sur le bâton du voyageur et du pèlerin, il se dirigea vers la porte.

Il portait, noué à sa ceinture, son costume d'homme du peuple, dont il était résolu à ne jamais se séparer, s'il le pouvait...

Il voulait le conserver comme un souvenir de ces temps de lutttes continuelles, d'alarmes et d'épreuves... s'il parvenait à survivre à tous les périls qui allaient encore l'entourer !

Wilkie et sa femme le suivirent sans un mot.

On entendait les sanglots de celle-ci hoqueter sourdement dans sa gorge.

Courageuse et forte ainsi qu'elle s'était montrée jusqu'alors à plusieurs reprises, elle ne pouvait cependant dominer le chagrin qu'elle ressentait en quittant ces lieux, où ils avaient en somme connu le bonheur, ce désert calme et doux et qu'ils ne reverraient peut-être jamais.

Wilkie était resté le dernier.

Arrivé sur le seuil, il écrasa, sous son pied, la torche qui les éclairait et en lança le tronçon éteint, au loin dans les broussailles.

Puis il ferma la porte à clef, et après une minute de réflexion, s'adressant au gentilhomme :

—Passons par ici.

Ils reprirent le sentier dans lequel ils s'étaient engagés un moment auparavant.

Henri de Mercourt crut que l'ancien gardien de la Tour de Londres allait les conduire dans la direction qu'il avait prise la nuit où

il fuyait blessé, exténué, devant les chevaliers envoyés après lui par Somerset.

Mais, arrivé à l'endroit où, son bâton s'étant rompu, il était tombé, privé de sentiment, leur guide obliqua vers les rochers au milieu desquels était la dépouille de l'épagneul.

Arrivé auprès du bloc de granit roulé sur la fosse, il se courba et glissa, sous le roc, la clef de la chaumière.

—Tiens, mon brave chien, dit-il. Je te la contie. Garde-la fidèlement comme, autrefois, tu gardais ton maître lui-même.

Et s'adressant au Français :

—Vous vous rappellerez, à l'occasion, où elle se trouve. On ne sait pas ce qui peut advenir dans la vie !...

Son bras s'étendit dans la nuit.

—C'est par ici qu'il nous faut aller, maintenant.

Ils grimperent le long d'un escarpement.

De l'endroit où ils arrivèrent alors, ils aperçurent la cabane sombre, dans les ténèbres.

Mus par un même sentiment, ils s'arrêtèrent tous trois pour la contempler une dernière fois.

Allons, adieu ! prononça Wilkie en étouffant un soupir.

Et il se remit en route.

Sa femme ne pleurait plus et marchait derrière lui lourdement.

Henri de Mercourt les laissa passer devant.

Immobile, son regard s'attacha encore à l'humble demeure qui avait été une des stations de sa vie de hasards, lui qui possédait un château dans lequel il aurait pu couler une existence paisible et honorée.

Un château ?... hélas ! il avait au cœur ce vautour qui sans cesse déchire ceux qui n'ont point su s'en défendre : l'amour insatisfait.

Et jusqu'au jour où il tomberait agenouillé devant celle dont la vue avait déchaîné son tourment... ou bien jusqu'à cet autre jour où il s'abattrait sur sa route semée d'épines, il continuerait sa traite, sans repos véritable et sans trêve.

Il portait avec lui la fatalité qui fait de certains être humains les juifs errants de la douleur.

—Hélas ! soupira-t-il, si au moins, à la fin de ce long et douloureux pèlerinage, je pouvais retrouver celle qui m'emporte l'implacable destin.

« Et c'est peut-être sur un tombeau, celui d'Ellen, que j'irai tomber à bout de forces, à bout de souffle... pour y mourir !... »

Oui, semblable au Juif de la légende, il lui fallait repartir, obéissant à la voix intérieure qui lui criait :

—Marche ! Marche toujours !

Son regard était celui du navigateur qui quitte l'ilot où il avait trouvé un refuge, pour se replonger en pleine tempête : regard de regret et regard de froide résolution.

Sa tête se pencha sur sa poitrine, et il rejoignit ses compagnons qui l'avaient devancé.

CXXVI. — ERRANTS !

Wilkie guidait Annie et le vicomte de Mercourt à travers la forêt dont il avait appris à connaître les méandres les plus reculés.

La route était pénible.

L'herbe, rendue glissante par la rosée de la nuit, les épines et les branches basses entravaient leur marche.

Henri de Mercourt se souvint que les chevaliers d'autrefois, ses ancêtres, protégeaient, soutenaient les faibles, c'est-à-dire les femmes et les enfants.

Annie, la femme de l'ancien géôlier, peinait visiblement.

Beaucoup de nobles eussent peut-être songé qu'elle n'était qu'une femme du peuple : mais il y avait longtemps que le seigneur de Kervien avait appris à estimer à leur juste valeur les préjugés de caste.

Il voulut décharger leur compagne de la charge qui l'accablait.

—Laissez, messire, intervint Wilkie, vous êtes plus habitué à manier l'épée qu'à transporter des charges. Un peu plus, un peu moins, j'arriverai quand même. C'est à moi de prendre le fardeau d'Annie si elle ne peut le porter.

—Vous oubliez que j'ai été un fort débardeur, sur les quais de la Cité.

Et il s'empara du ballot charrié par leur compagne et qui ne pesait point à son poignet robuste d'homme, dans le sens absolu du mot.

Il faisait jour lorsqu'ils atteignirent la limite de la forêt.

Un gros boug dressait à quelque distance ses toits irréguliers.

La route qui y conduisait passait à quelques cent mètres de nos trois personnages.

Des voyageurs assez nombreux la sillonnaient déjà.

Henri de Mercourt, Wilkie et sa femme firent halte à l'abri d'un épais fourré de bouleaux qui les dérobaît à la vue de ceux qui auraient pu être tentés de regarder de leur côté.

Presque tous ces voyageurs marchaient dans la même direction.

—Ils se rendent à Londres pour assister au jubilé de la reine, dit le vicomte de Mercourt, nous passerons inaperçus au milieu d'eux.

Wilkie hocha la tête.

—Monsieur, les espions qui surveillaient ma chaumière sont capables d'être revenus dès le lever du jour, espérant trouver encore l'oiseau au nid. Déçus, l'un d'eux a bien pu partir aussitôt pour Londres.

—Oui, dit le gentilhomme breton, il nous reconnaîtrait l'un et l'autre, et ce serait l'occasion d'un double coup de filet... car j'espère qu'ils n'oseraient pas toucher à une femme.

—Ah ! interrompit Annie, lorsqu'on a passé vingt ans de sa vie en communion absolue avec un époux, lorsque l'un de vous est enlevé, qu'importe à l'autre de rester ou de partir ?

La femme du peuple parlait comme l'eût fait une Romaine de la grande époque.

Mais était évident qu'il y avait imprudence à s'engager sur les routes après ce qui s'était passé la veille ; les conséquences qu'on pouvait en tirer n'étaient point rassurantes.

Il fut donc convenu entre les voyageurs qu'ils laisseraient s'écouler la journée, cachés dans les bois.

Ils en profiteraient pour cotoyer la route, la suivre de loin, autant qu'ils le pourraient sans s'exposer.

Mais il leur fallait se soutenir, rétablir leurs forces épuisées par la longue marche de la nuit.

—Je vais me rendre au bourg, proposa Annie. On ne fera pas attention à moi, et je rapporterai des provisions.

—Va, femme, dit Wilkie. Et si, dans une heure, tu n'es pas de retour, nous irons te chercher. Et j'en jure par mon saint patron, ceux qui t'auraient retenue expieront cruellement leur audace, fussent-ils dix contre un.

—Oui, allez, appuya gravement le gentilhomme.

Il montra la rapière pendant à son côté.

—Cette épée est trop neuve, elle est impatiente de servir.

La femme du peuple ramena sa mante sur sa tête afin de dénigrer ses traits, dans le cas où elle rencontrerait quelques-uns des espions chargés de vérifier l'identité de l'ancien geôlier de la Tour de Londres, et de lui faire expier l'évasion du chevalier d'Avenel.

Les deux hommes, anxieux, la virent s'engager sur la route, puis disparaître bientôt derrière un pli de terrain.

Un temps qui leur parut durer un siècle s'écoula.

Bientôt ils ne doutèrent plus qu'Annie n'eût été arrêtée. Et le remords s'élevait en eux de l'avoir laissé aller, en même temps qu'ils prenaient la résolution de la délivrer à tout prix.

Ayant échangé un même regard et s'étant compris, ils s'avancèrent vers la lisière de la forêt.

Ils allaient au secours de celle qui s'était dévouée pour eux.

Les deux hommes s'étaient déjà engagés dans les champs à découvert, lorsque Wilkie eut enfin distingué au loin le vêtement de la courageuse femme.

Ils se blottirent derrière un buisson et attendirent.

C'était bien elle, en effet.

Et, un instant après, Annie passait non loin d'eux.

Elle les aperçut. Mais, au lieu de s'arrêter, elle gagna les bois en faisant un long détour.

Ils devinèrent que sa conduite devait avoir une cause, et, à leur tour, ils rétrogradèrent dans la direction de la forêt en se dérobaient à la vue des voyageurs qui auraient pu les apercevoir de la route.

Un moment après, ils la rejoignaient et apprenaient le motif de son retard... Les autorités du village l'avaient interrogée. Depuis quelque temps des ordres sévères étaient arrivés.

Une surveillance rigoureuse avait été recommandée, annonçant que des gens mal intentionnés et soudoyés par l'étranger avaient ourdi de criminelles machinations contre la souveraine.

—Me voyant seule, sans bagage, le shérif a trouvé ma venue suspecte, dit la femme de l'ex-geôlier. Et il n'a consenti à me relâcher que lorsque je lui eus promis que mes maîtres, arrêtés à une lieue de là par suite d'un accident survenu à leur carrosse, viendraient se présenter devant lui.

—Oui, fit Henri de Mercourt avec un sourire d'une ironie amère, —lui qui pourtant était noble et riche,—dès l'instant que l'on voyage avec un grand train, toutes les suspensions tombent d'elles-mêmes.

Il songeait que faire réellement en carrosse la route qui leur restait à effectuer aplanirait certainement les obstacles.

Mais il était impossible de songer à se procurer une voiture dans le pays... Trop de raisons s'y opposaient.

Il était même prudent de ne pas y séjourner un temps plus long.

Ne voyant pas arriver les importants voyageurs annoncés par la femme de Wilkie, le shérif ne tarderait peut-être pas à soupçonner la vérité et à ordonner à ses gens de se lancer en campagne.

Aussi les fugitifs résolurent-ils de se remettre en chemin aussitôt qu'ils auraient repris quelques forces.

Ils prirent donc à la hâte un peu de nourriture.

Aussitôt après, Wilkie recharga son lourd ballot sur ses épaules, et ils repartirent, se guidant sur le soleil.

Ils étaient harassés, ayant marché toute une nuit et presque déjà une journée entière sans discontinuer.

Le crépuscule arriva tandis qu'ils se trouvaient au fond d'une courbe devant laquelle se dressait un soulèvement de rocs superposés.

Ils se proposaient de les gravir, afin de se rendre compte de l'endroit où ils étaient, n'ayant songé jusqu'alors qu'à s'écarter au plus vite des endroits fréquentés.

Mais les ténèbres les enveloppaient rapidement.

Le gentilhomme breton désigna une anfractuosité qu'il apercevait au flanc de la montagne.

—Voici un abri. Si imparfait que ce soit, nous y serons à couvert contre l'humidité de la nuit.

Ils se traînèrent jusque-là.

Les trois voyageurs se trouvèrent alors à l'entrée d'une grotte peu profonde qui, aux temps anciens de l'histoire, avait peut-être servi d'asile aux hommes primitifs de ces époques ténébreuses.

Des charbons éteints indiquaient que du feu y avait été fait, il n'y avait probablement pas longtemps, par quelques chasseurs.

Ceux qui verraient de loin la clarté d'un foyer ne s'étonneraient donc pas outre mesure.

C'était pour des voyageurs un gage de sécurité.

Wilkie se laissa aller sur le sol, épuisé de fatigue par le fardeau qui écrasait son corps.

Henri de Mercourt ramassa des branches sèches et battit le briquet.

Et bientôt des flammes ardentes montèrent en grondant vers la voûte noire, donnant, aux membres endormis des infortunés, la bien-faisante caresse d'une chaleur réconfortante.

Silencieusement, Annie prépara le repas, repas frugal et sommaire s'il en fut.

Mais l'excès de fatigue étouffait, chez eux, les réclamations de l'estomac.

—Le froid n'arrivera pas jusqu'au fond de la grotte, dit Henri de Mercourt à Wilkie et à sa femme. Retirez-vous dans cet endroit et reposez-vous. Je veillerai durant ce temps et entretiendrai le feu.

—Soit, messire, répondit l'ancien geôlier. Je dormirai la première partie de la nuit, mais à condition que vous m'appellerez, afin de vous reposer ensuite.

—Au jour, nos forces revenues, nous reprendrons notre route.

Il était allé s'allonger avec la courageuse Annie au fond de la caverne, le vent de la nuit rejetant sur eux la réconfortante chaleur du foyer.

Le gentilhomme plaça son épée nue à portée de sa main et s'assit auprès du feu.

Ses deux compagnons dormaient déjà.

Les heures de sa faction mélancolique s'ajoutaient les unes aux autres.

Dans les bois, quelque rauque appel de bête fauve troublait seul la nuit, de temps en temps.

Le Français laissait sa pensée errer dans le passé, voyant toute sa vie se dérouler dans la rapide succession de ces heures.

Il s'interrompait seulement de loin en loin pour jeter quelques branches dans le brasier.

Il reprenait ensuite ses mélancoliques réflexions, les prévisions de l'avenir remplaçant l'évocation du passé.

—Vaincu, brisé une première fois, seul contre tous, j'ai dû abandonner le champ de bataille, murmurait-il. Quelle va être l'issue de la seconde phase de la lutte ? Puissé-je demeurer invisible, inconnu jusqu'au moment où ma main portera le coup qui délivrera mes amis, et avec eux l'Écosse entière.

Le jour était près de paraître lorsque Wilkie, emporté par la fatigue dans un sommeil de plomb, se réveilla.

Henri de Mercourt, voyant la profondeur de son repos, n'avait pas eu le courage de le troubler.

L'ancien geôlier voulut remplacer le gentilhomme, afin que celui-ci pût se reposer à son tour, au moins durant une heure ou deux.

Mais le seigneur de Kervien secoua la tête.

—J'ai été soldat, Wilkie ; et ceux qui combattent ne dorment pas toutes les nuits.

La fraîcheur du matin faisait frissonner ses membres engourdis par l'insomnie ; il jeta encore une énorme brassée de bois résineux dans le brasier.

La flamme s'éleva en grondant, léchant les rochers de ses languettes ardentes, échauffant dans l'air comme des drapeaux.

Le sifflement aigu du foyer tira, à son tour, du sommeil la femme de l'ancien geôlier.

La blancheur froide, comme métallique de la première aube, pointait à l'orient.

Annie plaça sur des charbons ardents les viandes, racornies à cette heure, qu'elle avait pu se procurer la veille.

Cette fois, le repos, le froid les ayant affaiblés, ils mangèrent.

Le voyage n'était pas terminé, et ils avaient besoin de prendre des forces.

Durant ses méditations de la nuit, Henri de Mercourt avait décidé de gagner à travers bois la route de Bristol.

Ils rentreraient isolément dans Londres par cette voie opposée à celle qu'ils suivaient la veille, et ils espéraient ainsi échapper aux investigations des hommes de police.

—En avant ! dit le gentilhomme, quand leur frugale collation fut terminée. Le jour est suffisamment levé pour guider notre marche, et le feu qui a brûlé toute la nuit nous ayant signalés, de dangereux importuns pourraient être tentés de venir voir quels sont les voyageurs ou les chasseurs égarés qui ont cherché un refuge ici.

Un instant après, ils se remettaient en route, continuant, à travers les taillis, leur marche fatigante dans la direction où ils espéraient rencontrer la route de Bristol.

L'étape était longue, pénible.

Plusieurs fois, ils durent faire de grands détours pour éviter des villages qu'ils rencontraient, s'enfonçant de nouveau au plus épais des forêts afin de n'être même pas aperçus par les paysans qui travaillaient dans les champs.

Ceux-ci risquaient de les signaler. Et les autorités communales, étonnées de voir des étrangers suivre des routes non frayées, auraient peut-être envoyé à leur poursuite.

Dix fois ils s'arrêtèrent, exténués, sur le point de s'abandonner au découragement.

Mais c'était pour eux une question de vie ou de mort.

Deur disparition de la cabane où ils avaient vécu si longtemps cachés devait être connue. Rapprochée de leur fuite loin du village où le shérif avait voulu arrêter Annie, cette double circonstance avait certainement donné l'éveil.

S'ils tardaient à rentrer dans Londres, il risquaient de trouver à chaque coin des argousins munis de leur signalement et chargés de les arrêter.

Plusieurs fois, le vicomte de Mercourt avait été sur le point de courir cette terrible chance et de regagner la route directe, et de faire halte en attendant, par pitié pour Annie, la digne épouse de Wilkie, dont il voyait l'épuisement.

Mais la femme du peuple secouait avec énergie sa tête grise.

—Marchons, répondait-elle à ces paroles. Il y va du salut de tous. Lorsque je ne pourrai plus avancer, je le dirai. Vous me laisserez alors, et continuerez votre route sans moi.

« Dieu me protégera... s'il le veut.

—Marchons donc, puisque vous le pouvez encore. Mais rappelez-vous que jamais Henri de Mercourt n'a abandonné ses amis.

Avec la joie du naufragé qui entrevoit enfin le port du salut, ils aperçurent une route venant de l'est et sillonnée de nombreux voyageurs.

Se jetant dans un sentier conduisant du chemin qu'ils venaient de découvrir à un gros village situé dans la plaine, ils gagnèrent la route aussi facilement qu'il leur fut possible.

En les voyant venir de cette direction, on les prendrait pour des villageois avides d'assister aux fêtes données pour le jubilé de la reine.

Bristol était une ville déjà importante à cette époque : la contrée que traversait la route était très peuplée ; de là cette affluence de voyageurs accourus pour assister aux fêtes.

Le Français et ses compagnons passeraient confondus avec eux.

Mais il n'était pas dans les usages de voir un gentilhomme cheminer avec un fardeau comme celui que Henri de Mercourt avait enlevé à Annie, ce gentilhomme fût-il du puritanisme le plus austère et le plus dédaigneux des préjugés courants.

Le seigneur de Kervien se vit donc contraint de restituer à la pauvre femme son lourd paquet qui, fatiguée comme elle l'était, l'écrasait visiblement, malgré tout son courage.

Et cependant il avait comme une honte intérieure de le faire.

Quant à Annie, résolue comme toujours, elle avait pris ce fardeau à deux mains, se raidissant pour continuer, achever sa traite, ses traits trahissant malgré elle son affreuse lassitude.

Wilkie tourna vers sa femme un regard désespéré.

Il la devinait près de succomber, et lui-même, hélas ! après ces deux épuisantes journées, avait peine à supporter sa propre charge.

Il dit qu'elle ne pourrait pas aller plus loin, si elle ne prenait pas un peu de repos.

—Séparons-nous, seigneur, dit-il au gentilhomme français. Nous serons moins remarqués. Puis, ma pauvre amie a besoin de reprendre des forces.

« Arrivé à Londres, demandez, derrière Saint-Paul, la demeure de Fabers le corroyeur. Vous lui direz que vous venez y attendre Wilkie le ressuscité. Il comprendra, et vous serez en sûreté.

Henri de Mercourt comprit que l'intérêt commun dictait les paroles de son brave compagnon.

Du reste, il ne constatait que trop, lui aussi, l'exténuement d'Annie, réduit par la nécessité à la plaindre sans pouvoir la secourir.

—Adieu donc, ami Wilkie, lui dit-il avec peine. Et que Dieu vous conduise ainsi que votre bonne et vaillante compagne.

—Que le ciel soit avec vous aussi.

« Et à bientôt... espérons-le, du moins !

Sur ces mots échangés avec effusion, le gentilhomme breton s'éloigna, tournant de loin en loin la tête avec les deux compagnons de son exil, ses deux sauveurs qu'il quittait à regret.

Eux, assis sur le bord du chemin, le regardaient s'éloigner, se demandant pourquoi tous les hommes de noblesse n'avaient pas ses généreux sentiments...

Lorsque le premier détour de la route les déroba les uns aux autres, le seigneur de Kervien pressa le pas, redressant sa tête expressive, la main sur la garde de son épée, un souffle d'énergie gonflant sa poitrine, et son regard dressé vers le ciel, tandis que tombait de ses lèvres ce mot qui disait tort :

—*Justice !*

Quant à Wilkie, le teint plombé par la fatigue et le chagrin, il regardait avec inquiétude la nuit qui s'avancait.

Il voyait sa compagne incapable d'achever sa traite avec le fardeau qu'elle avait à traîner.

—Je l'ajouterai à ma propre charge, pensa-t-il.

Les voyageurs devenaient rares sur le chemin : il fallait repartir, il chargea son lourd ballot sur son épaule et, d'un effort nerveux, y ajouta celui d'Annie.

Mais il fallut bientôt y renoncer : il chancelait.

Et il dut s'arrêter.

—Regagnons le bois, proposa sa malheureuse compagne. Nous y passerons la nuit. Et demain, au jour, nous pourrions achever la dernière étape.

L'ancien géôlier secoua la tête.

Quelles seraient les souffrances de la pauvre femme, sans abri dans le froid de la nuit ?...

Il fut aussitôt convaincu qu'il devait tout faire et tout tenter.

Arrêté, le soleil froncé, au milieu du chemin, désespéré, il vit venir vers eux une carriole transportant des voyageurs qui se rendaient à la ville en chantant.

Wilkie étendit la main pour les arrêter.

—La joie rend les cœurs compatissants, dit-il. Ma femme est souffrante et hors d'état de continuer son voyage pour assister au jubilé de notre bonne reine. Voulez-vous lui faire une place ? Vous serez récompensés largement !

Les voyageurs de la voiture se consultèrent du regard.

—Eh ! déclara un voillard, il ne nous appartient pas de séparer ce que Dieu a uni. C'est écrit dans la Bible. Montez tous deux, car il n'est que temps si nous voulons arriver à Londres aujourd'hui.

—Ah ! merci, braves gens ! prononça Wilkie avec effusion, en aidant Annie à prendre place.

Un instant après, la mule qui traînait la voiture trotta d'un pas relevé afin de rattraper le temps perdu.

Arrivé à une sorte de poste-barrière, l'ancien géôlier distingua dans l'ombre du corps de garde une figure suspecte, celle d'un individu dont il avait remarqué l'attention singulière, lorsqu'il se rendait dans la ville voisine de leurs cabanes solitaires afin d'y commander le costume du vicomte de Mercourt !

Il devina l'intention de cet homme et il pâlit.

On avait donc pu découvrir la direction prise par les fugitifs, et cet argousin, car c'en était un, était venu les attendre là pour les arrêter.

Mais des chants et des rires s'échappaient toujours de la voiture dans laquelle il se trouvait.

Il se cacha autant qu'il put contre la bâche, et la carriole joyeuse qui l'emportait s'éloigna sans que le policier eût songé à l'inspecter. Wilkie était dans Londres.

Il était sauvé pour le moment.

CXXVII.—L'HOMME DU LOINTAIN

Détournons nos regards de la Babylone anglaise, la ville où sous le masque d'une fausse piété, l'exemple de la corruption part du palais royal lui-même.

L'Écosse appelle nos regards ; et, dans le royaume gouverné par les mains trop faibles d'une femme rendue sacrée par le malheur, c'est vers la région où est née la naïve et touchante légende de la Dame Blanche qu'ils vont se diriger.

Depuis l'attaque infructueuse du duc d'Arwel, rien n'est changé dans la contrée.

Les drapeaux d'Écosse et d'Avenel flottent toujours, glorieux, au

sommet du donjon qui domine la tour bâtie par les aïeux de Wilkie.

Martin, le vieux et loyal serviteur auquel le chevalier de la reine a commis le soin de défendre la forteresse de toute insulte, a seulement employé le répit que lui laissent les ennemis à compléter les fortifications. . .

Le mur d'enceinte, ajouté par Walkie derrière la tour, a été élevé de plusieurs mètres, de façon à en rendre l'escalade impossible.

Des mâchicoulis ont été bâtis de place en place, afin de pouvoir cribler de flèches et de projectiles les ennemis qui s'approcheraient des remparts pour en saper la base.

Dans cette enceinte même, une vaste toiture a été édiflée.

Cet espace doit servir de retraite aux paysans en cas d'invasion des ennemis.

Et ce toit est destiné à abriter leurs récoltes et leurs troupeaux.

De la sorte, la guerre passée, ils pourront reprendre leurs travaux.

Le commandant de la forteresse suit, en cela, les ordres de son maître.

Le vieillard, considérant avec un certain orgueil les fortifications dont il avait la charge, se disait qu'elles resteraient sans doute indemnes et triompheraient de toutes les attaques.

Une seule chose risquait de vaincre ses défenseurs : la famine.

L'abri donné aux habitants afin de les soustraire aux déprédations de l'ennemi, les vastes constructions réservées pour leurs troupeaux permettraient de la braver, si prolongé que fût le siège, en même temps qu'elle fournirait à la garnison un nouveau contingent.

En attendant, tout est calme.

Le guetteur qui veille sur son observatoire ne signale aucun danger à l'horizon : ceux d'entre les paysans qui, pour diverses raisons, n'ont pas suivi leur chef à la guerre, effectuent leurs labours : la meule tourne joyeusement au Moulin-Joli et et broie le froment doré.

La même tranquillité régnait de l'autre côté de la frontière.

Soudain aux confins de la plaine, du côté anglais, un homme de haute stature apparut.

Il était hâve et décharné.

Ses vêtements positivement réduits en lambeaux, usés jusqu'à la corde, pendaient autour de lui en loques lamentables.

Il était tête nue.

Et cependant, malgré l'affreux dénuement de sa mise, malgré les ravages imprimés sur ses traits, un certain air de fierté et même de force morale autant que de vigueur physique en émanait.

Arme singulière, étrange et impressionnante au pouvoir d'un tel homme, sa main desséchée et dont les tendons saillaient comme des cordes sous la peau tenait une barre de fer.

Il portait cette massue redoutable comme on porte une épée.

Cet homme jetait des regards à droite et à gauche, comme s'il reconnaissait la contrée à travers laquelle il s'avancait.

Il étudia la hauteur du soleil.

Et dans la langue chère aux anciens Highlanders de l'Écosse dont le costume survit seul encore, il murmura :

J'arriverai avant la nuit.

—Et il continua d'avancer.

Tout à coup il tressaillit. Il venait d'apercevoir la maison de John Robby, le cabaretier du *Gué de la Mort*.

Cette vue lui rappelait sans doute quelque tragique souvenir, à en juger par l'éclat qui remplit soudain ses yeux creusés.

—Non, murmura-t-il. Pas aujourd'hui. Il est des comptes pour le règlement desquels on a toute la vie.

Tout en marchant, il ne cessait de couvrir l'auberge de son regard étincelant.

Malgré lui, il ne put s'empêcher de s'en approcher, se dissimulant derrière les broussailles poussées sur le terrain inculte.

Il arriva ainsi jusqu'auprès de la maison occupé par le sinistre et hypocrite personnage.

L'unique servante du maître bandit sommeillait auprès du poêle, sur un ouvrage de couture.

L'inconnu s'approcha d'une fenêtre ferrée et aperçut John Robby accroupi devant un petit coffre de fer et comptant des pièces d'or et d'argent.

Le cabaretier, absorbée dans sa contemplation, n'entendit pas le grincement des chaussures du spectateur ignoré.

—Qui sait de combien de crimes ou de mauvaises actions est formé cet amoncellement d'or, pensa ce dernier. John Robby, te priver d'abord de cet or mal acquis, ne serait-ce pas le meilleur moyen de te punir ?

Et après un geste de silencieuse menace, il s'éloigna sans bruit.

Les hostilités en cours retenaient les marchands chez eux. La route était déserte et nul ne vit le voyageur s'écarter de la maison du louche cabaretier.

L'inconnu atteignit bientôt le bord de la Tweed, et avec une promptitude qui décelait une grande et sans doute ancienne habitude

de la région, il se dirigea vers un endroit de la rivière où des rochers tombés en travers du courant formaient une sorte de gué dangereux, peu employé, mais dont certaines roches étaient presque à sec.

Il s'y élança sans hésiter et atteignit rapidement l'autre rive.

Quel était cet homme aux actions si singulières ?

La façon dont il venait d'agir indiquait qu'il ne tenait pas à être reconnu.

Arrivé sur la rive écossaise, il respira longuement.

—Libre terre d'Écosse, prononça-t-il d'une voix mâle, l'homme du lointain te salue !

Il s'assura pourtant avec une certaine anxiété que nul ne l'apercevait et continua à marcher.

À quelque cent mètres de là, le moulin dressait son architecture pittoresque.

—Le Moulin-Joli, murmura l'inconnu en portant la main à sa poitrine.

Et prenant une résolution soudaine, il se dirigea de ce côté.

Parvenu à une centaine de mètres de la meunerie rustique, il s'arrêta, hésitant à avancer, jetant sur ses vêtements déguenillés un regard d'incertitude et de honte.

Enfin, n'osant se présenter à la porte principale, il fit le tour de la construction et s'approcha du jardin qui se trouvait derrière.

Cet homme, chez qui tout indiquait le courage et la force et qui tenait en main cette barre de fer non moins redoutable que la massue d'Hercule, souleva craintivement le loquet de la petite porte à à claire-voie qui en fermait la clôture.

Et il entra, regardant autour de lui.

Il s'arrêta soudain, une silhouette de femme venait de frapper sa vue.

C'était Ketty cueillant mélancoliquement des fleurs.

Elle se retourna, ayant entendu marcher.

Ses regards se fixèrent sur le visiteur. Et elle pâlit, chancela tout à coup.

Puis, sa main se crispa sur son sein comme pour y rappeler la vie fuyante.

Ce cri jaillit de sa bouche :

—Christie ! Christie de Clinthill !

Et s'arrachant, dans un élan passionné, au saisissement qui la clouait au sol, elle bondit vint tomber dans les bras du visiteur.

C'était en effet son beau Christie de Clinthill : c'était l'ancien écuyer de Walter d'Avenel !

C'était le vaillant homme d'armes qui, après avoir échangé avec Ketty l'anneau des fiançailles, était parti à la recherche de Julien, ou plutôt de son meurtrier, étant donné les anciennes déclarations de John Robby.

Il avait disparu sans qu'on n'eût plus entendu parler de lui, tombé dans une embuscade, avait-on pensé.

Et Ketty n'avait eu longtemps que trop de raison de se croire veuve avant d'être épouse.

Hélas ! oui, le hardi lieutenant du chevalier d'Avenel avait été victime des machinations de ceux qu'il voulait châtier.

Mais, comme il est une justice immanente qui frappe tôt ou tard les criminels, malgré leurs persécutions, malgré toutes les souffrances endurées, ils n'avaient pas réussi à faire un cadavre de ce corps vigoureux, soutenu par une indomptable énergie.

Et hâve, décharné, en lambeaux, mais peut-être par cette justice éternelle.

Maintenant, envahi par une immense émotion, le brave soldat, ayant laissé tomber sa masse de fer, serrait, contre son cœur, celle qui, en dépit de tout, avait persisté à l'attendre.

Détendant ses cordes d'airain, même chez les plus forts, l'âme à certains jours a bien le droit de parler.

—Ketty ! murmurait-il. Je te retrouve donc !

—Oui, Christie ! Ta Ketty qui t'est restée fidèle. Malgré le temps, malgré l'absence malgré les désespoirs qui m'assaillaient !

Et dressant sa tête vers lui :

—C'est toi que je revois enfin !

Un silence survit ces phrases jaillies du cœur.

Il leur semblait qu'ils ne pouvaient se séparer dans l'effusion qui les pénétrait.

On aurait dit qu'ils avaient peur de se perdre encore l'un et l'autre.

Ketty écarta doucement les bras qui l'enserraient, et, à travers ses cils mouillés, contempla son amoureux.

Au premier moment, elle avait eu une trop violente surprise, trop d'émotion pour bien voir la détresse qu'exprimait sa mise, tout son être.

Elle remarqua ses traits creusés, ses yeux caves.

Son regard, continuant sa douloureuse inspection, constata la lamentable usure de ses vêtements, laissant par endroits sa poitrine à nu. . . sa poitrine ravagée dont elle venait ravagée dont elle venait de sentir les battements.

—Oh ! dit-elle avec une immense pitié, comme tu as dû souffrir !

Et elle revoyait, par le souvenir, son Christie d'Autrefois, convert de sa brillante armure.

La joie et l'entrain éclataient alors sur son visage vermeil.

Les yeux brillants indiquaient sa téméraire hardiesse qui, dans vingt combats, l'avaient fait sortir vainqueur.

Les persécutions, les épreuves qu'il avait subies devaient être bien rudes pour l'avoir réduit en cet état, où il n'était plus que l'ombre de lui-même.

La meunière sentit la maigreur décharnée de ses mains.

Et l'interrogeant :

—Quels sont donc les êtres barbares qui t'ont fait du mal ?

Un aneur sourira sur les traits creusés de l'écuier.

—Qu'importe ! fit-il. Ce serait là une bien longue histoire si l'on compte le temps : bien brève si l'on remarque seulement le fait. Plus tard, je te la dirai. Pour le moment, oublions ces choses, oublions ceux qui les ont accomplis. Nous voici enfin réunis : ne pensons qu'à cela. C'est si bon, si doux, si consolant !

Ses lèvres se posèrent sur les cheveux de la jolie meunière, ses cheveux onduleux sur lesquels la poussière tenue, envolée des meules, avait posé son léger et gracieux poudroisement, adoucissant encore son charme.

Comme Christie venait de le dire, il oubliait à cette minute les souffrances subies.

Tout le passé écoulé depuis le jour de son départ jusqu'à cette heure n'était plus pour lui qu'un songe lointain, à demi effacé par la félicité de l'heure présente.

—Venez, vous qui êtes resté quand même mon beau cavalier, dit Kitty. Venez que j'annonce à mon père le retour de mon fiancé.

Christie de Clinthill jeta un regard éloquent sur son costume.

Il avait honte de se présenter devant le meunier dans ce dénuement, car il était resté malgré tout le fier et noble guerrier d'autrefois.

Ketty comprit ce qui se passait dans son esprit.

—Avais-tu honte, jadis, quand tu revenais du combat convert de blessures et tes habits déchirés par l'épée des ennemis ?

Sa fiancée avait raison : les loques qui le couvraient, loin d'être une livrée d'infamie et d'opprobre, attestaient au contraire les luttes qu'il avait dû soutenir, les violences qu'il avait subies.

Il releva le front avec orgueil.

—Marchons ! dit-il.

Et il pénétra dans la vieille bâtisse, tandis que la jolie meunière, les yeux illuminés par la joie de son bonheur réalisé après tant de traverses, le conduisait en lui tenant la main.

Son retour n'était-ce pas leur union ?

Elle entourerait le soldat de tant de soins et de tant de sollicitude, que les traces des sévices et des privations qu'il avait endurés seraient bientôt effacées, elle en avait la conviction.

Et ils ne goûteraient que plus idéalement leur bonheur.

Poussant la porte de la meunerie où ronflaient les meules qui broyaient le grain, ils se trouvèrent en face du vieillard.

—Mon père, annonça Kitty, regardez celui qui est devant vous. Les morts reviennent, puisque mon fiancé, Christie de Clinthill, que j'ai tant pleuré reparait, et que sa première visite au pays est pour celle qui n'a point quitté son anneau d'argent.

—Christie de Clinthill ? murmura le meunier ne pouvant en croire ses yeux.

—Oui, moi-même, bon père moi qui ai réussi enfin à forcer les murs du cachot au fond duquel on me retenait prisonnier.

—Prisonnier ! répéta Kitty les mains jointes.

—Je n'ai pas un instant douté de vous, brave Christie, reprit le maître la maison, quoique j'aie été souvent bien malheureux de voir ma fille laisser s'écouler les années, sans protecteur, quoique j'aie songé souvent combien je suis âgé et qu'elle pouvait se trouver un jour seule au monde !

—Ne parle pas de cela, père !

Une expression d'attendrissement et de bonté passa sur les traits flétris du vieillard.

—C'est vrai, enfant, ce serait un sacrilège de troubler son bonheur en pareil moment. Et ce serait une mauvaise action que de diminuer celui du vaillant Christie de Clinthill, surtout après tous les maux qu'il doit avoir soufferts, à en juger par les dures marques qu'il porte.

« Fille, la saison est froide, ma large houppe d'or dort là-haut dans la veille armoire, apporte-la lui, en attendant qu'il puisse encore endosser la cotte de mailles qu'il portait si bien autrefois ! »

La cotte de mailles, le harnais de guerre !

A cette pensée, l'œil du soldat scintilla, sa taille se redressa.

Il revoyait les ardentes chevauchées d'autan, les belles passes d'armes, croyant entendre encore résonner les coups d'estoc sur les cuirasses, avec le sang vermeil ruisselant comme cascade de rubis liquide sur les armures brillantes.

Il s'était retiré avec Kitty dans la grande salle.

Ils échangeaient les adorables propos, toujours les mêmes, de ceux qui ont longtemps séparés.

Ketty interrogeait son fiancé sur sa captivité, sur ses malheurs.

—Plus tard, dit encore Christie de Clinthill avec un triste sourire, on est toujours à temps pour rappeler les années mauvaises.

Ils étaient ensemble, et c'était à cette félicité seule qu'il voulait songer. Quel plus doux sujet de conversation pouvait désirer sa compagne ?

Et maintenant, elle évoquait le jour prochain de leur hymen, lorsque rien ne les séparerait plus.

—Le Moulin-Jolie perdra ce jour-là sa gentille meunière, dit le soldat : car elle viendra habiter avec nous à la tour d'Avenel, sous le toit de mon seigneur.

Ketty le regarda avec mélancolie.

Il ne connaissait donc pas les événements accomplis ? Il est vrai que sa captivité avait duré si longtemps !

Elle lui apprit alors comment Walter avait été absent durant des années, au point que ses vassaux avaient cru leur seigneur mort et sa race éteinte.

Elle lui raconta son retour, alors qu'elle lui avait donné asile, après quoi elle s'était mise en route dans la forêt, à la recherche de Martin... puis la levée et l'armement des vassaux, et le départ du chef du chef dès que les fortifications de la tour d'Avenel avaient été en état de résister à une brusque attaque.

—Et je n'étais pas là ! murmura le guerrier. Mais tu viens de me dire que la bannière de mon chère et vénéré seigneur flotte toujours sur les remparts de la vieille tour restaurée. Je vais aller m'y présenter, et j'y servirai en soldat, si je ne puis plus y commander comme capitaine.

Un nuage de tristesse passa sur les yeux de Kitty.

Elle le retrouvait à peine, et voici qu'elle allait le perdre, le voir au moins s'éloigner d'elle pour se plonger dans les hasards toujours épouvantables de la guerre.

N'avait-il pas suffisamment prouvé déjà, par de nombreuses blessures, par des années d'affreuse captivité, son dévouement envers son maître ?

Hélas ! la flèche lancée par des archers est si cruelle souvent ! l'épée et la lance faisaient tant de veuves, tant d'orphelins alentour !

—Tu es bien faible, bien épuisé encore, mon Christie ; attends d'avoir repris des forces, et que ta fiancée celle qui va devenir ton épouse fidèle, se soit un peu habituée à la redoutable pensée de te voir affronter de nouveaux périls ! supplia-t-elle, les mains jointes.

—Ketty, voudrais-tu avoir pour mari un soldat déloyal et félon, que chacun mépriserait ? Il me semble que tu aurais honte de moi.

« J'ai hâte, vois-tu, d'aller me présenter au chef actuel de la forteresse et de me mettre à ses ordres, afin que nul n'ait le droit de dire :

« —Christie de Clinthill a remis le pied sur le clan d'Avenel, et il se cache comme une vieille femme peureuse. »

Un soupir souleva la poitrine de sa fiancée.

Elle le voyait, rien ne le détournerait de ce qu'il considérait comme son devoir.

Et au fond, elle s'avouait qu'il avait raison ; elle l'aurait moins estimé, il aurait cessé d'être le soldat intrépide qu'elle s'était prise à aimer, s'il avait agi autrement !

Et elle renferma avec un soupir sa peine dans son cœur, ne voulant pas attrister le retour de son fiancé.

—Voici la nuit qui vient, dit Christie ; laisse-moi continuer encore ce soir, auprès de toi, charmante Kitty, les deux rêves d'amour. Demain, à l'aube, j'irai me présenter devant le pont-levis de la tour d'Avenel, et verrai ensuite les bons moines du couvent de Saint-Joseph, à qui j'ai joué tant de bons tours autrefois, afin qu'ils présentent, cette fois, devant Dieu, le jour de nos noces.

Demain, disait-il.

Sait-on jamais ce que sera demain ? ...

CXXVIII. — SUR LA LANDE

Tandis que l'ancien et fidèle écuyer de Walter d'Avenel parvenait à regagner le pays de ses exploits, des événements se préparaient qui allaient encore lui faire connaître de nouvelles douleurs. Et auprès de celles-ci, les épreuves qu'il n'avait pas voulu, dans sa tendresse, faire connaître encore à sa fiancée devaient lui sembler douces. C'est qu'il n'est, en effet, point de pires souffrances que celles qui déchirent les cœurs énamourés.

Lord Rosberg, le chef des seigneurs alliés aux Anglais, vaincu une première fois par le chevalier de la reine, et ensuite par Mac Sweeney, avait dépêché plusieurs courriers au duc de Somerset.

Il jetait vers lui un cri d'alarme.

Un grand nombre des barons écossais qu'il avait réussi à entraîner avec lui, dans sa défection, hésitaient à le suivre davantage.

Il avait fait miroiter à leurs yeux des promesses éblouissantes.

Grâce à l'appui de l'Angleterre, leur avait-il affirmé, ils n'auraient qu'à lever l'étendard de la révolte, pour voir s'effondrer le pouvoir royal confié à la main débile d'une trop jolie femme.

Au lieu de cela, des défenseurs fidèles et vaillants s'étaient levés en faveur de Marie Stuart.

Et les fameux cavaliers anglais, aux armures à la côte de fer, dont la seule vue devait mettre en déroute les soldats de l'adorable reine, avaient vu se briser leur élan devant les claymores des highlanders.

Ils avaient reculé, devant les massues et les haches de forestiers, vêtus de peaux de bêtes.

Et les partisans d'Édimbourg armés, disciplinés par Mac Sweeny, avaient achevé leur déroute.

Aussi les gentilshommes les moins compromis parlaient-ils de regagner leurs clans respectifs : quelques-uns se préparaient même à faire leur soumission, et à grossir les rangs de l'armée royale.

Seuls, ceux que l'or anglais avait payés le plus cher se groupaient encore autour de lord Rosberg.

Et l'ancien gouverneur d'Édimbourg, l'homme qui avait osé prétendre à la main de sa souveraine et qui, aujourd'hui, la trahissait ouvertement, demandait à son allié, au ministre de la reine Elisabeth, de sauver la conjuration sacrilège d'un désastre.

A ses yeux, un seul moyen existait de désorganiser l'armée de Marie Stuart... Les highlanders de Walter d'Avenel formaient le noyau : or, le clan d'Avenel était limitrophe des frontières ; il demandait au duc de Somerset de le faire envahir par les troupes anglaises.

Le chevalier de la reine, apprenant l'attaque de ses domaines, s'empresserait certainement de venir les défendre.

Et c'en serait fait alors de Marie Stuart, abandonnée par son plus vaillant défenseur.

Au moment où lord Rosberg adressait, au nom de leur complicité, cette demande au maître de l'Angleterre, il ignorait l'imminente arrivée de la flotte anglaise devant le port qui commandait Édimbourg.

Les courriers chargés par le favori d'Elisabeth de lui en apporter la nouvelle, errant à l'aventure par suite des mouvements de son armée, n'avaient pas encore pu le rejoindre.

Somerset avait reçu presque en même temps la supplique de son allié et la nouvelle de la débâcle essuyée par les troupes de débarquement de ses navires.

Une fureur d'autant plus effroyable le saisit qu'il redoutait lui-même la colère d'Elisabeth.

Il savait combien l'ombrageuse et froide reine était implacable dans ses orgueilleux ressentiments.

Exaspérée par un pareil échec, elle était femme à venger son orgueil sur son ministre. Ne lui avait-il pas promis le succès... le triomphe certain de ses armées ?

Interceptant les courriers, il commanda à ce qui restait de sa flotte de croiser sur les côtes d'Ecosse, afin que sa redoutable maîtresse n'apprit pas la vérité avant le moment qu'il avait choisi.

En même temps, il envoya au gouverneur de la province-frontière l'ordre de former sans délai une troupe de partisans et de lui faire passer victorieusement, et coûte que coûte, la Tweed.

Sur les landes que venait de traverser Christie de Clinthill avant de franchir la rivière qui allait le mettre à l'abri de toute poursuite, tout était encore silence morne...

La haute stature de l'ancien écuyer y profilait seule, quelques instants auparavant, son ombre fatiguée.

Depuis son passage, nul n'en avait troublé la sombre monotonie.

Soudain, sur cette étendue désolée, une rumeur confuse s'éleva.

Dans le soir qui tombait, on eût dit un vent d'orage lointain et menaçant... Puis une barre sombre apparut dans la nuit.

Elle avançait, haletante, pressée.

Des prunelles de chevaux luisaient, des lames d'épées lançaient sous le reflet des étoiles de courts scintillements.

Ensuite, la masse, la foule en marche s'arrêta, et quelques hommes, se rapprochant les uns des autres, tinrent un conciliabule.

—La rivière risque d'être gardée, dit l'un d'eux ; il faut envoyer en avant un certain nombre de soudards à pied qui s'en approcheront sans bruit. Ils s'assureront si les gués sont occupés, et, le cas échéant, évalueront quelle peut être la force de l'ennemi et ses positions, afin de venir nous en informer.

—Ces allées et venues nous feraient perdre un temps considérable, répliqua un autre. Nous avons, presque sur le bord de la Tweed, un homme qui nous est tout dévoué. C'est un aubergiste nommé John Robby. Il nous renseignera.

—Le cabaretier du *Gué de la Mort*, appuya un troisième, il nous est effectivement tout acquis. C'est un bon Anglais, j'ai fait sa connaissance lors d'une expédition conduite par monseigneur Somerset contre le château de Melrose. Il a même rendu certains services secrets à Son Excellence.

L'entretien qui venait d'avoir lieu dans les ténèbres entre ces hommes prit fin... Il venait d'être convenu que deux des chefs,

accompagnés d'une petite escorte, allaient se rendre au cabaret du *Gué de la Mort*.

En conséquence, une quinzaine de soldats se détachèrent du gros de la troupe et se dirigèrent vers la sinistre demeure de l'aubergiste.

Une lumière, dont on apercevait la lueur sanglante à travers les carreaux d'une fenêtre, leur servait de guide.

Ces hommes, ces chevaux, c'était la troupe de partisans chargés d'envahir le clan d'Avenel.

De l'autre côté de la Tweed, tout était calme et repos.

Dans le Moulin-Joli, Christie de Clinthill et Ketty, assis l'un près de l'autre, auprès de l'âtre, échangeaient encore les paroles si douces d'un retour inespéré, tandis que l'heure approchait où ils allaient achever, dans le songe, fils du sommeil, cette journée de confiante joie.

Infortunés !..

CXXIX. — NOCTURNES VISITEURS.

Les deux chefs de partisans et leur escorte s'étaient dirigés avec précaution vers la demeure de l'affreux John Robby.

L'aubergiste était un homme sûr. Il était assez bien payé pour cela, on ne l'ignore point !

Mais une auberge renferme toujours quelque étranger.

Et il ne fallait pas que celui-là allât donner l'alarme.

Les soudards entourèrent silencieusement la maison, et un des chefs, s'avancant, alla frapper à la porte.

D'abord point de réponse.

John Robby était un de ces personnages qui ont trop pratiqué le mal eux-mêmes pour ne pas se défier de tout et de tous.

—Holà ! cabaretier de l'enfer et de la mort ! lança alors le visiteur en cognant plus fort.

Un bruit de pas prudents se fit entendre à l'intérieur.

Le franc accent anglais avec lequel ces mots venaient d'être jetés avait décidé l'aubergiste.

Il arrivait donc, sans hâte, cherchant, durant ce temps, quelle pouvait être cette voix.

Il s'arrêta derrière la porte.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous du pauvre hère que je suis ? demanda-t-il, à travers le bois.

—Qui je suis ?... Un ami. La langue que je parle doit suffire à te l'indiquer.

—Votre nom ?

—Qu'importe mon nom, triple gueux sanglant !

Et s'approchant davantage de la porte, l'homme prononça, en assourdissant son accent :

—Service de la reine et de lord Somerset !

A ce nom, l'aubergiste eut un haut-le-corps de surprise.

Lord Somerset !.. Il y avait longtemps, il y avait des années que le terrible ministre n'avait donné signe de vie sur les bords de la Tweed.

Que pouvait donc vouloir l'implacable ennemi du chevalier d'Avenel ou que voulaient ses émissaires ?

Une vigoureuse secousse de la porte lui rappela que les agents du redoutable lord, pas plus que leur maître, n'aimaient attendre.

Il se décida donc à ouvrir, ou plutôt à entre-bâiller la porte.

Et les chefs des partisans virent d'abord paraître dans l'ouverture deux canons de pistolets, John Robby prenant ses précautions en cas d'une ruse de la part de quelques-uns des bandits anglais, faisant de temps en temps leur apparition dans ces lieux éloignés.

En même temps, la clarté de la lampe qui brûlait à l'intérieur éclaira le costume de guerre des visiteurs.

L'aubergiste, accoutumé de longue date aux visites nocturnes de gens peu recommandables, avait en effet pris l'habitude de disposer la lumière de façon à voir de suite à qui il avait affaire.

C'étaient des gens de guerre ; ce qu'ils prétendaient était donc vrai, probablement, et le duc de Somerset, ayant enfin appris que Walter d'Avenel avait reparu, agrissait en conséquence.

La porte s'ouvrit donc complètement et John Robby se montra tandis que son regard, toujours aux aguets, reconnaissait furtivement les sentinelles dissimulées autour de sa maison.

Un large sourire parut sur sa physionomie, masquant l'inquiétude que lui causaient ces dispositions, et il s'inclina avec obséquiosité.

Ses pistolets avaient disparu dans ses poches.

—Vos Seigneuries m'excuseront, si je n'ai pas répondu plus vite à leur appel, dit-il. Mais pour un pauvre aubergiste dont la maison est ainsi isolée au bord de la lande, cela se comprend...

« Quel honneur pour moi d'avoir à loger cette nuit des envoyés de Son Excellence le lord-chef de justice !..

—C'est bon... c'est bon, grommela celui qui paraissait comman-

der en chef, laisse-nous d'abord nous mettre à l'abri, car la nuit est plus que froide, mon camarade !

Et il entra, écartant, sans plus de préambules, l'aubergiste qui continuait à se confondre en protestations.

Son second appela un sergent qu'il plaça à la porte, à l'intérieur de l'auberge, tandis que cinq ou six soudards restaient au dehors, prêts à accourir au premier appel.

—Or çà, commanda le premier en se dirigeant vers l'âtre, jette un fagot dans le foyer, car je suis tout engourdi. Puis nous causons !

Les deux chefs tirèrent des escabeaux devant la cheminée et s'y installèrent d'autorité, tandis que la flamme s'élançait en crépitant.

John Robby les étudiait du coin de l'œil, assez troublé malgré lui.

Il essayait bien de se persuader que le passage des soudards était causé par le soulèvement des grands seigneurs écossais contre leur reine, Marie Stuart. Mais après son premier moment de confiance lorsqu'il avait ouvert la porte, des perplexités lui venaient. Il se souvenait du damné Stewart Bolton...

Cependant il essaya de se rassurer :

.. C'est cela, se dit-il. Et j'ai tort de me créer des idées saugrenues. Lord Somerset, se rappelant de son ancienne haine, envoie des partisans leur prêter main-forte en commençant par ravager les terres des domaines de Walter d'Avenel : c'est tout simple !

Mais, en ce cas, pourquoi leurs chefs lui faisaient-ils l'honneur, peu envié dans cette circonstance, de s'arrêter chez lui en prenant certaines précautions d'apparence assez suspecte ?

John Robby savait, à présent, que Stewart Bolton, ayant gagné Londres, y était devenu le chef de la police personnelle du duc de Somerset.

Et se souvenant des souterrains du château de Melrose, dans lesquels l'ancien intendant du chevalier d'Avenel l'avait laissé pour mort, après s'être emparé de tout le trésor qu'ils étaient allés voler ensemble, il sentait un frisson lui courir sous la peau.

Bolton, après l'avoir oublié, l'ayant cru trépassé dans les caveaux, avait dû apprendre son rétablissement miraculeux.

Et sans doute avait-il voulu se débarrasser d'un témoin gênant, en le faisant arrêter, sous prétexte de conspiration... savait-il quoi ?

—Il se pourrait même que ces soldats fussent chargés de faire coup double... me supprimer en passant en ensuite franchir la Tweed, et passer en Ecosse...

Ne pouvant pas supporter plus longtemps cette incertitude, il prit son air le plus mielleux et s'approchant :

—Vos Seigneuries voudront-elles me permettre de leur demander ce que je pourrais avoir l'honneur de leur apporter ?... Mon auberge n'est qu'une modeste hôtellerie, mais j'ai de très vieux gin, et du whisky plus vieux encore, que j'ai eu la faveur insigne de faire goûter à Son Honneur, lord Somerset... il y a bien longtemps...

Il s'arrêta sur ce mot, cherchant cauteusement à lire sur la physionomie des visiteurs l'impression qu'il avait produite, cherchant surtout à y dénicher les sentiments qu'ils pouvaient avoir contre lui.

Il avait encore les pistolets qu'ils avait commencé à leur montrer en entre-bâillant sa porte.

Et il était prêt à s'en servir, s'il le fallait à tout prix : le misérable était capable d'avoir un moment de courage pour sauver son ignominieuse existence.

Les deux chefs des partisans se mirent à rire.

—Eh ! eh ! capitaine, dit l'un d'eux, du whisky que Son Honneur a daigné boire jadis ne doit pas être à dédaigner. Eh bien ! soit, apporte-nous en un flacon et deux verres. N'est-ce, Rumskorff ?

Un grognement approbatif lui répondit, et John Robby ayant allumé une chandelle, se hâta de descendre dans la cave.

L'ordre qui venait de lui être donné n'indiquait pas des intentions bien farouches.

Cependant, une fois arrivé dans le cellier, il inspecta instinctivement une trappe dissimulée dans les pierres, au milieu desquelles elle était presque invisible et qui conduisait à un boyau secret... à une carrière abandonnée.

Elle fonctionnait toujours bien, prête favoriser sa fuite s'il était nécessaire... Et un peu rassuré, il remonta, portant sous les bras deux bouteilles dont l'humidité avait presque corrodé les bouchons.

—Fichtre ! déclara le capitaine des partisans après avoir bu une lampée, tu ne t'es pas vanté : c'est un vrai breuvage de roi. Et je ne m'étonne plus que Son Excellence le lord-chief y ait fait honneur !

—Eh ! bien, je vais voir si l'on peut avoir aussi bien confiance en toi, que dans le contenu de tes flacons."

Les paupières du hideux aubergiste battirent fébrilement : qu'allait lui dire le chef des soudards ?

Son regard se porta rapidement vers le sergent laissé en faction près de la porte, et dans l'incertitude, il se rapprocha d'un pas du côté de la cave...

—Voyons, reprit le capitaine, que se passe-t-il de l'autre côté de la Tweed ?

—De l'autre côté de la rivière ? répéta John Robby se demandant s'il n'avait réellement rien à craindre.

—Oui, fit son interlocuteur avec impatience, tu es là en somme pour savoir ce qui se passe. Sans cela, je sais que tu as sur la conscience certaines peccadilles qui auraient conduit le shérif à te rendre visite. Donc, parle vite.

—Eh bien ! les Ecossais ont-ils fait quelques préparatifs de défense ? Ont-ils coupé les gués qui conduisent d'Angleterre en Ecosse ? Parle, voyons, et surtout dis la vérité, car il y a des cordes de chanvre pour pendre aux branches des arbres les misérables traitres.

L'aubergiste courba l'échine, rentrant sa tête dans ses épaules à l'énoncé de ce supplice redouté.

—Dieu me garde de tromper Vos Seigneuries, s'empressa-t-il de protester. Je suis un bon Anglais, et je crois l'avoir largement prouvé. Quant aux Ecossais, au coucher du soleil, il n'avaient encore commencé aucuns travaux pour défendre le passage de la rivière. Ils ont bien assez à faire de fortifier la tour d'Avenel.

—Alors le passage est libre ?..

—Il l'était encore au coucher du soleil, je le répète. Du reste, outre le gué auquel aboutissent les routes de Londres et d'Edimbourg, il en est un autre moins connu où pourraient passer des hommes à pied afin d'aller trouver les highlanders, s'il leur avait pris la fantaisie de garnir le passage principal, ce que je ne crois point, les guerriers qui occupent la tour n'étant pas assez nombreux pour cela.

Le cabaretier voulait parler du chemin emprunté quelques heures auparavant par Christie de Clinthill sur les rochers autour desquels bouillonnaient en torrent les flots de la rivière.

—Et ce dernier gué est-il sûr ? questionna Rumskorff.

—Dame, la nuit, le chemin est un peu hasardeux ; le pied glisse sur les rochers couverts par les embruns.

Et s'enhardissant, à présent qu'il espérait n'avoir rien à craindre :

—Monseigneur Somerset se déciderait enfin à punir ces papistes d'Ecossais de leur insolence ?

Les deux chefs tournèrent vers lui un regard méfiant.

Ils n'aimaient pas les questionneurs indiscrets.

—C'est que, reprit John Robby, je pourrais peut-être vous donner en ce cas certaine indication qui aurait sa valeur.

Son œil fourbe brillait sourdement en prononçant ces paroles.

Une inspiration digne de l'homme exécrable qui l'avait conçue venait de germer dans son esprit.

Le capitaine le dévisagea, puis se versa une seconde rasade :

—Eh bien ! parle, nous t'écoutons.

Après ce que ses visiteurs lui avaient demandé, ces dernières paroles étaient significatives pour l'aubergiste. C'était bien aux Ecossais d'Avenel qu'ils en voulaient.

—Sire capitaine, dit-il donc, je suis trop bon Anglais pour voir avec indifférence les soldats de notre illustre souveraine s'engager en ce pays ennemi en laissant des traitres derrière eux.

De qui voulait donc parler le misérable ?... Il continua :

—A quelque distance du gué existe un moulin. C'est là que, à son retour, le chevalier d'Avenel a trouvé un abri. Le meunier et sa famille sont ses espions, ils correspondent journellement avec les défenseurs de la tour, et vous n'auriez pas fait cent mètres au delà de la Tweed que vous auriez des émissaires derrière vous.

—Oh ! oh ! Ce que tu dis là est-il bien vrai ?

—Sur ma foi d'Anglais, j'en fais le serment.

—Eh bien ! sang dieu, nous pendrons cette racaille.

Les lueurs sourdes qui couraient dans les prunelles de John Robby, s'avivèrent sur les lourdes paupières qui les cachaient.

—Messire, les chiens en aboyant signaleront votre approche, et quelques-uns de ces ennemis de Sa Majesté auront le temps de vous échapper, sinon tous !

—Alors, connais-tu un moyen ? interrogea avec une certaine anxiété le chef de l'expédition.

Il appréhendait le mécontentement de lord Somerset s'il venait à apprendre qu'il avait laissé les émissaires de son mortel ennemi en état de continuer leurs dangereux agissements.

John Robby s'en aperçut et ses lèvres se tendirent dans un rictus muet.

—Il y a en effet, dit-il en montrant une placidité absolue : et je considérerais comme un crime contre les intérêts de Sa Majesté en ne pas vous le révélant.

Et s'approchant des deux officiers, baissant la voix :

—Le moulin est alimenté par des vanes que l'on lève en été, lorsque les eaux sont très basses. Actuellement une seule fonctionne à cause du niveau de la rivière qui est extrêmement élevé. Il n'y a qu'à les lever toutes ; l'eau arrivant en torrent aura vite balayé les vieilles murailles. Et comme c'est la nuit, que les habitants de ce moulin maudit dormiront quand l'on arrivera, Son Honneur lord Somerset ne pourra pas vous reprocher d'avoir laissé à ses pires ennemis le temps de se mettre à l'abri.

Il termina sur la menace indirecte contenue dans ces paroles.

Et redevenant cauteleux, rumpant :

— Vos seigneureries veulent-elles me permettre de leur verser encore de ce whisky que le lord-chief de justice a trouvé si bon ?

Le projet qui venait de germer dans l'esprit du hideux personnage était réellement abominable.

Sans aucun grief contre le vieux meunier du Moulin-Joli, contre l'aimable Kitty, il venait de décider leur mort, par seul esprit de lucre, de peur et d'envie.

Les deux chefs de partisans vidèrent leurs verres :

— Tu m'affirmes donc que nous ne trouverons pas d'ennemis sur l'autre rive de la Tweed ? dit Rumskorff en se dressant.

— Il n'y en avait pas coucher du soleil. Il n'y en avait point d'autres que les habitants du Moulin-Joli.

— Et connais-tu l'emplacement exact de ces vanes ?

— S'il le faut, je ferai taire mes répugnances personnelles de chrétien pour vous servir de guide, puisque c'est mon devoir de sujet fidèle, répondit avec une feinte résignation le sinistre coquin.

Le chef de l'expédition ne demandait pas mieux.

John Robby, en s'offrant à l'accompagner de l'autre côté de la rivière, restait entre ses mains à titre d'otage, en cas de trahison.

Quant à noyer les habitants du Moulin sous les ruines de leur demeure, il n'y avait pas là de quoi faire hésiter des partisans habitués à des coups de force autrement atroces.

— Allons, en route ! ordonna le capitaine, la nuit est assez avancée, et nos hommes doivent geler sur la lande.

John Robby glissa un coutelas contre sa poitrine. Avec les pistolets qu'il n'avait pas quittés, il était donc suffisamment armé.

Depuis longtemps, il convoitait les quelques économies qu'une longue existence de travail avait permis au maître du Moulin-Joli de réaliser.

Mais l'occasion de s'en emparer sans danger lui avait toujours fait défaut.

Cette occasion, il venait de la faire naître.

Caché derrière les soudards anglais, il assisterait à l'agonie de la belle Kitty et de son vieux père, ayant depuis longtemps étudié le terrain, il irait piller le bien des malheureux qui ne pourraient plus le châtier, ni le dénoncer.

Un instant après, couvert d'une espèce de caban qui cachait sa face dégradée, il se joignait à la troupe des partisans qui, immobiles dans la nuit, pareils à la cohorte du mal, attendaient leurs chefs.

John Robby constata avec joie leur grand nombre : presque une armée !

Son besoin de malveillance était satisfait à la pensée des ruines et des deuils qui allaient suivre le passage de cette troupe sombre.

— En avant, commanda le capitaine. Et sans quartier !

Et s'adressant à l'aubergiste :

— Toi, marche à mon côté.

L'aubergiste comprit qu'il se méfiait. Un rire sardonique, invisible dans la nuit, passa sur ses traits.

Il ne songeait guère à abandonner les soudards anglais. N'allaient-ils pas travailler pour lui ?

Et la troupe silencieuse, attentive, s'enfonça dans les ténèbres.

Au Moulin-Joli, Christie de Clinthill à peine rendu à la liberté, et Kitty, sa fiancée fidèle, reposant non loin l'un de l'autre, retrouvaient dans le songe la joie de s'être vus enfin réunis au déclin de ce jour béni.

Hélas ! quel allait être leur réveil !

CXXX.— L'INONDATION

Les Anglais arrivèrent au bord de la Tweed inondée.

Un détachement d'éclaireurs, envoyé en avant par le chef de meunier soupçonneux malgré la présence de l'aubergiste et ses affirmations, était venu annoncer que tout était calme et que rien n'indiquait la présence de soldats écossais.

John Robby détacha sa barque et invita les commandants des partisans à y prendre place.

— Pas avant qu'un de nos détachements n'occupe l'autre rive, répondit le capitaine Rumskorff.

Un groupe de cavaliers s'engagea donc silencieusement dans les flots. Et de nouveau, le pied des soldats anglais foula le sol du clan d'Avenel.

Ayant pris leurs dispositions pour repousser les Écossais s'ils venaient à se présenter et essayaient d'empêcher les envahisseurs d'effectuer le passage du gué, ils firent alors un signal convenu d'avance.

Bientôt après, la masse sombre de la colonne s'engageait dans le lit de la rivière.

Le capitaine et ses lieutenants, rassurés au sujet de la fidélité de John Robby, avaient pris place dans sa barque.

A leur tour, ils abordèrent sur le sol écossais.

— Vous voyez que je ne vous ai point trompés, messieurs, fit observer le cabaretier. Maintenant, au moulin ! si vous ne voulez pas laisser derrière vous des ennemis dangereux !

En vérité, le triste scélérat se serait bien gardé de trahir ceux à qui il servait de guide.

D'abord, il avait bien trop peur de la pendaison dont le chef de l'expédition l'avait menacé.

Il tenait trop surtout au pillage du Moulin-Joli.

Et ses dernières paroles montraient sa hâte de mettre à exécution le projet qu'il nourrissait depuis si longtemps.

— Marchons donc, conclut Rumskorff, puisque tu m'affirmes que ce moulin est le repaire des agents du chevalier d'Avenel, des ennemis de notre glorieuse souveraine.

— Oui, allons, sire capitaine. Mais recommandez le mutisme le plus absolu à vos hommes, car les rusés compères ont l'oreille fine.

Il montra, en outre, dans la brume, la silhouette du couvent de Saint-Joseph.

Il faut aussi se défier des moines qui sont là-bas. S'ils s'avisaient de notre présence, ils sonneraient la grosse cloche d'alarme. Les ennemis des Écossais auraient le temps de prendre le large, et les défenseurs de la tour d'Avenel, profitant de leur connaissance du pays, viendraient nous attaquer.

— Tu es un précieux auxiliaire, répondit le soudard. Et pour te récompenser, je te permets de piller à l'aise chez ces mécréants.

Et avec un rire cynique :

— Toute peine mérite salaire.

Les yeux louches de l'aubergiste brillèrent dans l'obscurité : tout marchait au gré de ses vœux.

Il allait pouvoir se livrer à sa criminelle besogne sous la protection même des soudards anglais.

Le capitaine donna quelques ordres à ses lieutenants, puis, à la tête d'un fort contingent, il se mit à suivre sans bruit le bord de la rivière.

John Robby était remonté dans sa barque et l'accompagnait en côtoyant le bord.

Ils arrivèrent bientôt en vue du moulin. Un chien aboyait.

L'aubergiste poussa son embarcation contre un saule dont les racines émergeaient et l'y attacha.

— Halte ! dit-il à voix basse. Le chien nous a sentis, il donnerait l'éveil. Les vanes sont à côté.

Quelques pas plus loin, en effet, un mur épais s'avancait de biais dans la rivière même.

Il était formé de rochers cimentés et protégés contre l'action du courant par un double rang de pieux.

Le chef des partisans et une dizaine d'hommes s'y engagèrent avec lui.

— C'est bien ce que je vous disais, prononça fiévreusement John Robby, une seule vane est ouverte. On ne se doute de rien au moulin où le valet dort au lieu de veiller, à côté des meules.

A l'ouvrage !

Et il commença à remonter lui-même une des vanes.

Les soldats l'imitèrent.

Un bouillonnement s'éleva aussitôt, et l'eau s'élança comme une vague furieuse, déchainée, dans le canal qui conduisait au moulin.

Roulant avec emportement entre ses murs trop resserrés, elle monta rapidement, en couvrit les bords, continuant sa course irrésistible.

Au Moulin-Joli, Kitty et son père, sans défiance, reposaient tranquillement.

Quant à Christie de Clinthill, fatigué par la longue et pénible traite qu'il avait fournie afin de gagner l'Écosse avant la nuit, il était plongé dans un sommeil de plomb... dans lequel de souriantes images passaient seules, comme pour le dédommager de souffrances cruelles sans doute qu'il s'était défendu d'évoquer, ce soir-là, devant la charmante meunière, sa fiancée, pour ne pas l'attrister.

Il revoyait Kitty dont l'accueil affectueux avait été un baume si doux après ses misères.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetées à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

VAISE CAPRICE — (Suite)

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff contains a melodic line with various ornaments and slurs. The lower staff provides a harmonic accompaniment. Dynamic markings include *dim.* and *p*.

The second system continues the musical piece with two staves. It features a complex melodic line in the upper staff with many slurs and ornaments, and a supporting bass line in the lower staff.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff has a melodic line with a prominent *f* dynamic marking. The lower staff continues the accompaniment.

The fourth system of musical notation consists of two staves. It includes dynamic markings *sfz* and *p*. The instruction *Sans hâte et très lié* is written above the staff. The upper staff has a melodic line with a slur, and the lower staff has a bass line.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The upper staff features a melodic line with a slur and a repeat sign. The lower staff has a bass line with a slur.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two flats. The music includes a dynamic marking of *mf* and various chordal and melodic lines.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes dynamic markings of *dim.* and *p*.

Third system of musical notation, showing further development of the musical themes.

Fourth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *schierzando* and a first ending bracket labeled '8'.

Fifth system of musical notation, continuing the piece with various chordal textures.

Sixth system of musical notation, concluding the page with a first ending bracket labeled '8'.

poco rit. A tempo

p

p

pp *mf*

pp

pp

allarg.

pp

The musical score consists of six systems of two staves each (treble and bass clef). The first system is marked *scherzando* and includes a first ending bracket labeled '8'. The second system also features a first ending bracket labeled '8'. The third system includes dynamic markings *f*, *m.g.*, *m.g.*, *m.g.*, and *m.d.*. The fourth system is marked *p*. The fifth system is marked *mf*. The sixth system is marked *dim.* and concludes with a double bar line and repeat sign.